

**Memoire clinique sur les maladies vénériennes / [Guillaume-René Lefébure Saint-Ildephont].**

**Contributors**

Saint-Ildephont, Guillaume-René Lefébure, baron de, 1744-1809.

**Publication/Creation**

Utrecht : B. Wild, 1780.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/dcjkfpjz>

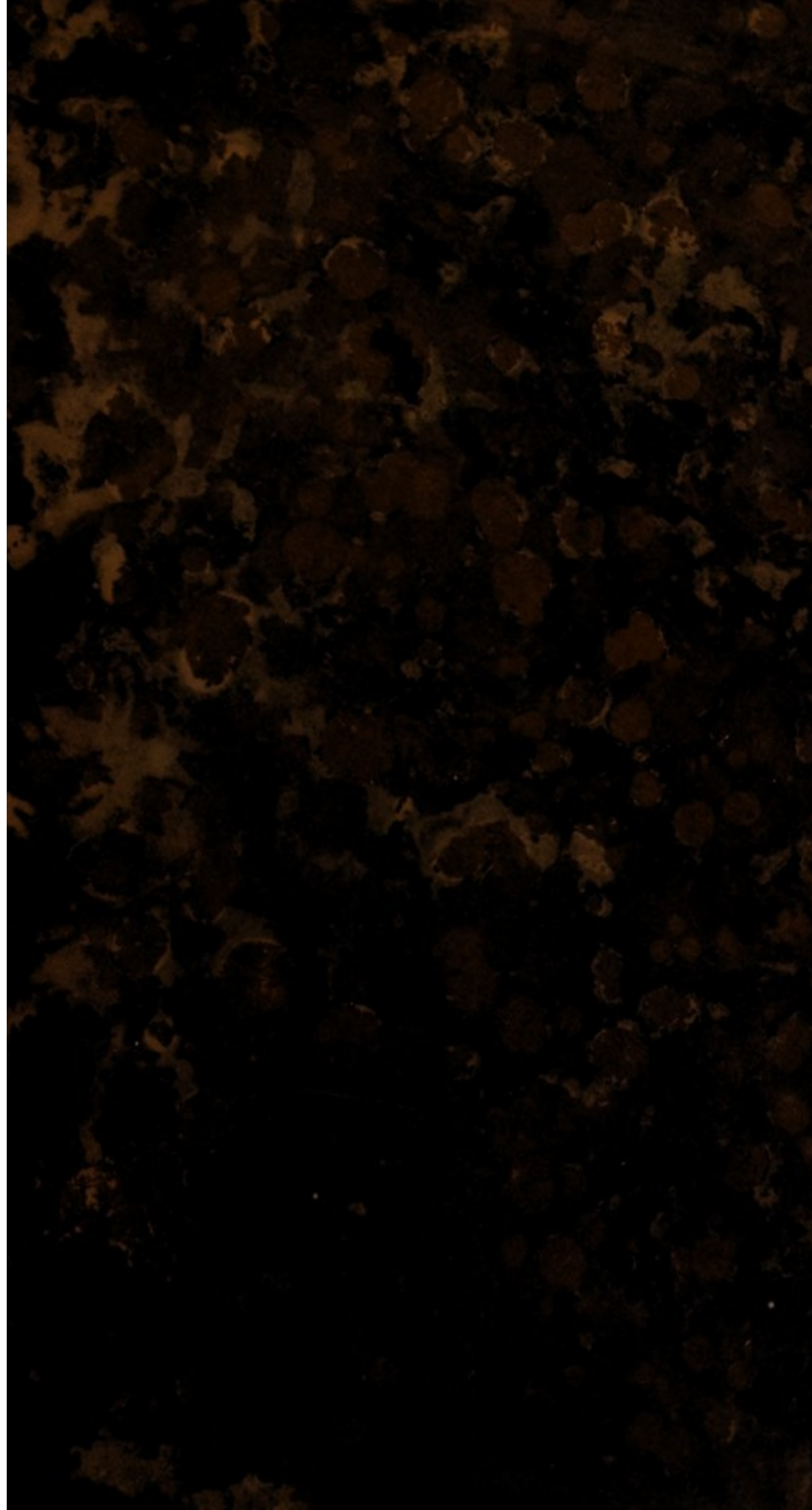
**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>











F. IX.

18/

MÉMOIRE

—

1801



MEMOIRE CLINIQUE  
SUR LES  
MALADIES,  
VÉNÉRIENNES.



UTRECHT,  
PARIS.  
LONDRES.

CHEZ B. WILD  
BAROIS L'AINÉ,  
P. ELMSLY.



CHAS. B. WILD  
HAROLD WILKINSON  
LONDON  
1880



# F A U T E S

*Que le lecteur est prié de corriger avant de lire, on n'a rectifié que les principales. Cet ouvrage n'a point été imprimé sous les yeux de l'auteur.*

- Page 5, ligne 15* *aventures* suppléez *fredaines*
- 27, — 8 *effacez* toujours
- 31, — 9 *croient* lisez *croioient*
- — — 11 *fissent* lisez *fassent*
- 32, — 9 *de craindre* lisez *la crainte*
- 47, — 14 *effacez* de *et* le
- 49, — 1 *paix* le *phimosis* lisez le *paraphimosis*
- 51, — 17 *fon* lisez *leur*
- 57, — 5 *congeflions* lisez *congestions*.
- — — 15 *parolides* lisez *parotides*
- 58, — 22 *ozone* lisez *ozène*
- 63, — 20 *après à* ajoutez *la*
- 71, — 17 *l'une et l'autre espèce* lisez *ces deux espèces*
- 83, — 16 *après boiffons* ajoutez *mercurielles*
- 84, — 15 *l'effet* lisez *les effets*
- 85, — 5 *otez* le. *Avant c'est-à-dire* *et ligne suivante, mettez* *une, après combiner*
- 87, — 12 *les symptômes* lisez *le traitement*
- 88, — 17 *effacez* en
- 89, — 8 *et o,* *ses principes* sont plus altérés, suppléez *son principe* est plus éloigné, *son venin* plus étendu.
- 100, — 5 *et 6* accuse lisez *avoue*
- 107, — 16 *effacez* pour *boiffon*



Page	ligne	14	cammonica lisez ammo- niac
— — 111,	— —	5	emploient lisez emploio- ient
— — 112,	— —	6	propres lisez balayées
— —	— —	7	les personnes aient lisez l'on ait
— — 136,	— —	7	jusqu'au ridicule lisez le ridicule même
— — 144,	— —		<i>première</i> aux quels lisez à qui (car il ne faut con- fondre les juifs avec nos bons pères les germains qui ne sont nullement juifs).
— — 145,	— —	20	transportez presque à la ligne suivante avant in- dispensable et supprimez le presque qui finit la phrase.
— — 173,	— —	9	effacez nécessairement
— — 231,	— —	17	hipocondres lisez hipo- condriaques
— — 238,	— —	6	droits lisez dents
— — 257,	— —		<i>première</i> rengorge lisez en- gorge
— — 262,	— —		<i>première</i> § VI. substituez VII et ainsi un nombre de plus à tous les § suivans.
— — 272,	— —		<i>dernière</i> rendu lisez rendre
— — 275,	— —	12	asehurie lisez ischurie
— — 282,	— —	27	galepes lisez galères
— — 284,	— —	14	bodellium lisez bdellium
— — 287,	— —	8	Paeumatocèle lisez pneu- matocèle.

AJOUTEZ. *Page 47, § du Phimosis, à la fin de ce paragraphe.*

N. B. Il est à remarquer que l'on voit plus de phimosis au printemps que dans tout autre tems de l'année. Ils couvrent de ces chancres effraians dont j'ai parlé à la fin du § précédent, et la contagion gagnant rapidement, le prépuce tombe bientôt en putréfaction, le *sphacèle* s'annonce par la noirceur de la plaie et l'extrême fétidité. Il n'est point étonnant que l'énergie du mal soit mesurée sur l'activité des esprits dans une saison que la nature a semblé destiner à la reproduction. M. Goulard avoit dit qu'il sembloit y avoir des saisons particulièrement affectées à voir naître tels ou tels symptômes vénériens; mais il s'étoit tû sans étendre davantage sa remarque ni la motiver.

*Page 260, paragraphe VI de la gonorrhée sèche, placez après la 5me ligne.*

L'excès de continence, après le dégorge-  
ment du testicule, gonfle très-souvent les  
vaisseaux. Les malades y ressentent de la



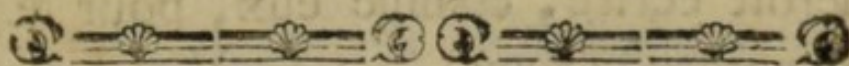
pesanteur, des tiraillemens, des picotemens, ce qui les étonne. Une évacuation naturelle remet tout au premier état, rend allégre et bien portant. On y supplée par un linge imbibé dans une eau fortement imprégnée de *vinaigre de litharge* et que l'on porte sur les testicules.





# M É M O I R E C L I N I Q U E

SUR LES MALADIES  
V É N É R I E N N E S,



## ARTICLE PREMIER.

DE LA VEROLE.

Depuis trois siècles environ , une  
D maladie ignorée de nos peres est  
venue attaquer la nature humaine  
dans les principes de la vie et la source  
des plaisirs. Un savant a cru découvrir son





origine dans une épidémie; mais l'opinion la plus constante l'a fait remonter à la découverte du nouveau monde où elle est endémique. Ce philosophe peut avoir été entraîné par l'illusion des autorités; cependant les lettres lui doivent de la reconnaissance, puisque ce n'est souvent qu'à travers mille erreurs qu'on parvient à la découverte d'une seule vérité. Mais d'autres auteurs plus jaloux de faire parler d'eux que de l'avancement des sciences, ont rêvé des systèmes. Les lire, c'est apprendre à se précautionner contre l'erreur, en l'approchant; les réfuter, ce seroit écrire, comme eux, pour le plaisir de perdre le tems.

Quoique le libertinage et la négligence rendent en Amérique les maladies vénériennes presque générales, il est remarquable qu'elles incommodent très-peu; et les malades vieillissent sans danger comme sans douleur, soit qu'ils les aient acquises, soit qu'elles fassent partie de l'héritage de leurs pères. Dans tous les pays chauds, cet heureux privilège est dû à l'abondance de la transpiration.





Il semble qu'en Europe le germe de ces maladies se soit affoibli en raison de leur dissémination. On ne peut cependant attribuer cette dégénérescence aux progrès que l'art a faits dans la méthode de les guérir, puisqu'il est constant que depuis *Bérenger de Carpi* qui trouva ou répandit l'usage du Mercure, on n'a point découvert d'autre spécifique. Les nouveautés que l'amour-propre, l'erreur ou l'avarice ont depuis accrédité, ont plutôt reculé qu'étendu les bornes du savoir et l'aveuglement gagnant de proche en proche du fond de la Germanie, est parvenu jusqu'à faire oublier aux Italiens la vraie manière que nous tenions d'eux.

Plusieurs observateurs prétendent que la Vérole s'éteindra comme la *Lepre* et l'*Elephantiasis* qui nous furent donnés par les Egyptiens: cependant, il est à présumer que son levain se perpétuera tant que les navigateurs iront sans cesse le renouveler et reviendront empoisonner notre continent.

Beaucoup de guérisseurs, dans l'ordre subalterne, ont encore intérêt de représen-





ter cette maladie aux yeux du peuple comme un hydre dévorant. Ils ont des armes enchantées, il leur faut des monstres à combattre. Leur œil perçant l'apperçoit dans toutes les maladies, ils l'arment contre le genre humain afin de placer leurs spécifiques prétendus. On ne peut échapper à la contagion, quand une fois on s'y est exposé, ils empoisonnent même l'idée des jouissances les plus pures et le cours de toute la vie. C'est un ennemi qui poursuit jusques dans la veillesse la plus avancée et qui assaille à l'improviste. Foibles humains trop prompts à les croire, vous n'avez pas de plus grands ennemis qu'eux.

C'est en voyant beaucoup de maladies vénériennes, que j'ai appris à ne les voir que quand elles existent. Je n'intimide point celui qu'un traitement heureux, en emportant tous les symptômes, a délivré du germe de l'infection. On ne manque point de gens qui ne croient les malades bien guéris que quand ils les ont traités, et leur ignorance entraîne les plus crédules dans un second traitement. Un léger mal de tête,





une douleur rhumatismale, une colique servent de prétexte à leur cupidité et ils victimisent la santé.

Quiconque ne ressent rien deux ou trois mois après son traitement comme après une jouissance impure, doit bannir toute inquiétude et surtout ne point consulter.

Quand on a lu les Anciens, on tremble au récit de mille observations apocryphes rapportées avec toutes les circonstances de la vérité. J'aime mieux penser qu'ils ont été trompés que de croire qu'ils ont pris plaisir à faire du merveilleux. En effet, il est tant de malades qui abordent les médecins avec le dessein de masquer leurs ~~avan-~~ <sup>fautes</sup> ~~tures~~, qu'on est leur dupe si l'on est trop confiant. Je pourrais citer, comme eux, cent faits extraordinaires; mais je ne veux point effrayer mes lecteurs par des observations gigantesques. Je viens les rassurer contre les cris de ceux qui se plaisent à créer des monstres que la nature méconnoît dans sa marche toujours uniforme, mais trop souvent inaperçue.



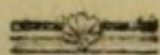


## PARAGRAPHE PREMIER.

*De la diffémiation du mal Vénérien.*

La voye des plaisirs est la plus ordinaire. Les baisers pris sur des levres impures communiquent le levain vérolique. Un enfant le succe avec le lait qui lui sert de nourriture et les premiers symptômes affectent sa bouche et les parotides. Une Nourrice, par une ingratitude impardonnable des parens, le reçoit en échange de ses soins maternels et le sein ainsi que les glandes axillaires sont ordinairement le premier siège de l'infection. Un verre, une cuiller peuvent la communiquer, quand les levres ou la langue sont excoriées par des chancres. Une plume tenue dans la bouche m'a fourni une observation de ce genre. Il n'est pas sans exemple que des accoucheurs aient gagné du mal pour avoir eu des écorchures aux doigts ou des *envies* irritées qui ont servi de portes à l'introduction du *virus*. Il paroît par différentes observations qu'une lancette mal essuyée peut inoculer le levain vérolique, si l'on s'en est auparavant servi pour saigner un





un malade attaqué de symptômes cutanés. Il est hors de doute que les plaisirs de Diogène, quoique préférés par les personnes craintives, ne mettent point entièrement à l'abri, s'ils sont pris d'une main d'artreuse, ou gercée par des rhagades, ou polluée d'une matière virulente quelconque. Le *virus* peut s'infiltrer par les vaisseaux absorbans qui aboutissent à tous les points de la surface du corps; mais particulièrement par ceux aux quels les nerfs donnent plus de vie dans les endroits tapissés d'un léger épiderme. Enfin, il est vraisemblable que l'on peut gagner la vérole pour avoir couché; ne fut-ce que dans les draps d'un malade couvert d'ulcères, de pustules, ou d'autres symptômes pforiques. Mais, en général, il est de la prudence de se tenir en garde contre toutes ces espèces de phénomènes souvent inventés par des gens qui rougiroient d'avouer la vérité ou qui ont intérêt de la déguiser.

S'il est des personnes véritablement assez malheureuses pour s'infecter par des approches superficielles; en même tems il est prouvé que de plus grandes fautes peuvent





être suivies de l'impunité. On voit tous les jours des malades attaqués de symptômes cruels, tandis que les compagnons de leur débauche, après avoir vu la même femme qu'eux, s'en retirent sains et saufs. Ces hazards tiennent à tant de circonstances qu'il faudroit être prodigue de son tems pour chercher à en donner des raisons. C'est par le même concours de circonstances heureuses, qu'on a vu des symptômes vénériens disparaître sans remedes comme sans préjudice pour la santé. J'ai vu un vilain ecclésiastique moins heureux s'il eut été moins coupable, se quitter d'une gonorrhée cruelle par une hémorrhagie. Il est rare qu'avec des douleurs, des exostoses, des *nodei* et des *tophi*, quoique vénériens, un malade communique la contagion, s'il n'a point de symptômes aux parties genitales; et c'est à tort qu'on engageroit dans un traitement, sans d'autres indices, quiconque partageroit sa couche.



## §. I I.

*des Préervatifs.*

Lorsque la contagion vénérienne commença ses ravages chez les Espagnols, n'eût-il pas été plus heureux pour l'Europe, d'opposer des barrières à sa diffémiation, que de chercher des remédes qui, tout au plus, en la guérissant, n'empêchent point sa reproduction ?

Le premier vœu et le premier devoir du médecin est de prévenir les maladies, a dit *Hipocrate*, et la médecine préservative lui est trop honorable pour qu'on le soupçonne de ne pas accueillir avec empressement les moyens d'étendre à ce sujet ses connoissances. La partie de la médecine qui tend à prévenir les maladies fut nommée par les Grecs *Higiene*.

Par quelle fatalité les médecins de nos jours lancent-ils donc leurs décrets contre l'homme qui s'occupe du soin d'élever un mur entre le mal vénérien et l'espèce humaine ? D'où vient qu'ils arment les loix





contre lui ? D'où vient qu'ils le livrent à l'opprobre du peuple toujours étonné et qui ne pense que par autrui ? Craindraient-ils de perdre une riche province de leurs domaines ? Mais combien y a-t-il qu'ils l'ont recouvrée ? comment la font-ils valoir ? croyons plutôt qu'il est plus aisé de condamner que de réfuter. On tyrannise le talent que l'on ne sauroit suivre. C'est tout ce qu'on peut faire pour l'atteindre.

Le Célèbre Astruc l'ennemi le plus déclaré du Charlatanisme a écrit que ce n'étoit nullement favoriser le libertinage que de chercher les moyens de garentir l'espèce humaine du fléau qui la désole (la vérole). Les ministres de la religion doivent, par leurs mœurs et la pureté de leur morale, corriger les vices. Le législateur doit les réprimer par de sages ordonnances. Mais rien ne doit empêcher le médecin de secourir les infortunés. Ne feroit-il pas mille fois plus avantageux de savoir prévenir cette maladie que de posséder l'art de la guérir,



puisque l'idée effrayante de la contagion ne peut rien sur une passion dont le germe se trouve dans les sources de la vie ? Le mari n'infecteroit plus la couche d'une femme vertueuse. De malheureux enfans ne payeroient plus , en naissant , pour la faute de leurs pères.

Et cependant on a vu des médecins faire retentir les tribunaux d'une cause honteuse, ne pas rougir de se cacher chez une *Courtisane* pour surprendre des témoignages qui eussent coûté cher à leur indiscretion , si les personnes trompées n'eussent craint de se commettre une seconde fois.

Depuis longtems on nous fait le reproche de nous élever constamment contre tout ce que nous n'avons point inventé et malheureusement nous l'avons quelquefois justifié. Les personnes ingrates ou insouciantes des maladies à venir , s'en servent pour blasphémer et la médecine et les médecins. Elles compulsent impitoyablement les fastes de nos universités et revisent les épigrammes des satyriques pour ressusciter tout ce qui peut décrier l'art. Elles ne taisent que les services qu'elles en ont reçus.





„ De toutes les nouveautés, *dit un de*  
„ *ces méchants*, les médecins n'ont accueil-  
„ li que la transfusion du sang, la plus  
„ meurtrière que l'esprit humain ait jamais  
„ imaginé dans ses égaremens: mais en  
„ revanche, ils se sont opposés de toutes  
„ leurs forces à l'introduction de *l'ipéca-*  
„ *cuanha*. Ils ont poursuivi pendant un sié-  
„ cle entier tous leurs confrères qui pur-  
„ geoient bien avec de *l'emétique*. Les tri-  
„ bunaux, chaque fois qu'ils s'y sont pré-  
„ sentés en corps, ont toujours scellé leurs  
„ bévues, ont été les ministres de leur  
„ vengeance, les échos de leur ignorance,  
„ pour persuader d'autant, que l'esprit pur  
„ éclaire les compagnies. On a vu les bou-  
„ langers condamnés comme empoisonneurs  
„ pour faire lever leur pain avec de la  
„ bière, quoique toute l'Allemagne, les  
„ Pays-bas et l'Angleterre intervinssent ta-  
„ citeusement au procès avec la santé fleuride  
„ leurs habitans. Les distillateurs ont été  
„ accusés du même crime pour distiller le  
„ cidre, le poiré et les fruits du génévrier.  
„ L'Huile de pavôt n'a point obtenu plus de



„ grace à la barre de leur tribunal très-fa-  
„ lubre et il n'a pas moins fallu que les  
„ judicieuses observations d'un phyficien  
„ savant pour qu'un ministre encore plus  
„ savant qui ne jugeoit ni d'après le bruit  
„ ni d'après la multitude, reconnût son  
„ utilité. L'Inoculation n'a pu obtenir de  
„ brevet parcequ'ils ont supputé qu'en l'a-  
„ doptant, il y auroit beaucoup moins de  
„ petites véroles et ils ont résolu d'en nier  
„ l'efficacité avec une constance aussi sou-  
„ tenue que *Rioland* nia l'évidence de la  
„ circulation du sang.”

„ Il est de fait, écrit un autre de ces  
„ esprits forts qui ont juré d'éclairer les  
„ hommes en style immortel, que toutes  
„ les fois qu'un étranger simplifiera l'art  
„ de guérir, la faculté emploiera l'autori-  
„ té pour le charger d'entraves, comme  
„ si ses anathêmes, les ordres qu'elle sur-  
„ prend, les arrêts de tous les parlements,  
„ empêchoient les végétaux salutaires d'ai-  
„ der la nature, comme si la *Propagande*  
„ en enchaînant *Galilée* avoit empêché la  
„ terre de tourner autour du soleil.”





Avec la meilleure intention de défendre un état auquel on tient par un petit bout, on est obligé de recevoir ces traits et de plonger, parcequ'enfin on ne peut rien opposer d'honnête à la vérité, quelque dure quelle soit.

Les médecins sont dans des convulsions continuelles. Il se haïssent de tout leur cœur et cependant ils forment des compagnies. Sont-ils rassemblés ? C'est pour se déchirer. Font-ils quelques trêves, semblent-ils, par-fois, se réunir ? C'est toujours pour *guerroyer*. Une société s'élève contre une autre sa pareille, parceque la concurrence n'est point ce qu'elles desirant. De part et d'autre, on intéresse les grands, on broche des injures, on fait rire les désœuvrés et on laisse périr les malades.

Les mœurs sont le pretexte spécieux dont on s'est servi jusqu'ici pour poursuivre les *prophylactiques anti-vénériens* : et ceux qui mettent au nombre des moindres sacrifices, ceux qu'ils font de la morale à la politique, qui doivent par état veiller à la conservation, à la propagation des hommes, accueillent ces phantômes de raison.



On soumet, dans toutes les grandes villes, le libertinage à des réglemens. On tolere, dans tous les recoins, des maisons de debauché. On laisse flotter, dans les rues les plus passagères, le pavillon de l'impudicité. On outrage les mœurs, en vue de les conserver, pour éviter de plus grands désordres, pour épargner à la pudeur des affronts plus humiliants et, en offrant à tous les sens l'appât empoisonné, il sera defendu de se prémunir contre ses atteintes; et l'homme dont on a sollicité la foiblesse, en fera victime.

Ce jeune homme que la puberté affuroit à la patrie après avoir passé les orages de l'enfance, qui, dans l'âge des desirs, s'est rendu à l'attrait du plaisir; parcequ'il s'est trompé dans son choix, fera condamné à vieillir sous le poids des douleurs, à sécher sous la verge d'*Esculape*, à voir altérer en soi le germe de sa postérité. Cet homme qui, par un contract civil, vient d'entrer au nombre des citoyens, qui va payer à l'état, à la nature, la dette que sa naissance lui impose, rencontre un de ces filets que la





police tolere ; mais parcequ'il n'est point assez fort pour s'en dégager , il fera le malheur de plusieurs , il portera le désordre , le désespoir et la mort dans un lit où la vertu se jouoit auparavant dans les bras de l'innocence. ô Magistrats ! vous sages par excellence , pour flatter les caprices d'un corps toujours aigri , vous egorgerez les hommes qui sont confiés à vos soins , vous jugerez contradictoirement avec vos principes , vous entraverez l'homme sensible , l'homme humain , l'homme qui peut-être se trompe dans la recherche de la vérité et que son motif excuse , l'homme avide , si vous le voulez , mais toujours utile , si , de la perspective de ses intérêts , il peut résulter un bien général.

Envain objectera - t - on qu'un remede pré-servatif seroit un *invite* fait au libertinage et que ceux qui sont encore retenus par la crainte , lâcheroient alors la bride à la fougue de leurs passions. En remarquant qu'il est des personnes retenues par la crainte d'une maladie cruelle , on accorde qu'il en est d'autres assez dominées par le tempe-



remment pour braver tous les dangers. Pourquoi donc abandonnera-t-on des gens qui ne font qu'à plaindre, à tout l'étendue de leur malheur? Pourquoi les poursuivra-t-on jusques dans le sein de l'innocence? Pourquoi, par une double barbarie, envelopera-t-on l'innocent dans leur disgrâce? Laissons le sage aller sur sa foi; mais veillons, secourons l'imprudent, et si nous sauvons un seul homme, nous aurons assez mérité de l'humanité. Ces argumens sont puisés dans la nature et n'en sont pas moins forts, parcequ'un *Orateur* perfide aura osé les défigurer aux yeux des juges, par les prestiges d'une éloquence dont il n'est que l'organe.

Si la raison avoit besoin d'autorités, je citerois *Boerhaave*. Le plus grand médecin qui soit né depuis Hipocrate a indiqué un préservatif antivénérien (\*); *Emmeller* en propose dans ses ouvrages (†); le chirurgien *Anel*, célèbre à plus d'un titre, en

(\*) *Prælectiones academice de lue Venered. Franc-  
gveræ 1751.*

(†) Edition de Chauvin. Lyon. 1690. in fol.





prescrit un qu'il annonce avec confiance ; *Fallope* et *Paulmier* en décrivent plusieurs dans leurs œuvres ; *Warren*, médecin de la faculté d'Edimbourg en a publié un qui a joui de quelque réputation ; *M. Pressavin*, Chirurgien de Lyon et recommandé parmi ses confrères, s'est étendu très - au long sur cette partie de *l'Higiène* ; *M. le Comte de Milly* mestre de camp de dragons et de l'academie des sciences de Paris dit en avoir trouvé.

Ce n'est donc point à dessein de récrépir la réputation d'un malheureux chassé dans le *desert*, chargé des péchés et des malédictions d'*Israël*, que j'ai sacrifié un long chapitre aux préservatifs. Ce n'est point à dessein non plus d'exalter un remède que je ne connois que sur la foi d'autrui : mais c'est pour ouvrir à tous les médecins qu'un faux préjugé retiendrait, une carrière que l'humanité ordonne de parcourir. C'est pour les engager à faire part au public des lumières qu'ils découvriront et que la crainte du blâme leur feroit peut-être étouffer. Je crois que la découverte d'un préservatif



feroit le plus grand bienfait qu'on pourroit faire à l'espèce humaine et je m'en suis occupé : mais je suis loin de la prévention. Sans éclat, sans éloges anticipés, je me sou mets à la censure des gens éclairés qui n'auront d'autre intérêt que ceux de la vérité. Disons auparavant un mot des préservatifs connus.

Boerhaave conseilloit, après une jouissance suspecte, de se laver avec de l'eau fraîche, *Brassavole* l'avoit dit avant lui. Ertmurmur recommandoit de se laver, avant et après le congrès, dans un verre de vin avec 6 à 8 gouttes d'huile de terébenthine. Fallope et Paulmier insistent pour qu'on urine immédiatement après le coït et qu'on se lave avec de l'urine, ou du vin tiède, ou de l'esprit de vin camphré; et ils veulent qu'on avale 10 à 15 gouttes d'esprit de terébenthine dans du vin sucré. Ces pratiques sont très-raisonnables, et l'on va voir que ces grands maîtres m'ont conduit à une méthode, je crois plus sûre et indubitablement plus simplifiée. Car, la première qualité d'un préservatif est d'être de la plus grande simplicité dans l'u-





sage que l'on doit en faire et d'éloigner un appareil embarrassant pour la personne qui s'y soumet et honteux pour celle qui le nécessite.

Il est d'autres préservatifs plus connus parcequ'ils ont été plus vantés ; mais qui n'ont ni l'efficacité ni la simplicité de ceux que nous venons de faire connoître. Le préservatif d'un certain M. *Malon* qui végète à Londres est de ce nombre. Il prescrit de se laver et injecter soir et matin avec un mélange de quatre cuillerées de vinaigre ordinaire dans une pinte d'eau , ou avec de l'eau dans laquelle on fait dissoudre de l'alun. Mais l'expérience a prouvé contre lui que les lotions astringentes peuvent , par l'astriktion des fibres , donner lieu à des maladies psoriques , puisque l'interception de la transpiration est une disposition prochaine aux vices de la peau.

Le préservatif de M. *Warren* n'a pas été publié par lui même ; mais le Chymiste qui nous fournit ces remarques prétend que ce n'est autre chose que l'*alkali caustique* employé en lotions et en injections : or on



voit aisément que ce remède n'est rien moins qu'innocent, puisque de semblables injections doivent produire, à la longue, ou l'inflammation, ou l'excès opposé savoir le dessèchement et le racornissement des parties internes de *l'uretre* et toutes les maladies qui en sont les suites.

Le deffensif du Chirurgien de Lyon est un *mercure* dissous dans un *acide végétal* et employé en injections après l'avoir noyé dans de l'eau. Celui-ci, comme le précédent, est donné en vue d'agacer les mamélons nerveux et d'exciter les glandes de *l'uretre* à exprimer au dehors l'humeur qu'elles contiennent: mais cette injection, d'après l'aveu de son auteur, occasionne une douleur assez vive. D'ailleurs il est évident que ce préservatif expose aux mêmes dangers que celui de M. Warren.

Enfin le prophylactique du médecin de Paris est celui qui a le plus occupé. Chacun a désiré ou s'élever sur ses ruines, ou s'en servir ou le connoître. Les chymistes s'en sont emparés et le résultat de leurs travaux s'est réduit à dire que le Docteur





cherchoit à faire une dissolution de *mercure sublimé corrosif* dans de l'eau de *chaux première*, pour s'en servir en injections. Ainsi quand on réfléchit que, dans ce procédé, l'*acide marin* abandonne le *mercure* pour s'unir à la *terre calcaire* et former un sel neutre, tandis que le *mercure* se précipite; ne sera-t-on point étonné du bruit que l'on a fait pour une chose qui n'existe pas. Il n'y a pas l'ombre d'un préservatif. Le sublimé sur lequel on fonde toute la magie n'est plus: la très-petite portion de *mercure* qui entre dans sa combinaison demeure inerte au fond du vase et l'union de la terre calcaire avec le sel marin n'a nulle vertu prophylactique. Une gaucherie chimique méritoit-elle une guerre aussi cruelle? et s'il est vrai que le *Thaumaturge* se soit exposé à des épreuves honteuses, n'eut-il point été assez puni par la verge de l'opprobre et l'oubli, où la mort de son préservatif devoit entraîner sa naissance.

On doit compter encore au nombre des défensifs, ces vessies déliées connues sous le nom de *Condoms*, dont une femme fait



à Londres un commerce ouvert. Mais l'expérience a suffisamment démontré qu'elles déçoivent et l'esperance et le plaisir, et qu'elles blessent les moins délicats. Un effort peut rompre le sac & ne laisser que le double regret de s'en être servi.

Il reste donc encore à desirer un préservatif sûr dans ses effets, innocent dans la pratique et d'un usage facile.

J'unis une *huile* qui participe des huiles grasses et des essentielles avec un *alkali mercuriel*. Je les combine de sorte que l'huile conserve sa fluidité et que l'alkali ne puisse irriter les fibrilles nerveuses de l'épiderme léger où l'on doit l'appliquer. D'après cela posons quelques principes et raisonnons.

Astruc, Boerhaave, van Swieten, Dolee et la plus saine partie des médecins ont reconnu le *virus* vénérien pour être de nature *acide*. Ses symptômes démontrent qu'il condense et épaissit les humeurs.

Le *virus* se communique aux parties génitales soit intérieurement soit extérieurement.

Intérieurement, quand, après l'émission





de la semence, l'urètre faisant l'office d'une pompe aspirante, attire un air et des sucs corrompus: d'où les gonorrhées et les engorgemens inguinaux.

Extérieurement, quand, par le frottement, les vaisseaux absorbans s'abreuvent de liqueurs infectées: d'où les chancres et autres symptômes locaux.

Si les vaisseaux absorbans sont exactement fermés par une liqueur qui ne puisse se mêler avec les sucs imprégnés du *virus*, il ne pourra plus s'introduire. On fait que les corps huileux remplissent cette indication. C'étoit le but d'*Etmuller*, quand il prescrivait de se laver avec de l'huile de térébenthine.

Si, en prenant soin de fermer l'orifice des vaisseaux, on pouvoit parvenir à décomposer le *virus* dans son foyer, la sécurité seroit entière et le mur seroit élevé. Les *alkalis* s'unissent de préférence aux *acides* d'où resultent les *sels neutres*: or, l'alcali du préservatif proposé quittera l'huile et le mercure pour s'emparer de l'acide du *virus*; et il est certain que si les deux personnes  
mili-



militantes s'en oignent également , il resultera une décomposition suffisante du *virus* qui sera en contact.

Par la nouvelle combinaison, le mercure restera isolé ; mais s'il est vrai qu'il agisse comme *spécifique*, sa présence ne sera point surnuméraire et l'on ne peut blamer la somme des précautions et le nombre des armes quand on se trouve en tête un ennemi puissant.

J'entends déjà les détracteurs jurés de toutes les inventions s'écrier et dire que ce n'étoit la peine d'écrire, si péniblement, un long chapitre pour proposer du savon : qui ne connoissoit le savon ?

Doit-on tirer de la terre des individus inconnus jusqu'ici, ou forcer la nature à en créer de nouveaux, pour paroître neuf ? Si l'on fait une nouvelle application, une application heureuse, quoique la chose dont on se sert soit connue pour d'autres usages, l'utilité en sera-t-elle moins réelle ? toutes les lettres de l'alphabet sont connues, tous les mots sont connus et cependant Buffon crée, Buffon étonne avec ces mêmes





lettres, ces mêmes mots qui font pitié quand ils sont arrangés par de plats écrivains.

Je fais que le secret m'eût fait une plus grande réputation, je fais qu'il m'eût attiré plus de confiance: Je vois de nos jours des recettes chèrement achetées, pompeusement vantées, dont un ordre du Roi établit le crédit et qui vieillissoient depuis Hippocrate dans les dispensaires, sans que l'on daignât les distinguer de la foule. Mais je me console déjà de l'oubli où ma franchise me condamne: quelque homme avisé me lira, dans quelques années il en fera prudemment son profit et je revivrai, quoiqu'il n'en dise rien.

Les secrets sont, en médecine, le plus grand mal qu puisse affliger l'espèce humaine, surtout si l'autorité commande la confiance. En législation, toute exécution militaire est odieuse; en médecine, elle est toujours meurtrière. On a vu faire prendre aux malades les dragées d'un certain Charlatan trop connu, la bayonnette au bout du fusil.

Il est si facile au gouvernement de diriger la confiance du peuple vers le but qu'il se



propose, qu'il faut être insensé pour vouloir la contraindre.

Que les expériences des remèdes nouveaux soient faites avec candeur, sans prévention, sans subterfuge, sans esprit de jalousie et surtout sans achat de protection : que la connoissance n'en soit dérobée à qui que ce soit, le mystère suppose ~~toujours~~ connivance : qu'on prouve leur efficacité ; mais qu'on n'ordonne pas d'y croire.

C'est avec ces conditions, que je voudrois qu'on éprouvât quelques préservatifs et qu'on choisît celui qui rempliroit le mieux l'indication qu'on se propose. Le peuple le recevrait avec un empressement mesuré sur son utilité ; et un règlement simple, concis et nécessaire par le bon ordre, suffiroit pour mettre la dernière main au plus grand bienfait que les hommes eussent peut-être encore reçu de ceux qui les gouvernent.

On assujétiroit les lieux de débauches à se pourvoir de ce préservatif ; on en donneroit aux marins dans leurs courses ; on en exporteroit dans les colonies ; on feroit exactement visiter, chaque semaine, toutes





les filles publiques; on intimideroit, par la crainte de quelques punitions pécuniaires, les *Maquerelles* qui laisseraient communiquer avec des hommes, les filles qu'elles fauroient malades; on institueroit des hôpitaux pour traiter gratuitement tous les indigens sans nulle exception et j'ose avancer qu'on parviendrait infailliblement à déraciner une maladie destructive dans l'espace de 20 années.

Je fais que les institutions sont ce qui coûte le plus aux gouvernemens. Le trésorier n'est jamais d'accord avec les projets qui tirent sur sa caisse: mon intention n'est point de la toucher; nous saurons tirer la ressource du mal même. Imposons les *Maquerelles* par chaque tête de fille et, du produit, formons et soutenons nos établissemens. Tandis qu'un malheureux ouvrier chargé d'enfans paye en impôts et sous le nom d'industrie les trois quarts de son salaire, est-il juste que des femmes infâmes s'engraissent de la jeunesse, du malheur et de la honte des filles qu'elles déshonorent, sans rien regorger? RIEN c'est peut-être



trop dire: mais s'il est des gens qui s'alimentent d'une taxe obscure, c'est aux supérieurs à régler leurs droits et leur avidité. Le bien public demande une réforme et surtout beaucoup de patriotisme.

Je n'entrerais point, sur ce projet, dans de plus grands détails, parcequ'il est réservé à ceux qui doivent en monter les pièces et lui donner l'action, de l'étendre et d'en régler les proportions. Un particulier qui ne peut tout prévoir, qui ne peut tout savoir, ne feroit que s'égarer; et le bon seroit perdu, pour se trouver noyé dans le ridicule.

Il est des auteurs qui, dans un excès de patriotisme, ont enfanté des projets pour arrêter dans son cours la contagion vénérienne: ils ont, dans leurs soins minutieux, ménagé jusqu'à la place où la signature du législateur leur donneroit la sanction. Ils ordonnent sans mission, ils décident sans connoître et la déraison est partout intercalée. Ce sont entraves sur entraves, des outrages gratuits faits à la décence, des punitions sans nombre; partout ils découvrent





le mal, jamais ils ne supposent le bien. Leurs projets irritent quand ils cessent de faire pitié.

Partout où les ressorts sont multipliés, le mouvement est vicieux. Chaque fois que dans un projet les droits de la liberté sont outragés, il est abominable; et il n'a jamais pu entrer que dans la tête d'un homme accoutumé à vivre, dans les prisons à la recherche des crimes, d'ordonner des coups de violence qui allarment plus la pudeur qu'ils ne la servent, qui inquiètent les citoyens et sement le trouble, le scandale et la frayeur. Si l'on propose une nouveauté, il faut que le peuple n'y reconnoisse que la main paternelle du gouvernement et la verge de fer ne doit point commander les bienfaits, ou c'est le raffinement de la plus subtile tyrannie.

Que l'on ouvre des hospices décens et commodes, que les malades y reçoivent la fanté des mains de la douceur et de l'expérience et le peuple y accourera avec confiance. Il ne sera point nécessaire d'envoyer des *Archers* violer les aziles et arracher les



malades tremblans des bras du sommeil, pour les soumettre à des traitemens barbares, dans une prison que l'on ose décorer d'un nom patriotique.

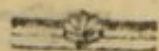
Que l'on répande des préservatifs simples, faciles et sûrs dans leurs effets et il ne sera point nécessaire de tromper la sécurité où laisse le tolérantisme; de saisir, avec éclat, de malheureuses créatures qui croient pouvoir continuer aujourd'hui ce qu'on avoit trouvé bon qu'elles fissent hier. Leur couper les cheveux, c'est bonifier peut-être le barbier de celui qui le fait faire; mais, sûrement, ce n'est point trancher la racine du mal.

### §. III.

*S'il est possible de hâter la déclaration du mal Vénérien?*

On a vanté des remèdes comme devant être la  *pierre de touche*  du virus vénérien; craignez-vous, disent ceux qui les préconisent, qu'il ne séjourne dans votre sang un germe virulent, prenez mes pilules et





soyez tranquile. Les plus crédules achètent le remède et le moindre danger, c'est qu'il n'ait aucune utilité.

Il est vrai que les remèdes anti-vénériens ordinaires peuvent accélérer l'apparition de quelques symptômes, d'une gonorrhée, par exemple, de chancres ou de bubons: mais c'est abuser de la crédulité d'un homme dont le seul mal est de craindre que de lui faire prendre des remèdes pour un ancien péché dont la frayeur seule lui rappelle les remords.

Quelques guérisseurs, avec un appareil moins charlatan, ordonnent à ces hommes trembleurs les bains dans la saison du printemps. Quoique leur but paroisse éloigné de la cupidité, cependant il est sûr et l'on se débarasse d'autant plus difficilement de l'embuche qu'elle est recouverte avec adresse. Les bains pris dans cette saison, surtout quand le sang de la jeunesse bouillonne dans les veines, font poindre ordinairement sur le front, le visage et les reins, quelques petits boutons dus à la seule effervescence. On ressent même des maux de tête  
ephe-



ephemères, quelques douleurs vagues dans les jointures et les conseillers adroits saisissent l'occasion pour placer, avec quelque apparence de nécessité, des remèdes ou du moins quelque chose qui en approche et dont le profit seul n'est jamais équivoque.

C'est avec la même intention que les marchands de *bougies* les introduisent dans l'*uretre* des pauvres patients et leur assurent gravement qu'ils ne sont pas guéris de leur dernière gonorrhée, si leur *chandelle* ressort chargée d'humidité après quelque séjour. On les croit, parceque ceux qui les consultent ne savent pas qu'un corps étranger, en irritant ce canal sensible, occasionne le dégorgement des glandes.

#### §. IV.

##### *Des Symptômes Vénériens.*

On compte au nombre des symptômes vénériens, les chancres, le phimosis et le paraphimosis que les chancres occasionnent, les rhagades et les grapes, les verrues, les





porreaux, les choux-fleurs, les mûres et toutes les excroissances parasites qui prennent leur différente dénomination du fruit ou de la chose qu'elles figurent, les bubons, les ulcères et les pustules, les taches cutanées, les dartres et la gale; les caries, les exostoses, gommes, nœuds, ankiloses et toutes excroissances ou soudures des os; les douleurs ostéocopes; le farcocele et autres tumeurs qui gonflent les bourses par un principe vénérien; la gonorrhée virulente. Quelques uns ont placé la fièvre dans la nomenclature des symptômes de la vérole: mais je ne l'ai jamais observée soit aigue soit chronique qu'elle ne fut occasionnée par quelque autre symptôme comme bubons, exostoses, caries, &c. d'où je la crois plutôt consécutive que symptomatique.

Je distinguerai les symptômes en *primitifs* et *secondaires* ou *consécutifs*. Plusieurs auteurs les ont encore distingués en *univoques* et *équivoques*. Dans ce nombre on remarque le célèbre Astruc à qui l'on doit le livre le mieux écrit que nous ayons sur ces maladies et qui a le plus coûté au génie de son auteur:



mais la vérité se trouve-t-elle toujours à la suite des brillantes hypothèses?

J'appellerai *primitifs* ceux qui suivent immédiatement un commerce impur. Ils ne font que locaux vu que la circulation n'a point encore charié dans le sang le principe de l'infection. Je mets au rang des *primitifs locaux* ordinaires la gonorrhée, les chancres, le phimosis et le paraphimosis, les rhagades, les choux-fleurs, les bubons, la gale et les dartres.

Je n'entends parler ici que des dartres et de la gale qui se déclarent peu de tems après le commerce impur. Le contact immédiat peut les communiquer et la peau étant le siège de ces maladies dont l'humeur se porte toujours au dehors, il est sensible qu'il n'y a que la repercussion ou la bouche des vaisseaux inhalans qui, après un long espace de tems, puissent importer le levain au dedans.

Les symptômes *secondaires* ou *consécutifs* succèdent aux primitifs quand ceux-ci ont été négligés ou mal guéris. C'est après que le *virus* a infecté les humeurs qu'il se ré-





pand sur les parties éloignées, d'où naissent les ulcères, les pustules, les caries, les exostoses, les douleurs, &c.

Les symptômes *univoques* devroient ne laisser aucun doute sur la présence du mal : mais en est-il si l'aveu du malade ne les confirme pas ? Le scorbut, les écouelles et le vice dartreux peuvent produire des ulcères sur toute l'habitude du corps, même des chancres sur la verge. Les rhagades, les taches, les maladies des bourses peuvent encore être le produit de ces affections. On peut devoir les douleurs, les caries, les exostoses, gommes, ankyloses, &c. à la goutte, au rhumatisme, au rachitis, au scorbut et aux écouelles. Le phimosis et le paraphimosis peuvent être occasionnés par mille accidens externes. Les geminations parasites peuvent être dues à quelque effort étranger qui ait dérangé la tissure de la peau : tous les jours, sans causes apparentes, les sucs nutritifs, en se devoiant, leur fournissent de l'aliment. Les bubons sont souvent des dépôts critiques ou de simples congestions lymphatiques, ils peuvent être enco-



re le résultat d'une fermentation scrophuleuse. La gonorrhée peut exister sans vice vénérien et je l'ai vu produite par un simple vice dartreux: souvent le catharre de la prostate en impose par la couleur de sa déperdition.

Il n'est donc à proprement parler que des signes *équivoques* et ce n'est que d'après une confession exacte ou la réunion de plusieurs symptômes, un examen réfléchi, surtout un tact clinique que l'on peut asseoir un jugement: mais ce tact ne se peut enseigner, il est le fruit de la longue observation. Le savant doute où l'ignorant décide et cette aveugle présomption est la source des maux qui ne cessent d'affliger l'humanité.

Quelques auteurs ont conseillé, dans les circonstances douteuses, d'administrer le *mercure*. Ils ont raisonné d'après un principe juste; mais ils eussent dû distinguer leur conséquence. Si la maladie est vénérienne, elle cédera à l'administration du mercure, rien de plus probable: mais à quelle méthode cédera-t-elle? On voit souvent la maladie s'opiniâtrer contre un trai-





tement et guérir par un autre, quoique tous deux eussent leur base assise sur le mercure. La manière fait autant que le remède et si la manière ne peut être assujétie à des règles invariables, il faut donc apprendre à ne se décider que d'après l'examen des circonstances et ne point se reposer aveuglément sur ces épreuves générales qui, pour cela même, sont incertaines et ne sont pas toujours sans inconvéniens.

Nous tâcherons, autant qu'on le peut indiquer, de distinguer les Symptômes et de les représenter avec les caractères qui leur sont propres, pour aller au devant des méprises. C'est en cette vue que nous allons exposer un tableau de comparaison des signes du scorbut, de ceux des crouelles et de la vérole qu'il arrive très-souvent de confondre.

C'est sans doute, pour rassurer ceux qui se trompent, que différens auteurs ont écrit que les mêmes remèdes conviennent aux trois affections; mais, malheureusement, comme il n'est point encore prouvé que toutes les maladies proviennent d'un mê-



me principe, aient un même siège, nous espérons encore une *panacée* universelle.

Le scorbut semble avoir un caractère al-kalin, il décompose le sang et toutes les humeurs. Le *virus* vénérien et le scrophuleux les épaississent.

Le scorbut ronge les gencives, déchausse les dents. La vérole ulcère de préférence la luette, les amygdales et le palais et les écouelles se portent aux yeux, aux lèvres, sur les cartilages du nez, sous le menton, sur la trachée-artère.

Les ulcères scorbutiques sont plus humides que les véroliques, ils rendent beaucoup de sanie et leurs chairs sont baveuses. Les scrophuleux diffèrent peu des cancéreux; leurs bords très-souvent sont calleux, renversés et douloureux.

Les écouelles attaquent ordinairement les glandes lymphatiques et les salivaires et les bubons vénériens les inguinales. Pour le scorbut qui ne tend qu'à dissoudre, il est rare qu'il produise des congestions. Je n'ai jamais remarqué qu'un sarcocèle que, d'après l'aveu





du malade, j'aie dû rapporter au vice scorbutique. Mais cela suffit-il pour affurer ?

Par la même raison, le scorbut doit rarement produire des exostoses, des ankiloses. Les maladies des os sont familières aux Scrophuleux : mais elles attaquent presque toujours les articulations, les coudes, les genoux et surtout les doigts des pieds et des mains.

Les taches des Scorbutiques sont rouges et pourprées, livides ou noires ; les jambes en sont le plus souvent affectées, le visage et les mains en sont exempts. Les taches véroliques sont de deux espèces où couleur de feuille-morte et légèrement farineuses, elles occupent ordinairement le frotum et les cuisses ; ou pourprées et légèrement protubérantes et occupent le visage et les bras.

Les douleurs du Scorbut sont vagues et lancinantes, elles se font particulièrement ressentir aux jambes qu'elles appesantissent. Les vénériennes, au contraire, sont profondes, se font sentir dans les os longs avec beaucoup de violence et, ce qu'il faut ob-



server, elles ont leur *paroxisme* aux approches de la nuit et se renforcent par la chaleur du lit. C'est ce type particulier à tous les symptômes vénériens qui doit jeter beaucoup de lumière sur la manière de les juger.

Enfin, pour donner une connoissance plus générale et en même tems plus exacte de l'état des Scorbutiques, nous dirons que la tristesse semble inséparable de leur affection. Leurs chairs sont molasses et leur visage communément pâle et bouffi. Le pouls est inégal, lent et souvent fébrile, quand la maladie a fait des progrès. Ils ressentent des douleurs spontanées au *Sternum* et au côté vers la rate, quelquefois aux entrailles. Ils sont sujets aux rôts, aux borborygmes et au hoquet, aux hémorrhagies. Leur estomac, même le ventre se gonflent après le repas, ils éprouvent souvent des coliques. Ils ont des démangeaisons. Leurs urines sont huileuses, de mauvaise odeur et souvent avec un sédiment briqueté. Leur sang est noir et sa superficie verdâtre, sa sérosité est très-acre.





On dit que les écouelles se gagnent ; mais le fait est si rare qu'à peine est-il nécessaire de le mentionner. Elles n'attaquent ordinairement que les enfans depuis leur troisième année environ jusqu'à l'âge de puberté. Le bas-ventre est presque toujours dur et élevé, car le mésentère, le foie, la rate, l'épiploon sont les parties offensées. Si la maladie a fait quelques progrès, la fièvre lente en est inséparable. Enfin, la forme, la place, la dureté des tumeurs scrophuleuses d'ailleurs si connues, mettent, je crois, à l'abri des méprises qui cependant ici doivent être sans suites dangereuses, puisqu'au moins si le mercure et les sudorifiques ne les guérissent pas, il est prouvé qu'ils les soulagent.

Le *virus* vénérien se jette moins souvent sur les viscères que celui des maladies précédentes, si l'on en excepte la matrice. La tête est presque toujours affectée quand le mal est ancien, on y ressent des douleurs cruelles et il est rare qu'on n'ait pas des ulcères dans la gorge, dans le nez ou les oreilles, des pustules au visage et dans le



cuir chevelu , des exostoses à quelqu'un des os de la tête : mais ce qui doit frapper dans la recherche générale c'est qu'elle manifeste toujours son invasion par des symptômes externes et , qu'au contraire , les symptômes apparens ne sont , dans les autres maladies , qu'une suite de leur progression ; c'est que la verole , quand elle n'est point héréditaire , ne vient qu'à la suite d'un commerce impur , tandis que le vice scrophuleux n'est presque jamais qu'héréditaire et le scorbutique le résultat de l'usage des choses non naturelles.

Il n'est pas cependant que l'on n'ait vu le *virus* vérolique gagné par des voyes indirectes ou paroître , après un long séjour , avec des symptômes qu'une énergie longtemps contrainte rendoit effraians , sans que les parties de la génération fussent affectées. Mais ces faits , en les supposant bien vérifiés , sont si rares que je ne crois pas nécessaire de faire exception en leur faveur , surtout quand il s'agit de donner des notions générales.

Passons à la description des différens Symp-





tômes et c'est, **en** les décrivant, que nous aurons la liberté de particulariser.

§. V.

*Des Chancres.*

Les *chancres* endommagent le gland, l'orifice de l'uretre, le propre corps de la verge, les bourses, toutes les parties internes et externes des parties génitales des femmes, la langue, les lèvres et quelquefois les gencives.

On doit distinguer les *chancres vénériens* de ces chancres légers ou plutôt de cette excoriation de l'épiderme qui n'est que le produit de la malpropreté et des aphthes que des causes aussi peu dangereuses ulcèrent dans la bouche. Ces affections éphémères cedent à une lotion d'eau ou de vin. Il n'en est point ainsi des *chancres vénériens*.

Ceux-ci sont de deux espèces, les uns sont ulcerés et cavent, les autres éminent et sont tuberculeux. Les *chancres* de la première espèce s'annoncent par une forte



demangeaison, à la quelle succède une cuisson, puis une écorchure au milieu de laquelle il se forme un point de suppuration. Quelquefois ce sont de petits boutons qui naissent sous l'épiderme, dont la tête blanchit, abcède et forme un ulcère sphérique qui, par l'inflammation de ses bords, représente assez bien l'œil d'un oiseau d'où cette espèce de chancres est nommée par quelques-uns *œil de perdrix*. Les uns restent circonscrits et minent la place qu'ils occupent en profondeur; les autres prennent le large et font des progrès rapides que les remèdes souvent ont peine à barrer. J'ai traité à Paris une personne qui, en huit jours, à compter du moment qu'il eut un commerce impur, vit son gland en fonte et le prépuce en putréfaction. Une autre eut, en moins de quinze jours, la langue réduite à un tiers de sa grandeur par deux chancres latéraux qui briguoient de s'unir et, ce qui paroîtra plus surprenant, c'est que, six mois après, des chairs neuves avoient réparé la brèche.





Les *chancres tuberculeux* sont des excroissances en forme de cône tronqué assez ressemblantes à des verrues, leur base est large et l'extrémité supérieure est ulcérée.

On compte ces symptômes parmi ceux qui, à la suite d'une copulation récente, manifestent un mal encore local. Il est essentiel, pour le traitement, de les distinguer de ceux qui rentrés par une cause quelconque, reparoissent quelque tems après et sont alors consécutifs.

## §. VI.

### *Du Phimosis.*

Le *phimosis* est un gonflement inflammatoire du gland ou du prépuce ou souvent des deux à la fois et cette peau mobile ne peut revenir sur elle-même.

Je n'entends parler ici que du *phimosis* vénérien. On sait que cet accident est ou naturel ou occasionné par quelque cicatrice qui auroit rétréci le prépuce. Il peut mettre obstacle à la génération, il émousse le plaisir et rend les maladies du gland plus dangereuses.



Des chancres, un flux externe des glandes sébacées sont ordinairement les causes du *phimosis* vénérien, qui peut cependant exister par un simple gonflement inflammatoire du *balanus*.

J'ai vu, à la suite de l'inflammation, les liqueurs engorgées à l'extrémité du prépuce et manquant d'action pour reprendre le cours de la circulation, y former un bourlet dur et calleux qui résistoit, pendant un long espace de tems, à tous les médicamens externes. C'est le noeud fameux par Alexandre, qu'il vaut mieux couper que de chercher à le dénouer.

Le *phimosis* est toujours un symptôme primitif, à moins que des chancres consécutifs n'occasionnent le gonflement de la verge.

## §. VII.

### *Du Paraphimosis.*

Le *paraphimosis* est absolument la maladie opposée à celle que nous venons de décrire. Le prépuce gonflé forme un ou plu-





fieurs bourlets autour du gland qu'il ne peut recouvrir. L'étranglement en est souvent au point que la peau se fend circulairement : alors, la mortification paroîtroit à craindre ; mais il est d'expérience qu'on ne l'a vu que peu ou point survenir. On trouvera peut-être la raison de cette particularité dans l'espèce de l'engorgement.

Il est des *paraphimosis* qu'on ne sauroit attribuer à une cause vénérienne soit que l'on fasse effort pour retirer en arriere le prépuce quand il est trop étroit où qu'il ne recouvre le gland qu'à moitié ; soit quand on est assez heureux pour jouir de la première tendresse d'une beauté novice : mais alors, la cause est trop chère pour se plaindre de la douleur. Des personnes inconsiderées se sont souvent servies de ce prétexte pour outrager la vertu. C'est à ceux qu'ils consultent de détourner leurs soupçons.

J'ai distingué dans ma pratique deux espèces de *paraphimosis vénériens*. L'un *inflammatoire* et l'autre *œdémateux* que les auteurs ont négligé de décrire.

Quoi-



Quoique paix le phimosis soit à un haut degré d'inflammation , cependant l'humeur lymphatique qui abonde dans les cellules graisseuses du prépuce et qui se trouve comprimée dans ses vaisseaux par les bourlets, donne toujours à la peau une couleur *matte*; quelquefois même la tumeur semble pellucide, quand le degré de la chaleur, en raréfiant la lymphe, a dissipé ses parties aqueuses. Mais la tension, l'extrême douleur indiquent suffisamment l'état inflammatoire.

La lymphe cause seule l'engorgement du *paraphimosis œdémateux*. Le bourlet transparent et flaccide, peut conserver l'impression du doigt et le gland n'est point engorgé. Son inflammation causeroit celle du prépuce par le flux du sang qui regorgeroit dans ses vaisseaux.

Je n'ai vu qu'une fois un paraphimosis vénérien exister sans être accompagné d'autres symptômes. Il étoit primitif et s'il en existe de secondaires ils doivent être très-rares.

On fait que le couteau de Moyse met à l'abri du phimosis et du paraphimosis.





## §. VIII.

*Des Rhagades.*

Les rhagades sont des gerçures ou fentes qui sillonnent le *scrotum*, les environs du fondement, la paume des mains et la plante des pieds. Elles ressemblent assez aux *crabes verts* des nègres et des indiens. Il en existe une espèce de pus clair et tenu, souvent de *l'ichor*.

Rarement elles existent seules et ne sont jamais des symptômes primitifs, si l'on en excepte celles du *scrotum* qui peuvent avoir été récemment gagnées par un contact immédiat.

## §. IX.

*Des Grapes.*

C'est ainsi que j'ai cru devoir nommer un symptôme vénérien qui, pour être assez commun, semble n'avoir pas mérité l'attention des praticiens. De petits boutons d'abord rouges, puis séreux, semblables à ceux de la gale, groupés comme une grappe de rai-



fin , se répandent sur le corps de la verge , y causent un *prurit* que le frottement de la chemise irrite encore , s'ulcèrent et dégénèrent en chancres si l'on n'a soin de les mettre à l'abri de la malpropreté et de l'irritation.

Ce symptôme peut être primitif et secondaire. J'ai vu différentes personnes , par l'effet d'une acreté locale , y être sujetes , sans que les suites pussent en être dangereuses , ni qu'on pût soupçonner une cause virulente.

## §. X.

### *Des Excroissances.*

De toutes les productions de la nature , aucune n'est exempte de l'affluence des sucs qu'une séve égarée peut déposer à divers endroits de son habitude : mais ces geminations parasites sont très différentes de celles qu'un venin corrosif alimente et fait naître par la rupture des filets réticulaires de la peau. Cette espèce pullule sur le gland , sur le corps de



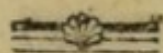


la verge , à la circonférence de l'anus et à la vulve des femmes. Ces excroissances prennent différentes formes et leur dénomination leur vient de la chose connue dont leur figure les rapproche ; delà les *verrues*, les *porreaux*, les *choux-fleurs*, les *crêtes*, les *fraises*, les *mures*, les *fics*, &c. *Condylome* est le nom propre des excroissances oblongues , larges et qui ne s'élèvent au dessus du niveau de la peau que d'une ligne environ.

Les excroissances vénériennes ont communément une surface grenue. Elles sont humides et rendent souvent une matière abondante. Il est bon de les savoir distinguer , afin d'être armé contre ceux qu'un mouvement d'avarice pourroit engager à traiter gravement des géminations innocentes , qui feroient crues aux parties de la génération et qu'un canif , un fil de soye ou le plus léger caustique auroient emportées.

J'ai remarqué une espèce particulière d'excroissance qui , je crois , mérite d'être décrite. Ces excroissances étoient sur le gland, arrondies, de la grosseur d'un grain de millet,





blanches et fort dures. On les nommeroit fort bien *grains cristallins* si l'on n'avoit peur d'embrouiller les idées de ceux qui ont entendu parler de la *cristaline*, nom donné familièrement aux symptômes des pédérastes; mais qui n'existent que dans quelques livres ou par de fausses traditions. Je n'ai reconnu sur ceux qui préfèrent les plaisirs de César que les symptômes dont ne sont point exempts tous ceux qui les ignorent. Les excroissances dont je parle ont résisté au fer, aux cautères actuel et potentiel pendant plus de six mois. Enfin la constance du malade et ma persévérance les ont lassées et je les ai détruites.

Les excroissances ne sont point des symptômes primitifs; mais il tardent peu à succéder à d'autres symptômes ou à des traitemens mal conduits.

## §. X I.

### *Des Bubons.*

Les bubons que le vulgaire appelle *poulains* s'établissent dans l'aîne ou ses environs. Les





glandes axillaires, les parotides et les sublinguales sont sujettes comme les inguinales à des engorgemens virulents. Il peut arriver de ces dépôts dans la peste ou les fièvres malignes, mais nous croions qu'un praticien éclairé n'y peut prendre le change. Il n'en est pas tout-à-fait même de la hernie avec laquelle on a souvent, par une maladresse que l'inexpérience excuse, confondu les bubons. Il est par conséquent nécessaire que j'établisse sommairement la différence qui existe entre ces deux affections.

La *hernie* nommée *bubonocelle* en général, vient tout-à-coup et ordinairement après un effort. Elle occupe la partie supérieure de l'aîne; elle est circonscrite, d'une forme sphérique, elle n'altère point la couleur de la peau, elle est molle quand il n'existe point d'étranglement; elle cède sans douleur sous le doigt qui la presse et rentre absolument si le malade se couche sur le dos, ses jambes rapprochées des fesses: la *passion iliaque* accompagne d'ordinaire l'étranglement. Il en est autrement des bubons: par la distinction que j'en vais faire, on apprendra à les connoître.



J'en distingue de deux espèces. Les uns qui ont leur siège dans les glandes, les autres dans le tissu cellulaire. J'appelle les premiers *bubons glandulo-phlegmoneux* et les autres *œdémato-schirreux*.

Le *bubon glandulo-phlegmoneux* est précisément au pli de l'aîne, il est circonscrit, dur, il s'élève en parcourant ses périodes, puis il devient douloureux, la peau rougit, la couleur rouge prend une teinte plus foncée, il est conique, il abcède enfin. La nature n'est pas longtems à disposer les humeurs à l'évacuation.

Le *bubon œdémato-schirreux* est, au contraire, large, épaté, oblong, indolent et renittent. Sa capacité s'étend souvent sur les muscles de l'*abdomen* et de la cuisse, souvent il l'occupe seule sans embarasser l'aîne. Cette espèce est toujours plus longtems et plus difficile à guérir. La graisse et les humeurs abreuvent sans cesse le levain morbifique et son action amortie par l'humidité, manque d'énergie pour avancer vers la dépuration.

Ce bubon est sujet à dégénérer en carci-





nome sur tout quand le malade est scrophuleux ou scorbutique. Il est difficile de distinguer les progrès du cancer occulte parce qu'il présente, à peu près les mêmes signes que l'abcession. C'est quand l'*ichor* a rongé les tégumens que l'on reconnoit ce que jusqu'alors l'on n'avoit fait que soupçonner. L'*ichor*, le sang et la sanie sortent pêle-mêle, l'infection annonce la dépravation des sucs, il se fait un grand délabrement de la peau, la matiere toujours tenue ne perd rien de sa viscosité dans le pansemens, les bords de l'ulcère se gonflent, durcissent, prennent l'aspect du maroquin, se renversent, et du fond de la plaie il renaît sans cesse des chairs fongueuses et livides. Une chaleur brûlante se fait ressentir dans toute la partie ; souvent le malade se plaint de douleurs lancinantes et l'on voit aux environs ramper des veines variqueuses. Cette dégénérescence est vraisemblablement le *Cambuca* de Paracelse et le *bubon colliquatif* de M. Peyrilhe.

Quand les malades ont le sang mauvais, un bubon ulcéré peut dégénérer en carcinome, quoiqu'on n'eût pu le soupçonner avant son



son abcession. Cet événement n'est pas rare surtout quand on a fait une incision prématurée et indiscrete.

*Nota.* Je laisse à l'œil de l'expérience à juger les *congestions lymphatiques*. On n'y est guères sujet avant l'âge de trente ans, à moins qu'on n'ait un tempéramment flaccide ou cacochime, d'ailleurs c'est au malade, s'il est sûr de sa conduite, de fixer l'incertitude du médecin.

Les bubons des aînes sont ordinairement des symptômes primitifs, à moins qu'ils ne soient causés par une translation de l'humeur morbifique. Mais ceux des aisselles et des parolides sont consécutifs si l'on n'a point reçu l'infection par la bouche ou les mamelles.

## §. X I I.

### *Des Ulcères.*

On peut avoir des ulcères vénériens sur toute l'habitude du corps, cependant ils





établisent de préférence le siège de leur destruction dans la bouche, au palais, dans le nez. La matrice n'en est point exempte.

Les ulcères qui cavent à la surface du corps sont ordinairement avant le traitement, profonds, fongueux, leurs bords sont relevés et molasses, ils sont couronnés d'une aréole livide. Ils donnent plutôt de l'*ichor* qu'un pus consistant; ils empirent vers le soir et sont même douloureux.

Quelque fois les ulcères de la gorge et du palais sont précédés de l'inflammation, souvent ils sont ouverts par les sucres corrosifs du *virus*, sans que le malade ait soupçonné leur invasion. Ils attaquent de préférence les amygdales, la luète et la voute du palais. La rapidité des progrès est mesurée sur le développement et l'énergie du *virus* qui les entretient. Quand ils détruisent le voile des os palatins, il est très à craindre qu'ils ne les carient.

L'ULCERE du nez porte le nom d'*oxone* et rarement il se borne aux cartilages. Il s'étend sur les os propres du nez et l'ethmoïde,



il perce aussi le palais. La douleur, la grande fétidité et la nature de l'*ichor* annoccent suffisamment ses ravages et la vermoulure de l'os.

L'ULCÈRE de la matrice est le moins connu, parce qu'on le rapporte presque toujours au cancer, d'où plusieurs se sont fait une grande réputation pour avoir guéri des ulcères qu'ils avoient jugé cancéreux, quoiqu'ils ne fussent que véroliques; il peut se faire qu'ils aient été les premiers persuadés. Les auteurs même ne sont pas très-clairs sur cette maladie et je ne me rappelle que M. *Puzos* qui l'ait traitée avec quelque méthode, il est cependant très-facile, si l'on vouloit se donner la peine d'observer, de reconnoître l'une et l'autre affection.

L'ulcère carcinomateux a une marche bien plus lente que le vérolique et, ordinairement, est précédé du schirre, à moins qu'il ne soit le résultat de quelque solution de continuité. L'exploration du ventre manifeste l'engorgement schirreux: l'altération des menstrues, les pesanteurs à la région hy-





pogastrique, les douleurs sourdes aux lombes, aux hanches, même aux cuisses, les accès de fièvre irréguliers, l'enflure des jambes et des cuisses, le dépérissement général de la santé ne laissent aucun doute sur sa présence et ses progrès.

Quand il s'ulcère, le doute, s'il en reste, se change en certitude. Le cancer s'annonce par des symptômes effraians. Les douleurs sont vives et lancinantes et toutes les parties des environs en sont affectées. Les hémorrhagies sont fréquentes, la fièvre devient journalière et sujette à des exacerbations. Les déjections purulentes sont ichoreuses, roussâtres et très fétides. Souvent les urines ne sont rendues qu'avec beaucoup de difficulté et de cuisson.

RAREMENT l'ulcère *vénérien* succède au schirre. L'engorgement qui précède l'ulcération est même souvent insensible, tant ses progrès sont rapides, tant le *virus* est corrosif et son action déchirante. Cependant les douleurs qu'il occasionne sont bien plus supportables que celles du carcinome, ce n'est



point un *ichor* tenu qui entraîne des chairs en putréfaction ; c'est un pus épais, jaune et verd, quelquefois sanguinolent, souvent de mauvaise odeur, mais éloigné de l'infection de l'ichorosité du cancer.

L'ulcère vérolique attaque de préférence les personnes jeunes et qui suivent la route du plaisir. Le schirre et le cancer sont plus ordinaires aux femmes qui passent à l'automne de l'âge dans la révolution des menstrues à moins que quelques grands accidens ou quelque vice héréditaire n'aient occasionné cette maladie dans un tems moins avancé. Les dépôts d'humeurs par translation, les suites de couches, la suppression des règles, les coups et les chutes violentes peuvent y donner lieu et les causes en sont trop senties pour qu'on puisse les ignorer.

La confession des malades acheve de tout éclaircir, quand on s'est assuré qu'il n'existe ni vice scorbutique ni scrophuleux ; car ces deux maladies peuvent produire tous les ulcères dont nous avons parlé et tromper des praticiens jeunes ou inexpérimentés. Enfin,





pour dernier type, nous ferons remarquer que les ulcères, quand ils sont vénériens, sont communément accompagnés de quelques autres symptômes ou du moins en ont été devancés. Souvent, en recherchant, en scrutant avec scrupule, en trouve des exostoses naissans, le malade avoue des douleurs, des affections céphaliques qui ne laissent plus rien à désirer sur la cause qui les produit.

D'après ces discussions, il est aisé de juger que les ulcères sont rarement des symptômes primitifs. Il le feroient, tout au plus, si la bouche en étant le siège, avoit succé le germe de la maladie.

### §. X I I I.

#### *Des Pustules.*

Les pustules géminent sur tout le corps et forment quelquefois autour du front ce que quelques-uns ont appelé le *Chapelet*. Qu'on ne confonde point avec cette affection, symptôme ordinaire d'une maladie invété-



rée , les boutons qu'un sang trop ardent fait sortir sur le front et les reins des jeunes gens, particulièrement vers le printems. On les distinguera facilement en se rappelant que les pustules qui croissent en forme de cône ont une base large avec un cercle brun et livide, que leur couleur est d'un rouge-pourpre, qu'après qu'elles sont affaîties, elles laissent sur la peau une efflorescence écailleuse, que l'épiderme meurt et s'enleve dans une circonférence de six lignes environ et que la place reste rouge. Une nouvelle pustule qui semble naître de cette cendre croît à côté de la première et laisse, comme elle, de nouvelles marques de son existence. C'est ainsi que, de proche en proche, l'horreur de la contagion se répand sur tout le corps.

Rarement on a des pustules sans avoir des maux de tête et des douleurs ostéocopes dont les paroxismes se font ressentir à chute du soleil.

Les pustules, quand elles existent seules, ne donnent point de fièvre. Il est facile de les distinguer du *furoncle* qui est toujours



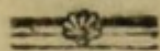


inflammatoire, rarement sans fièvre et qui donne des douleurs lancinantes, vives, souvent insupportables comme toutes celles qui annoncent la fermentation du pus.

Il seroit moins surprenant de se méprendre à l'*epinyctide* qui est une pustule rouge ou livide, très-douloureuse, de la grosseur d'un poids, quelquefois d'une fève, dont la suppuration est imparfaite et qui ne rend que de la sanie.

La pustule appelée *terminthe* peut encore en imposer. Elle est enflammée comme la précédente, noire et ne produit que de l'*ichor* : mais elle n'affecte ordinairement que les jambes. D'ailleurs, en rapprochant la description de la pustule vénérienne de celle de ces espèces de Clous ; en examinant les circonstances de la maladie, quand on sait que la pustule vénérienne n'est que très-peu ou point douloureuse, c'en est assez pour prévenir un jugement hazardé.





## §. X I V.

*Des taches cutanées.*

Ces taches sont de deux espèces. Les unes couleur de feuille morte ressemblent assez à ces taches que quelques femmes ont après ou durant leur grossesse, ce qu'elles appellent *le masque* et ce que nous nommons avec les auteurs *éphélides*. Elles couvrent différentes parties du corps; mais particulièrement le *scrotum* et les cuisses et tombent en efflorescence comme les dartres farineuses, même elles sont quelquefois accompagnées de démangeaison. J'ai guéri un malade qui en avoit le visage couvert et le corps cuirassé, excepté les bras, à la suite d'une gonorrhée négligée.

L'usage des pomades et les frictions mercurielles ont quelquefois dissipé ces taches pour un tems, mais elles sont sujettes à revenir. Aussi les traite-je comme les dartres.

Les autres sont pourprées, même livides





et protubérantes; elles viennent au corps, au visage, aux bras. Elles sont plus faciles à guérir et ne sont point sujettes à des retours quand elles sont bien traitées par le mercure, parcequ'elles ne participent point comme les premières de la nature du vice dartreux.

### §. X V.

#### *Des dartres.*

Cette affection de la peau est très-connue et cependant elle trompe ceux qui ne l'ont jamais vue sur certaines parties du corps telles que le *scrotum* et le *balanus*. On la traite pour des rhagades ou des chancres.

Les dartres qui couvrent les bourses sont ou de l'espèce que les auteurs ont nommée *miliaire* ou de celles que l'on connoît pour *dartres vives*. La première présente un nombre infini et entassé de petites pustules qui donnent de la sérosité et se couvrent de croûtes superficielles. L'autre que les latins ont



appelé *Serpigo* creuse des fœssures profondes qui sillonnent la peau, se couvre de croutes humides qui, en tombant, ouvrent les réservoirs d'une sanie brulante. Elle cause des démangeaisons auxquelles succèdent de fortes cuissens.

Les dartres qui se repandent sur le gland n'ont point été décrites par les auteurs que j'ai lus. Peut-être n'ont-ils point cru devoir classer cette affection parmi les dartres, quoique leur opiniâtreté et la résistance qu'elles opposent au mercure ne laissent point de doute sur leur nature. Nous allons les décrire telles que nous les avons vues.

Ce sont des taches d'un rouge-pourpre dont la grandeur est plus ou moins circonscrite, mais elles sont toujours fort larges. Quelques maîtres les prennent pour des chancres parcequ'elles semblent être une écorchure au premier coup d'œil. Cependant l'aggrégation de la peau n'est point rompue. Quelquefois elles sont à son niveau, quelquefois elles sont extubérantes comme les condylomes. Elles jettent par des pores très-ou-





verts dont l'œil distingue aisément l'orifice, une matière épaisse, de couleur verte ou jaune, quelquefois blanche. C'est cette matière qui, répercutée, engorge les glandes de l'urètre et occasionne des *gonorrhées dartreuses*, espèce particulière dont ailleurs nous aurons occasion de parler.

Ce qui doit exercer le génie des physiciens et fixer l'attention des médecins praticiens; c'est la facilité qu'a le vice vénérien de dégénérer en dartreux ou du moins de le développer en certains sujets et l'opiniâtreté qu'il présente aux remèdes mercuriels après la dégénérescence ou la combinaison.

Ces dartres que l'on doit appeler *véroliques* affectent ordinairement de préférence les parties de la génération et celles qui les avoisinent. Il n'est cependant pas sans exemple de les voir se répandre sur des parties plus éloignées.

J'ai vu un malheureux couvert d'une dartre vérolique de l'espèce que j'ai nommée *Serpigo*. Elle le couvroit de la tête aux pieds, son corps étoit rouge comme une écrevisse





uite, ecaillé par parties, scissé dans d'autres ; je l'ai guéri.

Il faut, avant que de finir cet article, in-tarissable si l'on vouloit tout dire, très-cu-rieux si l'on vouloit l'approfondir, encore très-peu connu ; il faut, dis-je, que je fasse mention d'une visite assez singulière que je reçus il y a quelques années. La peau du consultant étoit dans une espèce d'état qui approche beaucoup de la dartre et que les auteurs ont nommé *prurit*. Il n'en dif-fère que parcequ'il est tantôt sec tantôt hu-mide, que ses pustules sont moins nombreu-ses que celles des dartres, quoique d'ailleurs elles donnent, comme elles, une sérosité sa-nieuse. Etoit-ce la peine de faire une diffé-rence ? N'est-ce pas multiplier les difficultés et embrouiller des matieres déjà abstraites en vue de les éclaircir ? Voilà le malheur des commentateurs et la foiblesse de l'esprit humain semblable à l'œil, qui se trouble pour avoir trop longtems fixé le même objet. Révenons à ma visite.

„ J'ai cette affection depuis 15 années,





„ *me dit mon homme*, et elle accroit tous les  
„ jours, pourroit-on la guérir? — Je le  
„ crois, répondis-je — j'en ferois au déses-  
„ poir, *reprit-il avec vivacité*, et je ne le  
„ voudrois pas pour beaucoup. Je viens vous  
„ la montrer, non pour chercher du soula-  
„ gement; mais pour vous instruire. Elle  
„ m'est plus chère qu'une maîtresse dont les  
„ caresses feroient bien inférieures au plai-  
„ sir qu'elle me donne. Le soir, quand je suis  
„ dans mon lit, sitôt que la chaleur se con-  
„ centre, j'éprouve une douce démangeai-  
„ son qui augmente graduellement à mesu-  
„ re que je la satisfais. Le période de son  
„ accroissement est d'une demi-heure et el-  
„ le parvient au plus haut degré de volup-  
„ té dont les nerfs de l'homme soient sus-  
„ ceptibles. Leurs houpes épanouies jouis-  
„ sent un instant de toute l'intensité du plai-  
„ sir qui décroît en repassant par une grada-  
„ tion également insensible et je me retrou-  
„ ve en l'état naturel sans que le senti-  
„ ment de la plus légère cuisson empoison-  
„ ne mes délices passées.”



Je le remerciai sincèrement de l'observation et l'inscrivis sur mes tablettes comme un fait neuf et peut-être unique.

## §. X V I.

### *De la Gale.*

La gale est la plus connue des affections cutanées dont nous avons parlé, son siège ne permet pas de se méprendre sur l'espèce de boutons cristallins qui la caractérisent. Quoiqu'elle puisse se répandre sur toute l'habitude du corps, cependant elle ne fructifie ordinairement son germe qu'aux poignets, entre les doigts, aux jarrets, à la poitrine. Elle est *sèche* ou *humide*. *Humide* si les boutons vident de la sérosité et se couvrent d'une croute en s'applatissant. *Sèche* s'ils ne fournissent aucune humidité. L'une et l'autre espèce ne sont point, à proprement parler, un symptôme vénérien, puisque la gale est un vice particulier : mais elle se combine comme le vice dartreux et dans cet état elle est refractaire à ses spécifiques ordinaires.





C'est cette résistance qui fait soupçonner un second vice. Le scorbut, la fièvre quarte, les maladies du foye peuvent la rendre rébelle à l'action du soufre son remède ordinaire: c'est au médecin de juger l'état du malade. Avec des connoissances très-générales, il ne doit point ici se trouver embarrassé. Heureusement il n'en est pas de la gale, comme de la dartre combinée sur la quelle le mercure ne fait que glisser.

## §. X V I I.

### *De la Carie des os.*

Nous n'entendons parler que de la carie qui vient à la suite des ulcères et qui dans ceux du nez et du palais ne manquent presque jamais d'attaquer les os, où de celle que l'on connoit sous le nom de *Spina-ventosa* ou exostose avec fluctuation. Le *Spina-ventosa*, l'*ozène* et les ulcères du palais peuvent être dus à des principes scorbutiques, scrophuleux ou rachitiques: mais c'est au malade, par un aveu sincere, à lever les dou-



titude de son médecin, s'il ne peut être éclairé par des symptômes moins équivoques.

On distingue très-aisément la carie des os palatins, quand le malade parle du nez.

Jamais ce symptôme n'est primitif.

### §. X V I I I.

#### *Des exostoses, nœuds et gommès.*

Ces accidens sont tous des maladies des os et les tuméfient. S'ils changent de nom c'est en raison de la dureté, du gonflement ou de l'espèce de matière que la tumeur contient. Les unes sont renittentes et ont une disposition prochaine à l'induration, même au schirre. Les autres ont un levain plus actif qui les dispose à la suppuration. Elles sont plus ou moins profondes.

Les os qui composent la tête, ceux des jambes, du carpe, du métacarpe, de l'omoplate, le *cubitus*, sont les plus sujets à ces gonflemens. Ils naissent insensiblement et bientôt la protubérance est très visible.

On ne doit pas confondre ces enflures, surtout les *nœuds*, avec les *tophi* de la goutte qui





s'attachent aux ligamens, aux tendons; avec les inégalités que forme le cal après la réunion des fractures; et avec l'ossification des tendons dans le lieu de leurs attaches, comme on le voit arriver très-familièrement aux vieillards.

Le scorbut et les scrophules donnent aussi lieu à ce gonflement des os; c'est aux symptômes de ces maladies à diriger le jugement et le pronostic du médecin.

Quoiqu'assez ordinairement ces symptômes, surtout l'exostose, dans leur premier accroissement, n'occasionnent que peu ou point de douleurs, il est rare cependant qu'elles vieillissent sans en faire ressentir. Elles poignent vers le soir, augmentent par la chaleur du lit et se dissipent avec les ténèbres: c'est ce qui sert particulièrement de boussole pour reconnoître si leur principe est vénérien. J'en ai un plus sûr encore. Faites deux ou trois frictions mercurielles locales, et si la douleur s'appaise, l'exostose est infailliblement vénérienne.

Les exostoses sont et restent assez dures; souvent elles se résolvent. Les *gommes* s'amo-



lissent et se terminent ordinairement par la suppuration. Les *nodi* tiennent le milieu entre l'exostose et la *gomme*. Aussi ne peut-on assurer dans le premier période de leur accroissement si l'humeur qui les substance rentrera dans la circulation pour se dépurer par un émonctoire éloigné; ou si, se changeant en pus, elle cherchera une issue plus directe par la rupture des tégumens et du tissu qui l'enveloppe.

Différens auteurs ont compris ces trois affections sous le nom générique d'*exostose* qu'ils ont ensuite distinguée en *vraie* et *fausse*. Leurs définitions rentrent à peu près dans ce que nous venons d'en dire et si nous avons parlé un langage différent, nous n'en avons pas moins adopté leurs principes; mais il étoit nécessaire pour rectifier leurs idées.

On peut assurer, sur l'inspection de ces symptômes, que le tems a laissé jetter de profondes racines au *virus* vénérien, puisque la masse des liqueurs est affectée et qu'elles ont charié l'infection jusques dans la propre substance de l'os.





A la tête, aux côtes, l'excroissance de l'os peut venir intérieurement et le danger est proportionné à l'épaisseur du voile. M. *Jean Saltzman* professeur en médecine à Strasbourg a consigné dans les actes des curieux de la nature, l'observation d'une exostose interne aux os du crane qui fit périr le malade.

Quand les maladies des os sont anciennes, elles sont assez souvent accompagnées de fièvre lente, attention très-nécessaire à prendre pour la curation.

## §. X I X.

### *De l'ankilose.*

L'ankilose est la maladie des articulations. Elle soude les os et il n'existe plus de mouvement. Quelquefois le mal ne provient que de l'état contre-nature des ligamens, alors il reste un mouvement plus ou moins sensible.

Les gouteux, les scorbutiques, les scrophuleux y sont sujets comme les malades vénériens; mais l'œil exercé distingue bientôt



l'origine du mal, surtout si le plaignant ressent le soir ses plus fortes douleurs et qu'elles soient augmentées par la chaleur du lit.

Quand le *virus* est parvenu, par un long séjour, à ossifier les cartilages et les ligamens, il n'est guères possible d'espérer une cure complète. Cependant s'il n'y a encore que de la sécheresse et de la roideur dans les liens articulaires, les remèdes peuvent venir à bout de désobstruer leurs vaisseaux. Mais est-il bien facile de décider, avant l'événement, d'où provient le défaut de mouvement ?

## §. X X.

### *Des Douleurs.*

C'est ici que l'on doit rassembler tout son savoir pour ne point commettre de bevues dont la moindre peut jeter le malade dans une longue suite de malheurs. Il est des douleurs de toute espèce ; mais quelles sont les vénériennes ? la crainte des souffrans leur en font souvent rechercher la cause dans des





jouissances éloignées et suspectes, l'avidité et l'ignorance entretiennent leur erreur, les jouent tout le tems qu'ils se plaignent et la crédulité; ainsi que les douleurs ne cessent qu'avec la fin d'une existence trainée dans les peines d'esprit, la honte, les remèdes, les souffrances et le désespoir.

Les douleurs vénériennes ne sont rien : mais ce sont celles qui proviennent des remèdes prétendus anti-vénériens qui sont cruelles et affreuses par l'incertitude où elles jettent. Ce sont sur ces malheureuses douleurs que les inexpérimentés ou les malhonnêtes gens abusent de la confiance et de la crédulité des malades. Ils les engagent dans de nouveaux traitemens, ils entassent du mercure sur du mercure, ils aiguïsent les douleurs qu'ils combattent et désespèrent de pauvres malades qui vont encore frapper à d'autres portes pour acheter bien cher la santé qui les fuit.

Afin de suppléer les auteurs; afin d'instruire les personnes dociles; afin d'effrayer, s'il est possible, les bourreaux du genre humain qui se rengorgent d'un titre assassin; afin



d'ouvrir les yeux au peuple trop crédule, je vais peindre, et je puis employer cette expression, je vais peindre ces douleurs telles que, je les ai reconnues mille fois. Je parcourrai aussi d'un pas rapide celles qui sont dues au scorbut, au rhumatisme, à la goutte, afin d'aller au devant de toutes les méprises. Commençons par les vénériennes.

Cette espèce de douleurs point le long des grands os, tels sont ceux des cuisses, des jambes et des bras. Le froid les incommode peu; mais la chaleur, surtout celle du lit, les rend insupportables. La nuit les invite par ses approches et elles vont en accroissant jusqu'à l'aurore qui leur apporte du soulagement. C'est alors que le repos s'empare du corps fatigué. La sensibilité douloureuse qu'elles occasionnent est si grande que la couverture, quelque légère qu'elle soit, devient un fardeau pesant. Souvent le mal de tête accompagne ces douleurs.

Les douleurs *rhumatismales* ont leur siège dans les envelopes, les aponévroses et le





tendons des muscles. Le mal n'a point son siège dans les os, quoique bien des malades ne sachent point sentir cette différence : au surplus, la chaleur du lit, loin de leur nuire, les dissipe ou les affoiblit. La fraîcheur du matin les rappelle ainsi que les brouillards et les changemens dans l'air. Une ou deux frictions faites avec de l'huile de *lombrie* les chassent, comme par enchantement : mais il faut avoir recours au même remède quand elles reviennent.

La *goutte* établit l'empire de ses douleurs dans les ligamens, aussi ne les ressent-on qu'aux articulations. Le plus souvent elles font enfler la partie qu'elles affectent ou la rubésient. D'ailleurs elles sont trop connues et il seroit trop grossier de s'y méprendre pour que nous nous appesantissions sur leur signalement.

Les douleurs *scorbutiques* se font ressentir et dans les muscles et dans les os. Il paroîtroit plus difficile de les reconnoître : mais elles sont vagues et lancinantes. Les cuisses et les lombes en sont particulièrement affectés. C'est après le sommeil qu'elles tourmen-



mentent davantage et elles laissent beaucoup de pesanteur. Le commencement du repos est assez tranquille. D'ailleurs les symptômes du scorbut qui les accompagnent toujours, levent suffisamment les doutes du médecin : mais il arrive souvent que les deux maladies sont compliquées. Les gens de mer nous en fournissent des exemples très-fréquents.

Ce sont les douleurs occasionnées par l'effet du mercure indiscretement administré qui ne sont gueres apperçues que par l'œil du vrai praticien et dont les auteurs n'ont pas fait la moindre mention.

Il faut avoir vu un très-grand nombre de malades pour les connoître; et il n'y a gueres que les médecins et chirurgiens des hôpitaux vénériens qui soient à portée de faire de telles observations : Mais observe-t-on dans les hôpitaux ?

On le peut faire à Vienne et à Edimbourg seules universités où il y ait des *écoles cliniques* et des maîtres qui , avec plus de pratique que de lecture, montrent au doigt le mal et le traitement. Les mots barbares sont





bannis de ces leçons. On n'entend point toutes ces divisions et subdivisions imperceptibles de la même maladie, généalogies confuses, qui n'existent que dans la tête de professeurs très-érudits. La bonté d'un remède, l'événement d'une maladie ne tiennent point à la subtilité d'un argument. L'élève ne sort point de l'école avec une humeur emportée, un sang irascible, la fureur de disputer. Il a vu la nature, il l'a suivie dans le cours de ses opérations, il a vu son Ministre compatissant l'aider dans sa marche pénible et il se retire avec de la sensibilité, en réfléchissant, et rempli de la douce satisfaction d'avoir appris. Ils viendront peut-être ces tems heureux où les sciences ne seront plus l'art de l'escrime et où ceux qui ont le bonheur de les posséder, pourront répandre leur utile influence sur le genre humain qui les aimera parcequ'ils l'aimeront.

L'administration interne de tous les sels mercuriels et particulièrement du *sublimé-corrosif* laissent fort souvent aux malades des douleurs et de vraies douleurs. Elles se font ressentir dans les muscles, les aponévroses



les tendons et aux articulations. Tantôt elles sont vagues, tantôt elles se fixent. J'ai vu des malades en avoir de violentes sous la plante des pieds et aux talons. Elles sont lancinantes et quoique continues elles semblent avoir des *paroxismes*. Il est des instans où elles laissent la patience du souffrant.

C'est trois ou quatre mois après l'usage du *sublimé* que l'on commence à les sentir. La tranquillité où elles laissent le malade pendant cette espace de tems semble établir des soupçons sur l'impureté de son sang. Il n'oseroit accuser le remède, il court porter sa peur et ses inquiétudes chez un autre guérisseur, celui-ci ne manque pas de les fortifier. Les pilules ou les boissons jouent encore un rôle dans le traitement qui, loin d'apporter du soulagement, exaspère les douleurs. Encore un traitement, et c'en est fait du malade. Il eût pourtant été possible, avec moins d'empressement, de déloger l'auteur du mal.

En parlant plus loin du *sublimé-corrosif*, je ferai voir qu'il n'est rien moins qu'un re-





mède *bénin*, comme se l'imaginent ceux qui le font prendre très-cavalierement. Quand on l'administre en hiver et qu'on le prend sans précautions, la somme des douleurs est plus forte et les malades les ressentent plus vivement. J'ai vu un ouvrier devenir impotent, mais impotent des quatre membres, avec les symptômes apparents de la goutte.

J'ai cherché la cause de ces douleurs que je puis appeler *mercurielles*; mais n'est ce point courir après la quadrature du cercle, après le mystère de la génération, après l'explication des phénomènes présentés par l'effet du tonnerre? Passons notre tems à chercher des remèdes efficaces et non à conjecturer: cependant voici mon hypothèse, je la hazarde sans prétentions et l'abandonne aux facultés.

On sçait que le *sublimé-corrosif* est un sel mercuriel dont les aiguilles métalliques sont très-acérées. On fait que ce sel ne se dissout point dans les menstrues dans lesquelles on l'administre, mais qu'il s'étend seulement et que, dans sa plus grande extension, sa forme ai-



güe ou tranchante ne varie point quoiqu'elle soit inaperçue. Quand, dans cet état, il est entraîné dans la circulation, ne pourroit-il se faire que, par son action dissolvante. C'est à dire par sa tendance à se combiner ses molécules acérées adhèrent aux aponévroses des tendons, des ligamens, des nerfs, et que le frottement, en augmentant l'attraction, augmentât les douleurs, produisît même l'inflammation? C'est un doute que je propose à gens plus pénétrants que moi et, surtout, qui auront plus de tems à donner à la spéculation.

Quelquefois, après l'usage des frictions mercurielles par la méthode par *extinction* ou quand on n'a point alterné les frictions et les bains qui donnent au mercure une marche plus uniforme, certaines personnes ressentent de fois à autres dans les parties musculaires de légers picotemens qui passent sur le champ et reviennent de loin en loin. Le sentiment de cette espèce de *frémissement* semblable à quelque chose qui fuse dans les vaisseaux et passe comme l'éclair, ne peut





être appelé douloureux et ne doit pas inquiéter les plus craintifs. Il se fait ressentir jusqu'à ce que le mercure cesse d'agir et soit sorti, après avoir parcouru tous les vaisseaux, par un émonctoire quelconque. C'est ordinairement deux ou trois mois après la guérison : mais ce séjour ne s'oppose point au retour de la santé qui acquiert chaque jour, tandis qu'elle dépérit à la suite des traitemens par le *sublimé*. Il est très-facile de rendre compte de cette espèce de *fremissement vasculaire*. On sait que les globules de mercure se promènent dans tous les vaisseaux, même dans les plus petits. Quelquefois il arrive que plusieurs globules engorgent une *capillaire*. Quand ils sont en nombre suffisant pour forcer l'obstruction, ils échappent avec une vitelle proportionnée à la résistance qu'ils ont éprouvée et c'est alors qu'on ressent ce mouvement vermiculaire ou de fusion dont quelques uns ont à se plaindre.



## §. X X I.

*Du Pronostic en général.*

C'est la chose, la moins à craindre, disent ceux qui n'ont jamais vu de maladies vénériennes ou qui ne les ont que mal vues; c'est le mal le plus docile, sa méthode curatoire est aussi simple qu'elle est répandue. Ils persuadent avec cet air de sérénité et ils traitent lestement de *Charlatan* l'homme utile qui s'occupe de cette branche immense de l'art de guérir, de cette branche qui s'étend à toutes les autres, puisque les symptômes de cette maladie rentrent à chaque instant dans les généralités de la médecine et de la chirurgie.

L'homme du peuple ne sera point persuadé parcequ'il n'a presque jamais que des symptômes effrayants. Que les autres le soient, il importeroit moins; ils mettent plus de délicatesse dans le choix de leurs plaisirs et n'ont que des atteintes superficielles. Mais que les hommes en place soient convaincus, voilà le plus grand malheur. C'en est fait





de la population, point d'institutions qui soulagent le peuple, ils persécuteront ceux qui voudroient en faire et serviront une basse jalousie en ne croiant être que justes.

Il ne s'agit cependant point d'intimider les hommes, c'est le fait de celui qui trompe: mais une fausse sécurité seroit encore plus préjudiciable. Il faut être vrai et l'on doit dire que la maladie vénérienne est la plus sérieuse qui puisse affliger l'espèce humaine et l'ennemi le plus cruel des générations. Celui qui n'a que des connoissances médicales ou chirurgicales n'est point capable de la traiter; il faut être médecin et chirurgien. Qu'on les abandonne ensuite à ces gens sans savoir, sans état, qui, pour s'en être emparés, en ont éloigné les médecins naturels; qui mettent aux prises avec l'opinion toujours impérieuse ceux qui ont assez de courage pour la braver en faveur de l'humanité; qui, par leur ignorance et leur cupidité, ont fait le malheur des hommes.

Elle perd tous les jours, assure-t-on, en raison de sa diffusion. Venez observer les progrès de sa dégénérescence,



venez voir le scorbut , le rachitis , les dartres , la teigne , les écouelles si communs de nos jours , étonner l'art par leur résistance. Où devons nous chercher la cause de cette qualité réfractaire si ce n'est dans une dégénérescence ou plutôt dans une combinaison de ces vices avec le levain vérolique , combinaison plus opiniâtre en ce que ses principes sont plus altérés ? La postérité abâtardie dans toutes les grandes villes ne prouve - t - elle pas cette assertion ?

Si le *virus* vérolique a fouillé le germe de la vie , la corruption est innée , et il sera très difficile de l'extirper ; aussi voit - on tous les jours le mal résister à son antidote , quand son empire est établi par succession.

On n'est exposé qu'à des tentatives infructueuses quand le mal régénéré dans un autre individu ne présente au moins que cet obstacle à l'administration des remèdes ; mais le pronostic doit être plus fâcheux s'il se trouve deux vices réunis d'une nature différente et qui demandent des médicamens





opposés. C'est ce qui arrive quand on est attaqué du scorbut et du mal vénérien.

Si la vérole se trouve compliquée avec des maladies aiguës ou chroniques, le danger sera toujours relatif à l'intensité de la maladie qui l'accompagne.

Moins on a des forces pour supporter l'effet des médicamens, plus on doit craindre une maladie qui ne peut céder qu'à des remèdes héroïques. Les femmes grosses, les enfans, les vieillards, les poitrinaires sont plus difficiles à traiter et le succès est moins assuré.

La complication des symptômes et leur gravité doivent augmenter la somme du danger. Les ankiloses, les caries, la fièvre lente sont les plus douteux pour l'événement, les plus longs à guérir, les plus ingrats à entreprendre.

Plus le *virus* a fait de progrès dans les humeurs, plus il y en a qui soient souillées de sa présence; plus il sera difficile de les purger. Le teint fleuri, la santé extérieure ne peuvent ici rassurer le médecin qu'à





l'égard des forces ; car il doit savoir que le sang des vérolés est très rarement affecté : ainsi les roses du visage sont moins sujettes à se flétrir. En réfléchissant sur les symptômes véroliques, on doit présumer que la lymphe est viciée la première, que de là le *virus* passe dans les nerfs d'où il s'infiltré jusqu'entre les follicules des os. C'étoit le sentiment de *Baglivi*, de *M. le Cat*, remanié par *M. Bourru* d'une manière ingénieuse, et le plus vraisemblable de tous.

Le pronostic doit encore tenir au climat, puisqu'il est prouvé que les progrès du mal sont plus rapides et plus violents vers le pôle que dans les pays qui se rapprochent de l'équateur. Les saisons sont indifférentes quant à la cure ; peut-être même préférerois je l'hiver, tems où le mouvement du sang, les accidens de la chaleur, l'alkalescence des humeurs ne contrarient point l'effet des remèdes et l'uniformité de la méthode.





## ARTICLE SECOND

*Du traitement.*

Je puis assurer qu'il n'est point de remèdes connus que j'en'aie employés et employés avec bonne foi. De tous ceux que l'on a donnés pour l'usage interne, on fait que le *sublimé-corrosif* est, depuis quelques années, le plus universellement répandu. J'en ai fait prendre peut-être autant que feu M. de *Haen* nous a dit en avoir administré, je l'ai même préconisé : mais une longue expérience m'a appris à circonscrire ses éloges et son usage. Il n'appartient tout au plus qu'au président d'une thèse de mettre de l'opiniâtreté dans ses erreurs pour faire valoir sa sagacité dans la recherche subtile de ses défenses : mais un homme qui tient la vie des citoyens dans ses mains, qui n'a jamais tort devant la mort qu'il accuse, qui peut commettre des impérities sans nombre à la faveur de l'obscurité et toujours impunément, est un assassin, j'ose le dire, si, dans la crainte de commettre sa réputation, il



confirme ses erreurs, malgré le vu de son expérience. Qu'il voie le nombre de victimes qu'il aura immolées par une fatale persuasion et qu'il les considère, s'il le peut, sans frémir.

La Médecine l'emporte sans contredit sur la Chirurgie, cependant plus certaine, par la somme requise de lumières, de jugement, de justesse dans l'observation. Le médecin marche continuellement, à tâtons, dans un sentier entièrement conjectural, et ce n'est qu'après un grand nombre de chûtes qu'il parvient à la découverte d'une seule vérité. La nature lui présente un fil qu'il doit suivre, mais souvent ce fil se dérobe à ses sens et il ne peut leur suppléer que les yeux de l'imagination. Malheur à ses malades s'il s'égare alors dans la franchise des hypothèses, s'il veut soumettre la nature à son art et la régler sur l'échelle méthodique de ses systèmes. L'amour propre attaché à des idées dont il se croira créateur, entraînera l'entêtement, l'entêtement est la sœur de l'ignorance et l'ignorance et l'entêtement tueront infailliblement les malades.





Dans un siècle éclairé, on ne rougit point de ses méprises. Plus on fait, plus on voit de distance entre la perfection et soi; et l'aveu qui, dans un tems d'ignorance, auroit dégradé un homme de mérite, ajoute à sa réputation chez les hommes qui n'ont point la vanité ridicule de se croire au dessus de l'humanité. Du moins c'est ainsi que je pense.

J'ai ouvert les yeux sur les accidens sans nombre qui résultent de l'usage du *mercure sublimé-corrosif* et je dois rétracter publiquement les louanges qu'une confiance trop précipitée m'avoit fait lui prodiguer. Heureux mille fois encore qu'une administration indiscrette n'ait point sacrifié de victimes à mon inexpérience. J'ai moins vu ce qu'il faisoit que ce qu'il pouvoit faire; et si quelquefois j'ai eu à considérer ses suites fâcheuses, c'est à l'imprudence des autres que j'ai dû mes observations.

En Provence, où j'avois commencé à exercer la médecine, j'avois constamment fait usage du *sublimé* sans remarquer le mal qu'il pouvoit faire. La chaleur du Climat favorise sans doute son action, le chasse plus promp-



tement hors du corps et adoucit ses qualités délétères. A Paris c'est tout autre chose. En hiver, il produit presque toujours des accidens fâcheux et à peine la plus grande précaution peut-elle les parer. J'eus lieu dans cette capitale de voir en grand. Tous les remèdes que j'éprouvai les uns après les autres me mirent à portée d'accorder une préférence réfléchie; mais cette préférence ne fut point accordée au *sublimé* que je réservai seulement pour quelques circonstances particulières. J'ai encore eu depuis le loisir d'observer et je me suis convaincu de plus en plus que le *sublimé* doit être éloigné de la pratique et qu'un médecin prudent n'emploiera jamais des poisons, quand on peut leur suppléer des remèdes moins dangereux et plus efficaces.

Les douleurs que nous avons décrites comme étant les suites de l'usage du *sublimé* doivent absolument en faire rejeter l'usage par les personnes prudentes. Cet accident n'est pas le seul qui doive le faire bannir de la pratique. Fort souvent il ne fait que pallier les symptômes et ils reviennent très-peu de





tems, après la guérison apparente, sans que leur violence soit affoiblie. Souvent encore ils lui résistent avec une opiniâtreté qui étonne le médecin prévenu en sa faveur. Rarement ses progrès sont marqués dans les mains des médecins, les empiriques réussissent quelquefois parcequ'ils le donnent avec libéralité; mais cette largesse ne manque jamais avec le tems de devenir funeste. Deux raisons s'opposent à l'efficacité anti-vénérienne de ce sel mercuriel. On en donne trop peu pour que la *spécificité* du mercure qu'il contient puisse développer son énergie, c'est une aiguille d'aimant contre un bloc de fer. Si on le fait prendre à la dose d'un grain, il agit comme les *mochliques* sur les voies intestinales et les *mochliques* ne guérissent point.

Ce remède a fait fortune par la facilité apparente qu'on a d'en faire usage; par le peu de régime qu'il exige; selon ceux qui l'administrent; par sa vertu palliative et surtout par le nom des auteurs qui l'ont accrédité.



Cependant le goût cuivreux et nauséabond qui lui est propre, les maux de tête et de coeur, le ptyalisme qu'il occasionne fort souvent, le danger d'en méfuser, la difficulté d'accomoder sa dose aux différens tempéramens, doivent rabattre de l'agrément et de l'innocuité de son usage. Il énerve et affoiblit les fibres de l'estomac, si l'on boit en abondance des décoctions d'*orge* et de *racine de guimauve* comme plusieurs le recommandent: et si l'on ne boit point assez, il s'accroche aux parois du *ventricule* et y exerce son action caustique. Si la poitrine est affectée, il tue indubitablement.

C'est un abus pernicieux de croire qu'on puisse négliger le régime quand on use du sublimé-corrosif, qu'on puisse impunément s'exposer aux rigueurs d'une saison froide et que tous les alimens soient indifférens. Il n'appartient qu'aux Charlatans qui ne connoissent point la force des remèdes et ne peuvent s'étonner de leurs effets, d'accorder tant de licence avec l'espérance d'une guérison prochaine.

Il est bien vrai que la méthode curative





adoptée par nos anciens étoit terrible et la crainte qu'elle inspiroit avoit disposé les esprits à une révolution dans l'art de guérir. M. le Baron *van Swieten* s'en servit habilement pour mettre le *sublimé* en faveur. On ne parloit qu'avec frayeur des *grands remèdes*. Quand on en réchapoit, on ne présentoit qu'un cadavre infect et difforme à l'oeil qui le mesuroit avec horreur. Privé des ornemens de la bouche, le front chauve, l'oeilterne et cave, les muscles affaîlés, portant au loin l'infection, on sembloit une victime prête à sacrifier sur les autels de la mort.

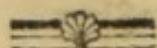
„ La honte des maladies vénériennes, a dit un  
 „ médean eloquent, mais sans doute un peu  
 „ trop epicurien, étoit plutôt due aux re-  
 „ mèdes qu'au mal, puisqu'après tout, il trou-  
 „ ve son excuse dans la nature. Quelle honte de  
 „ se rendre à son voeu ! C'est un préjugé des fi-  
 „ écles barbares de la théologie, on a fait un cri-  
 „ me de l'oeuvre le plus respectable de la nature  
 „ pour attacher une victoire à ce qui la contra-  
 „ rie, à ce qui la dèshonore, à ce qui la détruit.  
 „ Par quel malheur, les hommes ne se laissent-  
 „ ils séduire que parcequ'on les étonne ? On fu-



„voit autrefois des hommes qui n'étoient qu'à  
„plaindre, parcequ'ils étoient les victimes d'u-  
„ne maladie inconnue et cachée. Plutôt que  
„d'opposer des barrières à la contagion, on la  
„laissoit se répandre par une politique barbare  
„et corrompre la postérité dans son germe.

„Les loix civiles ont eu des raisons puis-  
„santes pour intimider la débauche et rendre  
„respectable le noeud qui assure l'ordre social.  
„Je suis éloigné d'improver l'honneur du ma-  
„riage et le mépris de la corruption des  
„moeurs : mais que peuvent les loix contre  
„l'attrait irrésistible du plaisir ? La nature en  
„assure l'infraction comme la raison s'irrite de  
„ces crimes que la conscience refuse de re-  
„connoître et qui ne se trouvent inscrits que  
„dans le code de la tyrannie. Punir l'impru-  
„dence d'un homme aveuglé par la passion,  
„c'est poursuivre sa faute chez tous ses descen-  
„dans, c'est la faire rejaillir sur l'épouse in-  
„nocente que les loix ont eu l'intention  
„d'honorer et quelles envelopent, sans s'en  
„appercevoir, dans le malheur dont elles ac-  
„cablent le mari. Les Espagnols, quoique  
„courbés sous l'avilissement de tous les pré-





„ jugés qui dégradent la raison , n'ont jamais  
„ attaché d'infamie au malheur de la contagion  
„ vénérienne. Quoique les hommes y soient  
„ plus jaloux qu'en Asie et les femmes plus  
„ modestes que chez nous , cependant on ac-  
„ cuse sans rougir aux yeux de ses amis la ma-  
„ ladie qu'ils croient avoir apportée des An-  
„ tilles. Ils en ont eu l'or , ils doivent en  
„ supporter les charges. Si le mal est par-  
„ venu jusqu'à nous , c'est encore moins notre  
„ faute que la leur. Pourquoi donc pleurons-  
„ nous sur les péchés d'autrui ? »

Partout on refuse l'entrée des hôpitaux à ces victimes infortunées de l'erreur d'un moment , on les abandonne aux dernières ressources du désespoir. Les yeux s'ouvrent chaque jour pour dissiper les préjugés et l'on ne fait pas un pas vers le soulagement de l'humanité. Plus d'institutions patriotiques , plus de monumens élevés en l'honneur de la bienfaisance. On érige des prisons , des Manufactures pour ensevelir les indigens , forcer leur travail , frustrer leur salaire , et pas un hospice. Les Magistrats croient avoir tout fait quand ils ont relegué les malades vénériens dans une





maison de force ou quelque hôpital jadis destiné à séquestrer du commerce des gens sains, les personnes affligées de ces maladies horribles et contagieuses dont le germe semble flétri. Livrés à des mains barbares, au mépris, aux besoins, les malades réchappent si, plus forts mille fois que le mal, que l'art, que la lime de la misère, leur tempéramment peut surmonter tous les obstacles que la dureté et l'insuffisance leur opposent.

On tolère un nombre infini de lieux de scandale et de débauche parcequ'ils sont utiles à la police et on refuse des secours au malheureux que l'on invite à se perdre. Quelle contradiction ! Et ceux qui gouvernent ne l'apperçoivent point : Le plaisir est tributaire et la pitié coûteroit une fondation !

Toutes les villes Capitales ont à peine un hôpital pour traiter les vénériens, encore faut-il des sollicitations, certain crédit pour s'en faire ouvrir les portes quoique *honte, misère et horreur* soient écrits sur le fronton de leurs portes. Il est vrai qu'à Paris l'humanité a semblé faire un effort pour soulager les malheureux. Quatre maisons ont





été instituées pour guérir gratuitement les indigens des deux sexes. Le jeu, alors toléré publiquement pour le bien de quelques uns et le malheur du plus grand nombre, étoit soumis à une imposition ressortante d'un privilège. Une parcelle de l'impôt devoit défraier les nouveaux établissemens, pour faire voir aux bons Parisiens qu'on ne supporte le mal qu'en vue d'un plus grand bien : mais la portion affectée à cette oeuvre pie étoit trop modique et les entrepreneurs trompés dans leur espoir de tirer à vuë sur la confiance généreuse du public, furent réduits aux moïens extrêmes des débiteurs insolvables. Bientôt le Parlement, d'après un ancien usage qui se renouvelle comme les abus, interdit tous les jeux ; et les *maisons de santé* disparurent avec l'aliment que le malheur public leur fournissoit. Les malades *toujours malades* gémissent comme auparavant, *Bicêtre* seul leur reste, qu'on aggrandisse le quartier des vénériens, qu'on les nourisse et seul il suffira.

Quelques gens intéressés ont fait leurs efforts pour décrier le traitement usité dans cette maison. *Son uniformité est une routine*



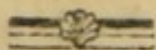
*ignorante, ses effets une barbarie, ses chirurgiens des bourreaux, son médecin un ressuscité des Welches; mais les Welches étoient plus sages, plus justes qu'eux et surtout moins envieux. Les Ministres éclairés de la santé de cet hôpital sont des Bourreaux, parcequ'ils ne veulent point employer le sublimé; ils sont criminels parcequ'ils ont une confiance qu'on cherche à détourner.*

La méthode frictionnelle est celle que l'on suit généralement à *Bicêtre*; mais ce n'est plus ce qu'on nommoit, en frissonnant, *les grands remèdes*. Le mercure enchaîné dans les mains des officiers de santé n'a d'énergie qu'autant qu'ils lui en permettent, ils conduisent son action avec sagesse et parviennent, toujours sûrement, à une guérison heureuse.

Nôtre méthode n'est point absolument celle que l'on suit dans cette maison, mais elle n'en diffère que par de simples modifications. Nous allons l'exposer.

Pour rendre le mercure entièrement esclave dans mes mains et maîtriser ses effets au gré de mes desirs, j'alterne les bains et les





frictions mercurielles faites à la dose d'un gros. Cette manière étoit celle de M. *Haguenot* célèbre Professeur de Montpellier. Elle divise les globules mercuriels et donne plus d'uniformité, de lenteur et de douceur à la marche du demi-métal spécifique. La souplesse de la fibre oppose moins de roideur à sa circulation. L'eau lui sert de véhicule, l'atténue, le sépare. Qui ignore, depuis les savantes expériences de M. *Money*, que l'eau pure dissout tous les métaux en plus ou moins grande quantité ?

A l'hôpital de Bicêtre, on commence par un nombre de bains que l'état du malade détermine. Son état et les circonstances régissent aussi le nombre des frictions. On en donne ordinairement trente.

La fortune des malades qui viennent chercher un refuge dans cette maison ne leur permet pas d'autres secours que ceux que l'hôpital procure, et l'administration y borne les aïssances. Ils restent ensevelis dans des linges imprégnés de mercure, ils respirent tous ensemble l'air d'une même sale qui ne se renouvelle presque jamais. Dans une at-



mosphère surchargé de vapeurs mercurielles, dans des draps sales, des linges gras, le mercure porte presque toujours son action sur les glandes salivaires et ce traitement ne convient point également à tous les individus.

Cette méthode chérie du grand *Astruc* est peut-être la plus sûre, indispensable en bien des circonstances : Mais elle n'est point généralement appropriée et surtout quand le *Scorbut* est de la partie, quand on est travaillé de l'*épilepsie*, de la *folie*, quand on a des *ulcères* dans la *gorge* ou au *Palais*, quand on est *émacié*, *poitrinaire* ou qu'on a un *sang très-aride*, et les *nerfs sensibles*.

On est généralement prévenu contre cette méthode. Les malades en sont détournés par ses désagréments; mais plus encore par les marchands de nouveautés. Et par un renversement du bon sens, le Médecin est obligé de respecter la persuasion des malades. Tant de gens se mêlent de traiter les maladies vénériennes, tant Charlatans sont autorisés à tromper le public, tant d'impudens annoncent une guérison sans régime,





sans précautions , sans presque de médicamens , qu'ils sont parvenus à persuader le grand nombre et le médecin vrai ne peut plus soumettre les malades à un traitement méthodique , à moins que la violence du mal et l'abus que l'on a fait de leur confiance ne leur aient ouvert les yeux sur la fourbe des imposteurs. Le peuple qui cherche plutôt le merveilleux que le raisonnable , qui n'admire que ce qu'il ne conçoit pas , qui ne croit qu'à ce qu'il ne voit pas , prend avec confiance les *panacées* des empiriques et accuse d'impuissance le médecin savant qui nomme ce qu'il emploie et qui ne veut point entreprendre l'impossible. Par quelle fatalité l'homme veut-il être trompé ? Est-ce foiblesse ? Est-ce passion ? C'est sans doute l'un et l'autre. Quoiqu'il en soit tâchons de l'éclairer.

Malgré tant de présomptions contre la méthode salivatoire , il est pourtant des cas qui la nécessitent , si l'on veut obtenir une guérison radicale. Ils sont rares à la vérité. Nous aurons soin de les faire connoître en traitant en particulier de la guérison des symptômes vénériens.



La méthode *par extinction*, méthode née à *Montpellier* et dont on fait les honneurs à feu M *Chicoineau* chancelier de l'université et premier médecin du Roi, est celle à qui nous donnons la préférence pour le goût et la commodité des malades. Nous la dégageons de tout ce qui pourroit y faire répugner, entours qui, d'ailleurs, n'ajoutent rien à son efficacité.

Il n'est pas nécessaire que le malade reste à une diète austère, les bons alimens ne contrarient point l'effet des remèdes. Les viandes blanches et celles de boucherie, les légumes, les farineux, les fruits cuits ou murs quoique cruds, la biere, l'eau et le vin pour boisson sont d'un usage que je ne puis improuver.

Je n'exige point que mon malade se claquemure et devienne prisonnier. L'air d'un beau jour fortifie, donne de l'énergie aux médicamens et rappelle la santé. Mais autant un tems doux peut servir au malade, autant le froid ou le brouillard lui deviendroit nuisible. L'action du mercure en seroit troublée, il pourroit se fixer, rassembler ses





globules, former des dépôts qui souvent intéressent de préférence le système nerveux, se porter sur les glandes salivaires, irruption dangereuse quand elle n'est point prévue. Dans ces bourasques toujours effraiantes, on a coutume, pour réprimer la violence du mercure, de tenir le malade dans un atmosphère très-chaud : Mais la chaleur, en raréfiant le sang, le porte vers les extrémités supérieures et augmente l'engorgement par la compression des tuyaux sécrétoires du *mucus* et de la Salive. On saigne ; mais la saignée ne débarrasse rien puisque ce ne sont point les vaisseaux sanguins qui sont engorgés. On purge ; mais les purgatifs, au grand étonnement de ceux qui les ordonnent, ne dégagent point les voies inférieures ; tout ce qu'ils font c'est d'échauffer davantage. La pratique usitée dans les mines d'*Almaden* en Espagne est bien plus raisonnable. On expose les malades à l'air et on leur donne des *absorbans*. Pour moi, je me suis toujours très-bien trouvé de permettre à mes malades la respiration de l'air libre si le tems n'est ni pluvieux ni venteux, ou j'entre-



tiens la température de l'atmosphère au dessous de la chaleur du sang ; je fais boire beaucoup de *petit lait* coupé avec du *jus de pruneaux* ; je fais prendre quelques doses d'*yeux d'écrevisse* et j'ordonne les lavemens à l'eau de son.

C'est en vue de rendre la méthode par extinction plus sûre et moins sujette aux inconvéniens, que quelques modernes ont cherché à lui enlever ce qu'ils appellent sa *vertu salivante*. Les uns l'ont allié avec la *scamonée*, d'autres avec le *camphre*, d'autres avec le *souffre*, le *soufre doré d'antimoine*, le *sél cammonica*, la pierre de *Bézoard*, la *gomme Arabique*, l'*étain*, les *cloportes*, &c. Mais ils n'ont point assez réfléchi à l'action physique du mercure ou bien à sa nature, et se sont mépris sur l'idée des anciens qui, rangeant le mercure au nombre des poisons, lui donnoient des correctifs pour affoiblir sa virulence.

De tous les moyens d'ôter au mercure sa faculté de faire saliver, le *camphre* est celui qui un instant a le plus fait de





bruit. *Paul Herman, Matthiole, Brassarole, Mercurialis*, tenant aux préjugés de leurs prédécesseurs l'avoient recommandé il y avoit longtems, et l'amour-propre sentant son impuissance, mais guidé par l'avarice et la jalousie s'est approprié cette combinaison et l'a vantée comme une découverte. Elle parut à l'époque où deux charlatans quitterent les landes stériles de la Guyène pour venir briller dans la capitale aux dépens des gens de trop bonne foi. Ils avoient une pomade mercurielle qu'ils affuroient ne devoir point faire saliver quelque dose que l'on en donnât. Mille envieux s'éleverent autour d'eux, on ne parla plus que de pomades merveilleuses et ce fut alors qu'un médecin encore chauffé des fouliers qui l'avoient amené des provinces gasconnes (\*) crut, en criant, que le camphre enchaînoit les qualités du mercure, avoir arrêté la

(\*) A Paris, on appelle *Gascons* non seulement tous ceux qui bordent la Garonne, mais encore les habitans du Languedoc et de la Provence.



fortune de ses concurrens et fixé sa réputation. Le tout s'est enséveli sous des ruines et il a été reconnu que le *camphre* non plus que le *souffre* que *Mauslâtre* et *Quérenet* emploient, ne pouvoient enlever au mercure une faculté inhérente et sans laquelle peut-être il cesseroit d'être spécifique. On a cru qu'en *corrigeant* le mercure, les anciens vouloient le *dénaturer*. Voilà comment on les explique.

La malpropreté n'ajoute point à l'efficacité du mercure, loin de là. Il suffit que la friction soit faite pendant une demi-heure par une main légère, et je préfère toujours celle du malade pourqu'il ne partage point la dose de mercure que je lui destine. Il s'essuye avec un linge trempé dans de l'eau de *savon* ou de l'eau-de-vie et ne laisse sur lui aucune trace du traitement. On frotte une cuisse, puis l'autre cuisse, puis les deux jambes l'une après l'autre, puis les bras, ensuite on recommence. On évite les boutons érépélateux si l'on frictionne doucement et le mercure ne pénètre qu'avec plus d'uniformité.





Je fais que les bains seront une chose impraticable pour plusieurs personnes, même dans plusieurs pays. Croira-t-on qu'en Hollande où l'eau regorge de tous les côtés, où les maisons sont si nettes, où les rues sont si propres, où l'on est si soigneux de ses vêtemens, que les personnes aient si peu de facilités pour se tenir propres. Pas un bain dans toute la province. On attend, avec patience, que les inondations viennent laver les pieds. On n'est gueres plus propre à Londres quoiqu'il y ait des maisons de bains. Leur enseigne effarouche la modestie et fait fuir les moins délicats. Ces lieux publics si fréquentés, si décens à Paris, sont, dans la capitale de l'Angleterre, l'oubli de l'honneur et le théâtre de l'impudicité. Un étranger y a établi des bains froids fort recommandés pour les vapeurs hystériques des femmes; mais on n'a encore pu y accoutumer que quelques *miladys*. Le peuple reste longtems attaché à sa crasse et à ses erreurs.

Ceux qui ne peuvent faire usage des bains les suppléeront, autant qu'il est possible, par



les boissons délaïantes et nitrées, soit le *petit-lait*, soit la *limonade*, soit l'eau d'orge bouilli avec des *raisins secs*, soit tout autre liquide que le goût du malade doit choisir. Elles déterminent le mercure vers les reins, ce qu'on desire particulièrement dans cette méthode. On mettra un jour d'intervale entre chaque friction. On prendra tous les huit ou dix jours deux onces et demie de *manne en sorte* fondue dans un verre de lait et on se rafraichira les intestins, au moins tous les deux jours, par un ou deux lavemens d'eau tiède.

Je suis encore arrêté par l'usage. En Angleterre et en Hollande il est des milliers d'individus qui ignorent le nom et l'usage d'une *séringue* et ils préféreroient la mort à montrer à un apothicaire cette partie charnue où *Hudyras* fait résider l'honneur de l'homme. La médecine y supplée par des *purgatifs* qui, comme on le fait, ne remplissent point la même indication et échauffent le malade en le relâchant. Les lavemens sont un bain intérieur qui délaie les matieres stercorales et, sans effort, procure





leur évacuation. Une partie de l'eau est repompée par les vaisseaux lactés et s'introduit dans la circulation.

Il est à Londres une espèce de *minoratif* fort accrédité parmi le peuple et qui agit avec beaucoup de douceur. C'est un mélange, à parties égales, de *pulpe de casse*, de *manne* et de *mélasse*. On en prend trois cuillerées à bouche tous les jours, à six heures de distance l'une de l'autre et l'on en continue l'usage pendant deux ou trois jours. Cette mixtion est fort au dessus de la crème de tartre que les médecins flamands recommandent fréquemment et en abondance. Son usage continué incrasse l'estomac et peut à la longue produire des obstructions. Cette drogue est d'autant plus dangereuse que la plus-part des droguistes la falsifient avec de *l'alun* par un esprit d'avidité que la police ne devrait point laisser impuni. J'en ai vu de terribles effets particulièrement sur une fille qui en prenoit avec profusion. Son estomac enfla, le *pylore* s'obstrua et elle dut à sa grande jeunesse et à la bonté de son tempéramment un événement heureux que



son imprudence ne sembloit pas lui promettre.

Avec les précautions que je viens d'indiquer, jamais les effets du *mercure* ne sont à craindre, jamais il ne porte à la bouche, l'haleine même n'en reçoit aucune impression. Cependant les personnes sujettes à parler de près et qui voudroient prévenir jusqu'au moindre désagrément dans l'organe de la parole peuvent mâcher des racines confites d'*impératoire* ou d'*angélique*, des écorces d'*orange* et sa fleur, des *anis* de Verdun et toutes autres semences aromatiques, se gargariser avec l'eau de *madame de la Vrillière* qui réunit le triple avantage d'être agréable, antiscorbutique et de détourner le mercure en astreignant les glandes salivaires.

On l'a vu. Le traitement que nous venons de proposer entraîne moins de désagréments, moins d'incommodité que toutes ces méthodes tant vantées pour guérir sans régime, sans précautions, sans accidens. Quelques soient les remèdes internes dont on fasse usage, les malades ont toujours, à les prendre,





certain dégoût , quelque difficulté , sans compter les tisanes , toujours plus ou moins rebutantes. Le goût n'est pour rien dans l'usage des frictions. Dans une demi-heure , on a tout fait pour sa santé. N'importe en quel tems on se frotte , le matin et le soir sont égaux. On vaque avec prudence à ses affaires du dehors. Les plaisirs honnêtes ne sont point interrompus. La chasse , même la danse , le cheval donnent , par le mouvement , plus d'activité au mercure. Si l'on prend des bains , on trouve deux agrémens dans ce fait de propreté. Les boissons n'ont rien qui répugnent. Je ne veux point être juge de la facilité des différentes méthodes. C'est aux malades d'en décider. Je veux encore les mettre à portée de prononcer sur leur efficacité.

Le mercure crud est innocent et son usage est sans danger. Qui ne sait qu'on en prend jusqu'à deux livres et plus dans la *passion iliaque* ? Le mercure n'agit sur le *virus* vénérien qu'à raison de son poids ou de sa *spécificité* qui est bien au dessus de nos lumières et plus subtile encore que nos hypothèses.



Il circule dans tous les vaisseaux du corps où il s'est introduit par les pores absorbans. Il n'est pas jusqu'aux plus petites veines *Capillaires* qui, en finesse, sont comparables aux cheveux, qui n'en soient infiltrées. Sa marche est toute mécanique, chacun la voit, la conçoit, sa vertu *specifique* barre seule nos connoissances.

Peut-on accorder la même innocuité aux sels composés de ce demi-métal? Sans être grand chymiste, on fait que, s'il est combiné avec le sel marin, il donne un résultat connu pour le plus terrible des poisons. C'est le *sublimé-corrosif*. En tant de parties qu'on le sépare, il n'est pas possible de lui ôter sa qualité délétère. Sa grande division le rend moins féroce; mais il est toujours un poison.

Et c'est cette préparation que le premier Barbier ose décorer du nom bénin de *Médicament* et donner avec une confiante tranquillité. *Boerhave*, ce nom cher au pays à des Bataves, sacré dans tout l'univers, est un des premiers qui ait entrevu que l'on pourroit retirer quelque utilité de l'usage interne de ce sel mercuriel: *Mais craignez de le*





donner, s'écrioit-il, *si vous n'avez la plus grande expérience.* A qui parloit-il dans la langue et avec la pureté de *Celse*? A des Médecins qui ont eu l'inconséquence de le traduire; et ce sont aujourd'hui les moins instruits qui le prodiguent avec sécurité.

Malgré les cris jettés contre le sublimé, je n'entends point le bannir sans appel de la *matière médicale*; mais je veux circonscrire son usage dans le cercle d'un très-petit nombre de cas que l'expérience seule doit décider: La traduction ou la composition des livres de Médecine en langue vulgaire est le plus fatal présent que des auteurs aient pu faire à l'humanité. Des ignorants dont la hardiesse est guidée par l'avidité se croient Médecins avec quelques recettes ramassées au hazard, et trop peu instruits, jamais assez cliniques pour appliquer la *théorie* à la *pratique*, pour faire un juste parallèle de ce qu'ils lisent avec ce qu'ils voient, étonnés à chaque instant de la nature qui varie sa marche, qui se masque et qui semble souvent dans une contradiction apparente avec les descriptions des auteurs, ils commettent



des fautes autant de fois que la fortune ne les favorise pas ou que les forces du malade cessent de lutter contre leur ineptie. L'imprudence des Médecins qui ont avili l'art en le répandant, en le mettant entre les mains de tout le monde fera très-difficile à réparer. Il faudra que d'autres auteurs continuent longtems d'écrire dans la même langue pour dissiper des ténèbres que tant de gens sont intéressés d'épaissir.

L'*aquila alba*, la *panacée mercurielle* n'ont point tous les inconvéniens du sublimé-corrosif, quoiqu'ils soient le résultat de la sublimation de ce sel avec du mercure crud. Ils n'existent plus avec surabondance d'acide et les sublimations et l'esprit de vin ont émouffé les pointes corrosives du sublimé.

Mais on leur reproche de ne point se dissoudre dans nos humeurs; d'exciter la salivation sans qu'elle soit assez abondante pour opérer une crise favorable, à moins qu'on ne veuille délabrer l'estomac par des doses démesurées; de ne point contenir assez de mercure pour avoir une vertu spécifique; d'altérer la nature de ce demi-métal; d'être,





malgré toutes les édulcorations, des sels acres et toujours très-refractaires, quand on pencheroit vers les partisans de l'opinion qui présumant qu'il se trouve dans le corps des menstrues propres à opérer leur dissolution soit complète soit partielle.

Quoique je semble rejeter toutes les préparations internes et donner une préférence exclusive à la méthode frictionnelle, elle n'est cependant point l'unique que j'emploie à moins que les symptômes ne soient graves ou que le *virus* n'ait fait des progrès dans les humeurs. Dans les cas ordinaires, je m'en tiens aux remèdes internes. Je combine souvent les méthodes extérieures et intérieures. Cette manière si simple, si claire, que tout le monde peut mettre en usage, qu'on a mille fois employée, sans y attacher de mérite, de nom, sans même s'en douter, qu'*Heister* a recommandée dans ses ouvrages, m'a attiré une fâcheuse querelle. Un de ces Médecins jaloux de faire époque, qui préfèrent les noms aux choses, qui se parent de ce que d'autres ont laissé sans prétention, qui n'ont que les mérites



mérite de *Stentor* et qui croient être grands quand ils ont crié leur nom et qu'ils se trouvent fourrés par tout, un de ces Médecins me harcela, autant qu'il put, parceque j'avois recommandé cette méthode à laquelle . pour mieux la faire reconnoître, il "projettoit d'attacher modestement son nom.

Quand j'usois du *sublimé-corrosif* je l'administrais, autant qu'il étoit possible, dans des liquides adoucissans et de nature béchique. Les substances de cette espèce enchainent enl'partie l'activité de ce sel minéral que je n'ai jamais eu la force de donner dans l'eau claire, comme la fureur de paroître neuf, a osé le faire recommander, malgré son dégoût, malgré son action immédiate sur l'estomac. Depuis que j'ai abandonné son usage, sans discontinuer celui des remèdes internes, je lui ai substitué le mercure coulant réduit en liqueur, par l'interméde de l'air fixe, suivant les procédés de l'ingénieux *Priestley* et du savant *Money*. Alors on le peut boire dans l'eau pure





ou le mêler avec tel liquide que le malade préfère.

Je fais que quelques critiques me diront que le *mercure crud* pris intérieurement est sans effet pour le mal vénérien, qu'il passe subitement et fort par les voies intestinales : mais n'est-il pas possible que la majeure partie se mêle dans la circulation avec le chyle qui se sépare de ses fécules, qu'il agisse de la même manière que s'il eut été appliqué à la surface du corps ? Ou ne peut-il rencontrer dans les premières voyes des liqueurs susceptibles de le dissoudre ou des sels qui lui servent d'interméde ? Et quand il ne s'arrêteroit dans le corps que le tems de la digestion, quand il ne se dissolveroit en aucune manière, ne peut-il agir à raison de sa spécificité ? Qui ignore que son contact, ses simples approches tuent les insectes pédiculaires qui s'attachent au corps humain, que l'eau dans la quelle il a bouilli, quoiqu'elle n'en ait pas détaché la moindre parcelle, quoique la masse de mercure reste aussi entière qu'auparavant, tuent les vers



sans que la physique ait encore pu en donner de raison suffisante ? Enfin refusera-t-on aux pilules de *Barberouffe* et de *Belloste*, une vertu anti-vénérienne que l'expérience d'un grand nombre d'années leur reconnoissent, quoique leur base ne soit que du mercure crud, selon l'usage généralement adopté en Italie ?

Quand les malades sont émaciés, poitrinaires, Phthifiques, hémopthifiques et que le Médecin ne les juge pas en état de supporter l'action immédiate du mercure, c'est avec beaucoup d'avantage et de succès qu'on les nourrit du lait d'animaux auxquels on fait subir les frictions mercurielles. Le demi-métal plus élaboré est porté dans les vaisseaux du malade sans qu'il soit fatigué de son introduction. Cette méthode ancienne et dont les succès sont reconnus prouve peut-être encore en faveur du mercure crud pris par les voies alimentaires.

*Hildan* et *Heuerman* ont conseillé de réduire dans l'atmosphère le mercure en vapeurs. Il est différentes circonstances où cette méthode doit réussir quoique je préfère de



beaucoup la précédente. Le *souffre* qu'ils unissent au mercure pour le repandre plus facilement en vapeurs peut nuire en faisant le chemin des p<sup>ou</sup>mons. Il vaudroit mieux sans doute faire évaporer le mercure coulant sur une tuile ou une plaque de fer rougie au feu.

A Paris où tout réussit, où rien n'exclut de la faveur et de la célébrité, les *fumigations mercurielles* ont eu leur tems comme toutes les autres méthodes. On ne peut nier qu'elles n'agissent puissamment sur les affections de la peau: Mais elles ne remédient point également aux vices intérieurs et les personnes attaquées de la poitrine, maigres, dont le système nerveux est irritable, dont le sang a peu de phlegme s'en trouvent très-mal et, malgré tant de considérations, les auteurs ou proneurs d'une méthode ont la fureur de la généraliser par l'aveuglement qui les préoccupe.

Si c'étoit ici le lieu d'être plaisant, je rapporterois la brusque sortie d'un patient qui s'échapa de la *boîte fumigatoire* d'un certain Médecin. A demi nud, le corps rouge:





l'oeil enflammé, le regard fixe, il vint se réfugier chez moi. Je ne pus en tirer un seul mot que bien longtemps après. De bonne-foi, je croiois qu'il fuyoit des *petites-maisons*. *Je fors.... je fors..* disoit-il, enfin il me dit d'où il sortoit. Les malheureuses fumigations lui avoient aliéné l'esprit au point qu'il croioit voir partout des boîtes fumigatoires et il frémissait à l'aspect de tout meuble de bois dont la structure se rapprochoit de la machine dans la quelle on l'avoit fumigé.

Cette méthode fut mise en vogue à Paris vers l'année 1738 par un certain charlatan *Charbonniere*, elle disparut avec son homme; et le Médecin de Paris l'a fait revivre en y ajoutant pour toute nouveauté son nom et une boîte de sa façon très-mécanique où le patient est retenu par le cou. L'existence qu'il a voulu lui rendre n'a été qu'éphémère, mais ce qui fut plus solide ce fut une bonne gratification et une *croupe* sur les *fermiers* que M. le contrôleur général octroia au révivificateur; *car après tout*, dit le Ministre, en





voyant qu'il ferroit ses gens au collet, *son travail vaut son prix.*

J'use encore, en différentes circonstances, des *sudorifiques* et particulièrement du *gayac*, de la *Salsepareille* et du *bois de fer*. L'*esquine* me semble inerte par le peu de parties volatiles et spiritueuses qu'elle contient et le *Sassafras* est évidemment trop échauffant.

Les *diaphorétiques* finissent puissamment une cure, quelque méthode que l'on ait suivie, et peuvent suppléer celles dont les effets auroient été insuffisans. Mais contre le sentiment du célèbre *Mead*, j'ai éprouvé que les tisannes des bois ne conviennent nullement aux personnes hectiques, asthmatiques et qui sont en général travaillées de la poitrine.

Elles ne conviennent pas mieux aux personnes sujettes aux hémorrhagies, à la fièvre lente, aux tempérammens secs, en séparant la partie séreuse du sang, elles l'appauvrissent et le disposent à l'incandescence.

Tous les symptômes vénériens indifférem-



ment ne s'accomodent point encore des sudorifiques. Ils exaspèrent les affections psoriques et irritent les gonorrhées.

Il n'est, tout au plus permis de donner, dans les exceptions que nous venons de faire, qu'une legere décoction de *Salsepareille* coupée avec moitié lait.

Quoiqu'il soit attesté que le gayac, la *Salsepareille*, l'*esquine*, le *sassafras*, la *lobelia* soient, au pays de la vérole, son antidote assuré, cependant l'expérience de tous les jours démontre que leurs principales vertus se dissipent sur mer et que ces bois dénués d'une grande partie de leurs sels sont insuffisans dans nos climats. Le *mercure* seul, jusqu'ici, a pu les remplacer et opérer les mêmes effets avec une égale spécificité. Ne sommes-nous pas trop heureux, en recevant sur nos côtes un ennemi terrible, d'avoir trouvé une arme capable de le combattre? Hommes ingrats! Vous outragez sans cesse la nature et ses bienfaits vous rendent insatiables. Sa main maternelle vous presente le remède à un mal que votre avarice féroce est allé chercher dans des lieux





que vous avez fouillés, lieux pour lesquels elle ne vous forma point ; et vous n'êtes point satisfaits , et vous blasphemez ses dons ! L'erreur est la suite de l'aveuglement. Vous voulez être trompés et vous l'êtes tous les jours.

Quand la maladie vénérienne se manifesta en Europe, son irruption subite étonna les esprits et ses symptômes cruels jetterent dans la consternation. Les Médecins feuilletèrent leurs livres et passèrent, à chercher des traces de cette maladie, un tems qu'ils eussent mieux employé à essayer des remèdes. Nul auteur ne les instruisit , ils conjecturerent, ils raisonnerent sur les causes, le siège, la nature du mal et laissèrent aller ses progrès.

*Bérenger de Carpi* au duché de Modène plus ingénieux, plus raisonnable, plus actif, opposa le *mercure* aux pas du géant et, sous sa main, les symptômes disparurent, le mal céda. Envain un Médecin philosophe a-t-il tenté de nos jours d'ôter à l'Italien l'honneur d'avoir le premier appliqué le mercure au traitement de la vérole. La  
re-



recette ou plutôt le *ferrago* laissé par *Pintor*, la prétendue épidémie pestilentielle dont nôtre vérole doit être la queue, ne prouvent autre chose que l'esprit de l'auteur et sa grande érudition. Parcequ'avant la connoissance du mal vénérien on employoit le mercure pour la gale et la maladie pédiculaire, en doit-on infirmer le mérite d'un homme qui en a fait une nouvelle application ?

Quoiqu'il en soit, les Médecins d'alors ne virent point un modèle dans *Pintor*; mais tous imiterent *Bérenger* et cette découverte leur ouvrit une nouvelle mine de richesses. La reconnoissance des malades étoit proportionnée à la terreur que la nouvelle maladie leur inspiroit. Quand on trouve un trésor; on a bientôt des concurrens qui se présentent pour le partager, sans autre droit que leur avidité. La méthode frictionnelle étoit extérieure en apparence, les Médecins laissoient à la Chirurgie le soin de l'opération, bientôt elle eut la présomption de la diriger et le traitement des maladies vénériennes devint une partie de son domaine. Dans





cette anarchie qui confondit le mérite et les talens, la science avec la main d'oeuvre, la Médecine préféra l'oubli de ses intérêts à la honte de la compromission. Elle abandonna cette branche de l'art de guérir et, par ce délaissement glorieux dans son principe, mais dont les suites devinrent funestes aux malades, les Chirurgiens crurent voir prescription en leur faveur.

Je n'entends point, par ce trait, avilir la Chirurgie. Si telle étoit mon intention, je soignerois peu la gloire de l'art que je professe. La Médecine, la Chirurgie et la Pharmacie sont intimement liées entre elles. Ce sont des parties du même tout dont on a pu diviser les fonctions, mais dont les connoissances sont inséparables. Le Médecin, dans ses exercices Académiques, fait ses preuves de savoir sur chacune des trois branches du grand art; et si l'on n'exige pas autant d'acquit de ceux qui ne veulent embrasser que l'un des deux rameaux subdivisés, c'est un reste de l'ancien usage constitutionnel que l'on eut dû réformer quand, se soutenant de leurs propres forces, la



Chirurgie et la Pharmacie se crurent indépendantes dans la personne des individus qui se livrèrent à leurs connoissances. Il en est ainsi de mille coutumes singulières qui nous font accuser nos pères de barbarie, quoiqu'ils fussent peut-être plus sages que nous. Elles ne se trouvent plus en proportion avec les raisons qui les ont introduites, et plutôt que d'en chercher la cause dans la succession des années et l'altération qu'elles apportent à toutes choses, il nous est plus facile d'injurier la mémoire de nos ancêtres.

Autrefois la Médecine comprenoit l'ampitude du grand art de guérir. Le soin de l'exercer en entier étoit confié au même individu; mais il ne put en supporter les fatigues. Il appela des aides. Les uns furent chargés d'opérer, d'autres d'appliquer des *topiques*. L'art pharmaceutique a subi plusieurs révolutions et ce n'est qu'après nombre d'années que le Pharmaceute est resté dans sa boutique à préparer les médicaments que le Médecin ordonne et que le Chirurgien applique. Ces substituts prirent les noms qu'ils ont conservés jusqu'à nous,





on exigea d'eux de simples connoissances manuelles, l'esprit de leurs opérations étoit entièrement réservé aux Médecins, sans l'ordre des quels ils ne pouvoient pratiquer. L'amour propre, ce tyran des hommes, leur inspira bientôt qu'ils étoient aussi grands que leurs maîtres, ils méconnurent les leçons, se roidirent contre l'autorité et firent scission. La Pharmacie, par la nature de ses fonctions, est demeurée dans la dépendance des Médecins et sa liberté ne fera jamais que précaire. Il est plus facile d'être rebelle que savant, les Chirurgiens apprirent à leurs élèves ce qu'ils savoient, mais ils ne savoient rien. La langue latine dans la quelle tous les Médecins composoient et parloient dans leurs écoles opposoit un grand obstacle à l'acquisition qu'ils auroient pu faire de nouvelles connoissances. Ils auroient dû créer leur art de nouveau; mais l'invention est lente et les générations se succèdent avec rapidité. Ils songerent plus à vivre qu'à étudier, l'espérance les multiplia, la nécessité les fit recourir à disputer aux Perruquiers un métier purement mécanique, et ils n'ont gueres



aggrandi depuis le cercle étroit de leur savoir. Ce n'est qu'en France que la Chirurgie a fait un noble usage de sa liberté.

Des Chirurgiens François d'un génie vaste et entreprenant ont appris la langue de leurs maîtres, ils ont profité de leurs leçons et leur savoir les portant au niveau de l'égalité, ils n'ont plus cru devoir subir un joug avilissant et que l'imprudence doctorale avoit trop appesanti. Trois grands hommes ont paru de suite pour l'honneur et l'établissement de la Chirurgie, leur habileté les a fait appeler auprès de la personne de leur monarque; et ils n'ont point deshonoré leur crédit par le plaisir de nuire, par une honteuse cupidité, par de sales intrigues. La gloire du corps dont ils sont Chefs a fixé seul leur ambition, et l'ambition de la vraie gloire doit toujours être utile. Le public en a trouvé les fruits. La Chirurgie s'est élevée sur les débris de la Médecine. La Médecine n'avoit d'autres armes à leur opposer que des décrets sans force, le pouvoir de se plaindre, de l'envie, beaucoup de haine, mais point d'énergie. Presque tous les





Chirurgiens de la capitale cachent sous la robe des arts, la pourpre doctorale et malheureusement beaucoup de Médecins ne cachent rien. Un jour la Chirurgie embrassera les deux poles de l'art de guérir, et l'on ne se souviendra plus des Médecins que par les comédies de *Molière* ce qui donnera peu de regrets. Si partout elle avoit le lustre dont elle jouit en France, je n'aurois jamais plaint les malades vénériens qui tombent entre leurs mains: Mais il n'en étoit pas ainsi du tems de Bérenger.

La branche lucrative des maladies vénériennes tomba dans l'anarchie, chacun voulut s'enrichir de ses débris, on crut qu'il étoit aussi facile de guérir que de recevoir le prix du traitement. Une foule d'intrus bardés d'effronterie établirent leur savoir sur la crédulité des souffrants. Pour mieux tromper, on publia des méthodes nouvelles, on condamna celle de son voisin, on injuria le mercure, on le représenta comme un poison aux yeux des malades tremblans, on l'accusa de la maladresse de ses administrateurs, on vanta des *Arcanes* composés sans ce demi-



métal et, toujours en le blasphémant, on le masqua sous mille formes différentes. Alors on ne vit plus que des Charlatans, des secrets et des dupes. Cet état continue jusqu'à nous.

Quand on eut épuisé toutes les méthodes externes, les frictions, les fumigations, les emplâtres, les ceintures; quand le peuple fatigué alloit ouvrir les yeux, on continua son erreur par l'invention d'une méthode interne. On avoit vu que le mercure opéroit, étant appliqué à la surface du corps, on crut qu'en l'introduisant par les voies ordinaires, il auroit les mêmes effets. La chymie vint au secours et fournit à l'empressement des guérisseurs avides tous les *sels mercuriels* que nous connoissons. Chacun les masqua à sa guise et cria à la découverte. C'est en Allemagne que cette nouvelle manière s'accrédita; et *Keyser* fut un des premiers à la faire voyager. On fait ses succès, ses revers, ses querelles, sa fortune. Il trouva bientôt une foule d'imitateurs et le plus beau royaume qui soit en Europe fut inondé de pilules plus dangereuses mille fois





qu'une épidémie automnale, elles desséchèrent ses plus beaux ornemens et les *syrops* vinrent pour réparer leurs brèches. On imagina jusqu'à des *lavemens*. On avoit besoin d'un grand nombre de ressources pour retenir la confiance toujours prête à s'échapper, on brava jusqu'au ridicule. *Uno avulso non deficit alter.*

Mais le croira-t-on? Des Médecins qui eussent dû prévenir le public, interposer l'autorité du gouvernement, furent les premiers à supporter ces *pestes* dont ils devinrent les stipendiés. Le peuple pouvoit moins échapper aux filets déliés des Charlatans, qu'il devoit naturellement mesurer sa confiance sur la somme des approbations de ceux que l'état institue pour veiller à sa santé.

D'autres, sous le prétexte spécieux de juger de l'innocuité des prétendus spécifiques, abusèrent du crédit de leurs places pour s'enrichir du trafic honteux des *privileges* de tromper les malades.

D'autres enfin, d'une contenance encore plus assurée osèrent, dans le délire de leur avarice, compromettre le gouvernement.





Sans égards au juste ou à l'injuste , ils font annuler des privilèges payés au poids de l'or et grévés de retributions onéreuses , ils balayent la capitale de charlatans pour rester seuls maîtres du champ de bataille. Armés d'un prête-nom , ils forment une compagnie , ils fabriquent un remède , l'amènent à leur tribunal , y blasphèment encore le mercure , entraînent des hommes célèbres , mais trop faciles , parcequ'ils ne supposent point l'infamie , se font des créatures pour amonceler les suffrages , jugent eux-mêmes leur *arcane* et le vendent au public.

ô Médecine ! Art sacré , dont la noblesse est dans le but que tu te proposes , toi la première des sciences , toi la plus utile , nes-tu pas avilie par l'opprobre de tes Ministres ? Tu les vois ramper dans des palais où la nécessité leur marquoit une place honorable ; tu les vois haranguer le peuple pour l'étourdir et le tromper ; tu les vois armés de traits les uns contre les autres se déchirer et montrer leur misère sous les lambeaux qu'ils s'arrachent ; tu les vois dans tes sanctuaires , où l'on ne doit s'occuper





que de la conservation des hommes, de l'interprétation de tes mystères augustes, chercher tous les moyens de les obscurcir et immoler sur tes autels l'esprit ingénieux qui faisoit quelques pas vers leur développement; tu les vois la risée du public, le fléau de l'humanité, quand ils ne devroient en être que la consolation et l'espoir, l'organ de tes vérités. Mais ô divinité consolatrice! Tu pureté est inaltérable. Malgré le mépris qu'ils inspirent, ta Majesté ne peut être dégradée. On te respecte, on t'honore et l'on te desire d'autres suppôts.

Sous un Ministre citoyen, le cri de l'humanité fit taire un instant les sifflemens de l'avarice, les abus furent suspendus, l'ordre alloit renaître. On ne dépouilla point avec violence ceux qui avaient acheté le droit de traiter les maladies vénériennes. Toute propriété, quoiqu'abusive, doit être respectée et ce n'est qu'avec ménagement qu'on doit l'entamer. L'oppression fait gémir, le peuple écoute l'opprimé, le malheur est énergique et persuade aisément. Le Charlatan toujours souple se reproduit sous d'autres



formes et la confiance le suit parcequ'on ne le croit que malheureux. On n'altéra point ses droits, mais on éclaira ses tributaires.

Le Gouvernement nomma deux Médecins pour traiter le mal vénérien. Les indigens furent traités gratuitement, on exigea une faible retribution des moins nécessités. L'état paya les emplacements où les Médecins consultoient, eux-mêmes furent stipendiés et bientôt le public jugea entre des personnes savantes et avouées et des gens qui n'avoient pour eux que l'adresse de le surprendre. Ses intérêts acheverent de le décider. Les Provinces, jusques là infectées comme la capitale, furent éclairées par les ouvrages de ces Médecins que le Gouvernement y repandit. La Médecine rentra dans ses droits et le Médecin, honteux auparavant de traiter une maladie abandonnée à des *Fongleurs*, s'honora de soulager l'humanité et de mériter la reconnoissance des races futures. Que ne peut une administration sage ! Elle change les opinions non par des édits, des défenses, mais par l'exemple de la raison.

Ces institutions disparurent avec le Minis-





tre qui les avoit établies. Un successeur a toujours d'autres vues. Il est différemment persuadé. Ce fut l'époque des quatre *hospices anti-vénériens*.

En Angletterre, ou l'on peut dire que la Médecine est comme au siècle d'Hypocrate, où les grands se font Médecins parceque la Médecine est honorable, où le Médecin est respecté et fait pour l'être, où il partage l'honneur des rangs, où le particulier ne l'approche qu'avec vénération, le seigneur avec décence, où le taux de ses honoraires est mesuré sur l'estime qu'on en fait, puisque l'or est le thermomètre de la considération, où son savoir lui mérite ces prérogatives; le préjugé n'est encore qu'ébranlé. Ce n'est pas que les Médecins refusent leurs secours aux malades vénériens qui les consultent, mais il craindroient de se trop livrer à la pratique de ces maladies. C'est au Gouvernement de dissiper ce reste de répugnance; mais qui fera le premier pas? Est-ce le Roi? Est-ce la ville de *Londres*? Est-ce le parlement?

On vend bien dans les bureaux des Mi-



nistres des priviliges scellés du monarque pour faire ressortir quelques recettes prônées par des Charlatans et leur assurer la confiance de ceux qui ne savent point comment ou obtient ces fortes de faveurs : Mais ces privilèges sont bien éloignés d'une institution utile. Le Roi est le pensionnaire de l'état et le Roi ne peut faire tout le bien qu'il voudroit, surtout quand ce bien lui seroit dispendieux. Il n'a point de superflu, il ne dispose point du trésor public.

La ville pourroit faire cet établissement dans la *cité*; mais ses Magistrats ont en vûe des projets plus bruyants; et le tems de la gestion est sujet à trop de succession, pour qu'on songe à s'occuper d'un bien qui ne s'apperoît pas au premier coup d'oeil. D'ailleurs le premier soin des représentans du peuple est de l'enyvrer; et quand on commence par aveugler les hommes, il est rare que l'on finisse par les soulager. Cependant le grand nombre de Charlatans que la licence tolère dans la ville seroit, peut-être, un grand obstacle au bien qu'on se proposeroit. Les Magistrats ne pourroient autoriser ces se-





cours que dans un petit cercle de Londres ; et les empiriques redoubleroient d'efforts pour les rendre inutiles. Ils se conformeroient à la modicité du prix que les Médecins exigeroient, ils étoufferoient par leurs cris la voix foible de l'humanité ; et la liste de leurs dupes seroit toujours très-nombreuse.

Ce seroit donc au Parlement qui, seul, a le pouvoir législatif de balayer cette espèce parasite qui fait la critique de la liberté. Le citoyen est-il libre quand des assassins cachent continuellement des pièges sous ses pas ; quand les loix qui doivent le protéger assurent l'impunité au fourbe qui le trompe ? Le lien social est une chaîne dont les anneaux sont tournés par chaque individu qui compose la société. C'est une erreur de comparer la liberté de l'homme *sauvage* avec celle de l'homme *civil*. Les volontés, les actions de celui-ci doivent être soumises aux loix de l'ordre, l'harmonie est dans les bornes honnêtes de la liberté. L'humanité n'est-elle pas assez affligée par le nombre de maladies qui jettent l'amertume et



la douleur sur la moitié de la vie, par les écarts involontaires de ceux à qui l'art a donné sur elle le pouvoir fatal *de mort*, sans avoir encore à lutter journellement contre la faiblesse de sa confiance, contre l'aveuglement de la douleur qui jettent dans des mains barbares parcequ'elles flattent l'espoir et les vues économiques?

On rencontre en Hollande un nombre presque égal de Charlatans; mais un motif moins noble que celui de la liberté les y tolere; c'est l'argent. Dans ce pays où les sciences et les beaux-arts sont au berceau, ou le commerce absorbe toutes les facultés de l'esprit et du corps, les Médecins, comme en France, avant ces derniers tems, comme en Angleterre, sont peu connus pour le traitement des maladies vénériennes, non qu'ils ne fussent très-charmés de les guérir; mais parceque les malades sont détournés par la quantité de *Juifs* qui, avec le droit d'arracher les dents, achètent celui de vendre des pilules pour la vérole.

Des Médecins de toutes les nations, particulièrement, des Allemands et des Juifs





auxquels la politique ferme la porte de l'industrie et permet de professer les sciences, affluent dans les grandes villes. Une douzaine environ vraiment dignes de la confiance y refferrent toute la pratique et les autres s'avilissent pour *six sols*, à tirer l'horoscope d'un malade dans l'inspection de son urine pochetée.

Ce furent ces Médecins amis de la vérité, ennemis du Charlatanisme qui furent étonnés de voir un Médecin établir un hospice pour recevoir un pauvre peuple las d'être trompé. La place et le moment sembleroient favoriser le sarcasme; mais il n'appartient qu'à l'envie d'acérer des traits; c'est au mépris que l'on doit abandonner la vengeance, poursuivons la tâche que nous avons commencée.

Avant que de parler du traitement propre aux différents symptômes, il est bon d'indiquer, au moins généralement, les circonstances où l'on doit combiner la méthode interne et externe, et celles où l'une des deux pourroit suffire.

Nous avons divisé les symptômes en primitifs



mitifs et secondaires. Les premiers ne présentent qu'un mal local et la masse du sang n'est point corrompue quand on n'a rien fait pour les repercuter. Un pansement assidu et convenable, l'une des deux méthodes suffisent pour guérir et tranquiliser le malade. Je ne puis lui présenter la même sécurité quand les symptômes sont anciens; quand, par un traitement empyrique, on les a fait disparoître; quand ils reviennent ou que d'autres leur succèdent. Le *virus* est entré dans la circulation, et quoiqu'il semble se déposer aux endroits extérieurs où les symptômes apparoissent, cependant l'expérience de tous les jours prouve que les humeurs sont viciées et que, si l'on diffère de détruire le mal, son ferment les dégradera de plus en plus et les symptômes les plus horribles annonceront l'infection de toute la machine. Alors presque la salivation est indispensable pour entraîner le *virus* et rendre la santé presque.

Pourtant, avant que de finir, nous devons rassurer, par quelque consolation, ceux qui seroient obligés de s'y soumettre.





Plusieurs maîtres continuent les frictions durant le tems du ptyalisme, ce qui le prolonge inutilement : ou le suspendent par des diurétiques, des bains et autres pratiques, ce qui trouble son effet : ou discontinuent l'administration du mercure pour en reprendre l'usage quand la salivation cesse, ce qui émacie les malades par la perte gratuite du *mucus* qui, dans sa seconde éruption, n'entraîne plus de principes morbifiques. Cette méthode qui ne diffère en rien de celle que les anciens pratiquoient, loin d'avoir des avantages, est absolument destructive.

Quelque soit la dose de mercure que l'on ait appliquée à la surface du corps, le malade n'eût-il pris que deux frictions, on doit les cesser quand la salivation est abondante et n'y plus revenir quand les glandes muqueuses reprennent leur ressort. Le ptyalisme qui dure ordinairement quinze à vingt jours est plus que suffisant pour emmener tout le *virus*. Nous tacherons de rendre cette vérité palpable par une démonstration.

Quand le mercure est porté à l'intérieur par les pores absorbans, il parcourt toutes



les voies de la circulation ; alors , soit qu'on ne lui accorde qu'une action purement mécanique , soit plutôt qu'il agisse à raison de sa *spécificité* , après avoir achevé sa révolution , il ne peut laisser derrière lui la moindre parcelle du levain morbifique. S'il n'agit qu'à raison de son poids , de sa forme ronde , comme quelques uns l'ont prétendu , il roule le *virus* devant lui et , par les loix de la physique , il n'est pas plus vraisemblable qu'il en séjourne dans les vaisseaux , qu'un grain de plomb ne peut rester dans le tube du fusil après l'explosion de la poudre. S'il est *spécifique* , son simple contact neutralise le *virus* , et la plus petite parcelle ne peut échapper à sa subtilité.

Quand les fonctions du mercure ne sont point troublées , après avoir achevé sa révolution , il cherche une issue par les conduits muqueux. L'expérience n'a jamais démenti cette vérité et elle nous autorise à juger qu'il existe une affinité entre le demi-métal et cette humeur animale. Cette probabilité a été portée par Mr. *Plenck* jusqu'au point où la preuve le cède à la démonstration. La





disposition, le tempéramment des malades déterminent la dose du mercure qui doit entrer dans la circulation et le tems qu'il met à la parcourir. C'est en se variant ainsi dans le système de chaque individu, que la nature s'est plue à confondre nôtre orgueil qui cherche à la soumettre à des regles méthodiques et à la surprendre dans ses opérations.

Quand le mercure afflue dans les glandes muqueuses, son impulsion ouvre leur orifice, elles se dégorgent et ne peuvent reprendre leur ton qu'il ne soit entièrement écoulé. Tout corps étranger cherche à se frayer une route au dehors; or comment pourroit-il rester du mercure dans le corps? Comment pourroit-il y rester du *virus*? La *specificité* du mercure décompose le *virus*. Par les loix suprêmes de la physique, le demi métal ne peut séjourner dans les reservoirs du *mucus*.

C'est quand on change la direction du mercure; c'est quand on administre la méthode nommée par *extinction*; c'est quand, par ces exceptions qu'il plait à la nature de faire et de nous dérober la connoissance, le tempéramment du malade ne reçoit aucune im-





pression sensible de l'action du mercure, que ce demi-métal circule dans le corps plusieurs mois après la guérison, comme nous l'avons dit plus haut. Il en échape toujours une partie aux efforts du Médecin qui cherche à le guider vers les voies inférieures: mais le malade n'en est pas moins conduit, d'une main sûre, au port de la santé.

Je dois encore revenir sur une erreur accréditée par le défaut d'observation. Le peuple, les Médecins même sont très-persuadés que l'hyver est le tems le moins favorable pour passer aux remèdes. Pour moi, je choisis cette saison de préférence quand j'administre le traitement par salivation.

Il est de fait que le mercure exerce son action sur les glandes du *mucus* plus promptement en hyver qu'en été. La moindre dose d'*aquila alba* détermine l'échauffement de la bouche, même la salivation, tandis qu'une dose quadruplée n'y fait aucune impression dans les autres saisons. Ce n'est point un phénomène et sans beaucoup réfléchir, il est aisé d'en donner la raison. En hiver, les fibres sont raccourcies par le froid extérieur,





les pores sont reserrés et l'insensible transpiration est beaucoup diminuée. Plus abondante dans le tems des chaleurs, elle divertit une portion du mercure et retarde ses progrès. La circulation, durant les frimats, semble ralentie aux yeux du vulgaire; mais le physicien la voit plus prompte en ce qu'elle est plus concentrée. L'affluence des esprits est plus considérable et par conséquent le mercure se trouve porté plus précipitamment et plus directement vers le lieu de sa destination.

Cette remarque fondée sur l'expérience la plus suivie me fait, dans le commencement du traitement, modérer la chaleur de l'atmosphère où je tenois les malades quand je n'étois encore guidé que par la lueur de feux étrangers.

I.

*De la guérison de la Vérole qui se trouve compliquée avec d'autres vices.*

Il faut premièrement considérer si les remèdes propres à l'un de ces vices ne doivent point nuire à l'autre ou l'exaspérer.



Si les remèdes ne doivent point se contrarier dans leurs effets, il ne faut que les combiner avec sagesse et suivre leur marche avec attention pour ne point perdre de vue ce qu'ils font et ce qu'ils peuvent faire ; car on fait qu'il arrive tous les jours qu'un remède, quoiqu'approprié à la maladie, peut ne l'être pas aux circonstances et que de là naissent des accidens. Or, c'est pour savoir au quel des deux remèdes on doit les imputer, s'ils arrivent, que l'oeil ne doit cesser de les suivre dans leurs effets, et qu'au-paravant l'expérience doit avoir appris à les connoître.

L'art n'a point encore découvert le spécifique des écouelles; ainsi je laisse aux praticiens le soin d'unir au mercure les remèdes qui les auront le plus favorisé dans leur pratique, quand elles se trouveront combinées avec le *virus* vérolique.

Après les préliminaires d'usage, j'ai toujours employé avec succès la *garance* pour le traitement du *rachitis*. J'ai suivi cette pratique d'après les instructions de M. *Levret*. On peut à ce sujet consulter les ouvrages de





ce célèbre accoucheur. J'ai secondé cette méthode des frictions faites avec *l'huile distillée de lombris* et cet adjutant n'a jamais manqué son effet.

On verra, dans cet ouvrage, au paragraphe de la guérison des *dartres*, le remède particulier qui doit combattre cette affection.

J'emploie le même médicament pour le vice psorique connu sous le nom de *teigne* et je le panse localement avec une *mixture* composée de *lierre terrestre*, de racine d'*enulacampa* pilées et frites dans du *beurre frais* et du *sain-doux*.

Mais on doit redoubler de précautions si le *scorbut* accompagne la *vérole*. Le *mercure* et les *sudorifiques* sont nuisibles à cette première affection, quand elle a passé le période de l'épaississement. Les diaphorétiques appauvrissent encore un sang qui tend à se décomposer. Il faut bien examiner l'état de ce fluide, pour faire un choix de Médicaments ainsi qu'une juste application.

Si les symptômes du *scorbut* sont pressans, le premier soin sera de les calmer. Je me  
fuis



fuis bien trouvé du *syrop anti - scorbutique* préparé selon le *codex de Paris*. Quand la dissolution est à son dernier période , il seroit inutile , même dangereux de placer le mercure et j'ai réussi avec l'*antimoine* préparé comme pour le traitement des dartres. Quand ces deux maladies sont réunies , les circonstances varient à l'infini et je chercherois envain à les toutes saisir. C'est au praticien à se conseiller soi-même. Les connoissances sont, générales , ils n'y a de particulier que leur application.

## 2.

*De la guérison des femmes grosses.*

Quelques auteurs veulent que les femmes enceintes attendent après leurs couches pour recourir aux remèdes. D'autres n'approuvent point ce retard ; mais veulent qu'on ne fasse qu'un demi-traitement. D'autres condamnent la *méthode salivatoire*.

Les enfans en sont toujours les victimes si les mères diffèrent leur guérison. Ou ils meurent avant d'avoir su qu'ils vivent et cet





événement est le moins malheureux, puisque la mort est préférable à une vie languissante trainée sous le poids des douleurs et des maladies.

Si le traitement est imparfait, l'enfant ne fera point guéri et l'on aura certainement beaucoup de peine à parachever sa cure lorsqu'il sera né, quand il ne prendroit que le sein de sa mère durant tout le tems des remèdes. La communication d'elle à lui sera toujours moins directe et n'est point aussi continuelle qu'elle l'étoit au lieu de sa conception. D'ailleurs, il paroît prouvé que l'air que l'enfant respire et dont il est entouré joint à toutes les autres circonstances de la vie, concourt à la dégénérescence de la maladie et la rend plus réfractaire.

La *salivation* n'est point nécessaire si les symptômes et l'ancienneté du mal ne la requèrent point ; mais elle n'est point contraire par elle-même si l'état de la maladie l'exige. Nous ne réfuterons point les auteurs qui l'ont improuvée ; car ils n'ont donné aucune raison de cette réprobation. Il en est ainsi de mille revêries qui se sont accréditées.



ditées. On a cru pendant longtems que les femmes devoient suspendre l'usage des remèdes mercuriels durant leur flux périodique, comme si ce demi-métal pouvoit l'augmenter, le diminuer ou lui nuire.

Certainement la salivation seroit contraire, même dangereuse, si la femme ne pouvoit en supporter l'effet. C'est au Médecin à choisir et modifier la méthode qui lui paroîtra la plus convenable; mais il doit se souvenir que la maladie est souvent guérie en apparence et que cependant l'enfant en apporte des marques en naissant ou qu'elles ne tardent point à paroître. D'où il doit inferer qu'un traitement superficiel ne préviendrait point les suites du mal ni pour l'enfant ni pour la mère.

## 3

*De la guérison des enfans.*

Le lait de la mère qui prend des médicamens les transmet à l'enfant avec cette substance, et l'élaboration qu'ils subissent les assimile davantage à la délicatesse de ses organes. Ils doivent être continués longtems





après que les symptômes sont évanouis; car on doit se rappeler, malgré le sentiment d'*Unzer* et d'*Harris*, que la succession rend le mal plus opiniâtre et que souvent il paroît s'assoupir pour reparaître avec plus d'énergie.

Il seroit sans doute très à souhaiter que le pronostic de ces auteurs fut confirmé et que les enfans qui reçoivent le mal vénérien de leurs parens en guérissent facilement. La nature devroit peut-être cette justice à l'innocence; mais la nature ne peut fixer des intérêts aussi foibles dans sa marche toujours suivie. Si elle connoissoit ces exceptions, la cigue eût dû perdre sa force deletère dans les mains de Socrate.

Quand l'enfant a succé le mal avec le lait d'une nourrice criminelle, l'espoir de la méthode que nous venons de conseiller lui est enlevée. On peut cependant suppléer le lait de femme par celui d'une chèvre ou d'une vache frotées de mercure, si l'on ne craint point que le premier de ces quadrupèdes lui donne avec son lait, son caractère capricieux et léger.



C'est dans cette détresse fâcheuse que l'on peut encore répandre dans l'atmosphère de la chambre des fumées mercurielles.

Une abondante salivation seroit préjudiciable sans doute à un enfant qui ravaleroit toujours plus ou moins de Salive: mais il est bon que sa bouche soit échauffée. Le mercure doux, si l'on ne peut employer les méthodes précédentes, me paroît de tous les sels mercuriels, le plus convenable à sa foiblesse et en même tems le plus facile à faire prendre.

Comme il n'est pas possible de soumettre entièrement les forces d'un enfant, sans mettre sa vie ou du moins sa santé très en danger, on est quelquefois obligé, quand tous les symptômes ont disparu, de remettre à un autre tems la perfection de la cure qu'on gâteroit pour vouloir l'outrer. J'ai repris à trois fois le traitement de la même maladie dans l'espace de six années. L'âge, donnant chaque jour à l'enfant de nouvelles forces, il en devenoit plus propre à soutenir l'héroïsme des remèdes nécessités.





## §. I.

*Du traitement des Chancres.*

On ne peut déterminer le tems de leur guérison. La malignité du *virus*, la place qu'ils occupent, éloignent ou rapprochent l'espérance des malades. Il n'est pas rare, quand ils commencent, de les voir s'aggrandir malgré l'effort du Chirurgien. Ces progrès intimident les malades, étonnent souvent le guérisseur novice ; mais il est un point marqué à la destruction, après quoi la plaie se déterge, s'incarne et vient au dernier période de la guérison. Les chairs imbibées de *virus* doivent nécessairement tomber en fonte, et c'est envain que l'on opposeroit à la séparation que la nature en doit faire tous les onguens, les Styptiques ou les brulans.

Les chancres ordinaires guérissent avec un *digestif* composé d'*huile d'olive* de *cire*, d'*onguent mercuriel*, de *minium*, de *blanc de céruse* et de *précipité rouge*. On les couvre avec de la charpie ou du papier-brouillard. Le pansement se réitère deux fois par jour. Le



même onguent, après avoir purgé la plaie par une bonne suppuration, incarne et des-  
séche.

Quand les chancres sont ouverts sur le *fi-  
let*, ils sont plus douloureux que les autres  
et marchent plus lentement vers la guéri-  
son, quoiqu'on use des mêmes moyens. Il  
en faut chercher la cause dans le concours  
des nerfs qui rendent cette partie extrême-  
ment sensible au plaisir comme à la douleur.

Si ces ulcères malins sont placés à l'orifice  
de l'urètre, ou chez les femmes, en des  
parties que l'urine doit arroser, il est impos-  
sible d'y appliquer d'appareil, l'eau l'entraî-  
neroit. Il faut les toucher deux ou trois  
fois par jour avec la *pierre infernale* ou le  
*vitriol* et les oindre d'onguent chaque fois  
que l'on vient d'uriner. Si les caustiques en-  
flamment la plaie, on suspend leur usage, on la  
bassine avec une *décoction* de *fleurs de sureau*  
et on l'oint du *digestif* que je viens de pres-  
crire. C'est de la même manière que l'on  
traitera les chancres de l'extrémité du pré-  
puce qui, toujours, se prolongent en long  
et dont la verge, dans ses gonflemens,





éloigne les parois, ce qui déchire et s'oppose à la réunion.

Ceux de la bouche, du fondement et généralement de tous les endroits où l'on ne peut affeoir d'appareil, ne se peuvent guérir qu'en les brûlant. On adoucit le feu du caustique avec une *décoction de fleurs de sureau*.

Souvent les chancres qui viennent sur le corps de la verge se substituent, en guérissant, des engorgemens lymphatiques qui laissent une dureté, après la guérison, si l'on n'y remédie à tems. Plus ces duretés vieillissent, plus elles deviennent difficiles à résoudre par la consistance que la lymphe épanchée & privée de ses parties fluides, acquiert dans ces voies détournées. L'indolence des parties graisseuses présente d'ailleurs peu de ressources à l'activité des topiques.

On prévient ces engorgemens en passant, à chaque pansement, la *pierre infernale* sur les levres de la plaie, on la panse d'ailleurs comme à l'ordinaire.

Ces congestions, en vieillissant, ont quelquefois occasionné des picotemens spontanés.



Ils sont excités par l'acreté de l'humeur qui tend à se tourner en pus. Alors on les pense comme un *abcès*.

Les meilleurs fondans que l'on puisse appliquer sur ces tumeurs, quand elles sont anciennes, sont le *diapalme*, le *diachilum*, l'emplâtre de *mucilages* ou de *ranis*.

Les *chancres tuberculeux* doivent être touchés avec la pierre infernale, on les panse avec le *digestif ordinaire*.

J'ai vu des chancres négligés dans leurs commencemens ou mal traités, faire, en peu de tems, un délabrement considérable et ronger jusqu'au canal de l'urètre, ce qui fraioit une nouvelle voie aux urines. Quand la perte de substance est parvenue à ce degré, il est difficile aux chairs de se régénérer, parcequ'elles sont sans cesse abreuvées par l'urine qui les rend calleuses et peu propres à la réunion. Si l'on ne détourne cette eau chargée de sels âcres, on ne parviendra jamais à une parfaite guérison; et l'art ne fournit point de moyen plus facile que d'ajuster au calibre de l'urètre un petit tube de plomb qui conduise les urines par l'orifice ordinaire





de leur tuyau excrétoire. Alors, quand on a rafraîchi les bords de la plaie, on la panse à l'ordinaire et ce n'est, qu'après une parfaite guérison, que l'on retire le tube de plomb. Le long séjour de ce corps étranger irritera l'urètre plus ou moins; mais on prévient la sensibilité douloureuse et l'inflammation en injectant, plusieurs fois par jour, du lait doux et tiède dans le canal de l'urètre, que l'on peut laisser reposer quelques heures.

Quand des chancres ont entamé les *glandes sébacées*, il reste souvent une foiblesse à leur orifice que la mal-propreté entretient encore, et elles dégorgent une matière blanchâtre, plus abondante et plus tenue que celle qu'elles ont coutume de rendre. Cette excrétion, souvent inaperçue jusques-là, inquiète les personnes toujours en transe sur leur santé: mais le ton peut-être promptement rendu à ces glandes par des lotions de vin tiède et sucré.

Si les chancres sont primitifs et légers, le traitement interne peut suffire; mais il seroit imprudent de ne pas s'assurer contre





l'avenir, par un traitement complet, s'ils étoient secondaires ou que leurs progrès annonçassent beaucoup de malignité.

## §. I I.

### *Du traitement du phimosis.*

Le phimosis est ordinairement assez longtemps à guérir, et le Médecin n'en peut pronostiquer la durée, s'il n'a le malade sous les yeux. La guérison tient encore plus aux soins qu'à ses conseils. Il est rare que l'événement en soit dangereux.

Il pourroit cependant le devenir si l'on négligeoit cet accident dans les commencemens, parceque le phimosis recouvre souvent des chancres dont les progrès sont rapides et effrayants, et qui peuvent, en se communiquant au prépuce, le sphaceler très - promptement. On seroit obligé d'emporter circulairement, avec un rasoir, le prépuce qui excède toujours, pour mettre le gland à découvert et se donner la facilité de le panser.





On a vu des chirurgiens intimidés par la voracité des chancres et l'état pitoyable de la verge à moitié gangrenée, en proposer l'amputation; mais on doit rejeter ces avis que l'inexpérience suggère. Ces chancres horribles à voir, s'étendent plusqu'ils ne cavent; et la mortification est bientôt arrêtée par un bon digestif. Dans ces occasions, j'ajoute à celui dont je fais usage habituellement le *camphre* et la *térébenthine*.

Quand le phimosis prend son accroissement, il donne un sentiment de fièvre que les malades, selon leur tempéramment, ressentent plus ou moins fort. C'est l'effet de toutes les inflammations. A ce période, je fais ouvrir la veine une ou deux fois. J'ordonne des boissons tempérantes et nitrées, telles sont le *petit-lait*, la *limonade*, l'*eau d'orge*, &c. &c. Je fais baigner plusieurs fois par jour, et le plus longtems possible, la verge du malade dans une décoction de *fleurs de sureau*, légèrement aiguisée de *vinaigre lithargirisé*; on injecte la même liqueur, avec une seringue à long bout, entre le prépuce et le gland; et l'on recouvre ensuite d'un cataplasme de



*mie de pain*, de *fleurs de sureau* et de *lait*.

Quand l'inflammation commence à céder, on fait prendre au malade un *minoratif* composé de deux onces de *manne* et deux gros de *sel de glauber*, fondus dans une infusion de *rhubarbe* qu'on acidule avec le jus d'une *orange* ou d'un *citron*. Le laxatif anglois dont j'ai parlé au commencement de cet article est ici très-approprié pour entretenir la liberté du ventre.

C'est quand les symptômes de l'inflammation ont disparu que l'on administre le mercure dont, toutefois, un phimosis pur et simple ne demanderoit point l'usage, s'il n'étoit que la suite d'un effort.

C'est quand les malades ont négligé les commencemens de cette maladie, c'est quand ils n'observent point un régime rafraîchissant, c'est quand ils ne se pansent point assiduellement, c'est quand le gland est hérissé de porreaux qui gêneroient toujours la mobilité du prépuce, que l'on est obligé d'en venir à l'opération qui, bien faite, est sans douleur comme sans danger.

Je prends, pour la faire, un bistouri droit,





je mets à sa pointe une petite boule de cire et je l'introduis, sur son plat, entre le prépuce et le gland, jusqu'à ce que je trouve de la résistance, alors je suis à la couronne. De la main gauche, j'allonge la peau du prépuce et tiens ferme je retourne le bistouri sur son dos, je perce droit les tégumens pour couper les deux peaux dans leur direction et d'un seul coup. Je ramène à moi le bistouri. Je laisse saigner la plaie dans de l'eau tiède et je panse ensuite avec de la charpie sèche. Je recouvre d'une compresse pliée en quatre, coupée en *croix de malthe* et trempée dans de l'eau vulgairement appelée *vegéto-minérale* ou de *Goulard*, mais foible. On contient l'appareil avec une petite bande plate qui fait plusieurs circonvolutions. On soutient la verge avec un suspensoir, de crainte qu'en pendant, la fluxion ne s'y détermine. En levant l'appareil, si la plaie se trouve disposée à la suppuration, on la panse avec le *digestif ordinaire*, surchargé d'un cataplasme de *fleurs de sureau*, de *mie de pain* et d'*eau végéto-minérale*.

Pour les phimosis qui présentent au bout



de la verge un engorgement lymphatique , le plus court moyen est de circoncrire ce bourlet avec un rasoir , aiant soin de repousser le gland pour ne point l'offenser. Mais il est des malades pusillanimes qui craignent de se soumettre à cette opération , alors il faut s'en remettre au tems qui seul rend le ton aux vaisseaux après avoir dissipé l'engorgement. On peut l'aider , tout au plus , d'un emplâtre de *ranis* ou autre fondant. Mais si ce phimosis est incommode , au moins il n'est point dangereux , quand d'ailleurs le levain morbifique est balayé et que tous les symptômes ont cédé.

Quelquefois à la suite d'un *phimosis vénérien* il en reste un *accidentel* , si quelques chancres ont cicatrisé la peau intérieure du prépuce ; mais il n'en peut résulter nulle espèce d'incommodité préjudiciabse à la santé.

Le phimosis est un de ces symptômes esclaves de soins assidus qui décrient la plupart des maîtres qui traitent hors de leurs maisons. Il y a des malades , et ce sont les jeunes gens surtout , qui méprisent les avis , qui s'animent de l'exemple de leurs





amis , qui n'altèrent aucun de leurs plaisirs , qui , se font même , dans ces circonstances , un trophée de les outrer , pour montrer leur vigueur , leur courage ou la bonté de leur tempéramment , et qui ne manquent jamais de rejeter , par une suite de leur inconséquence , l'exaspération du mal sur ceux qui les traitent. D'autres , et ce sont les ouvriers , n'ont souvent ni le tems , ni l'aifance , ni le moyen de faire ce qu'on leur prescrit ; la nécessité les presse de travailler et le mal fait des progrès mesurés sur la liberté qu'on lui donne. Trop bornés pour être justes , ils accusent le Médecin et maudissent leur confiance. L'impatience les porte ailleurs , et celui qui les reçoit n'est jamais assez honnête pour être vrai. Il inculpe , avec le patient , le savoir de son confrère et avilit , sans s'en appercevoir , l'état qu'il professe et lui-même.

Cette conduite des gens de l'art malheureusement trop répandue me rappelle un trait que je ne citerai ici qu'à dessein de corriger son auteur , s'il est possible , ou de ramener les autres à des sentimens moins avi-

des



des et plus généreux. Nous serions fâché de le désigner, nous voulons qu'il n'ait à rougir que devant lui.

Ce malade que j'avois entrepris pour une gonorrhée, le consulte et lui montre des pilules qu'il tenoit de moi. Le Médecin les rompt avec mystère, les flaire et y reconnoit du *camphre*, „ malheur à vous, *s'écrite-t-il*, si vous faites usage de ces pilules, le camphre qu'elles contiennent va vous *dessécher*”, et il lui en donna d'autres qui, heureusement, ne desséchèrent que la bourse du pauvre patient. Est-il assez ignorant pour avoir été de bonne foi ou assez fourbe pour en avoir imposé? qu'il descende en lui-même.

### §. III.

#### *Du traitement du Paraphimosis.*

Il présente sans doute plus de difficultés que le Phimosis: mais quand il existe seul, l'événement n'est jamais à craindre.

Tant qu'au pansement du Paraphimosis, on se conduit comme dans celui de la mala-





die contraire, du Phimosis. Si la peau se fend circulairement et continue une plaie autour de la verge, on la panse avec le *digestif* que j'ai coutume d'employer. L'inflammation, la grande tension & la douleur cèdent en très-peu de jours : mais on doit attendre des soins et particulièrement du tems le dégorgement lymphatique des vaisseaux, à moins que l'on n'aime mieux endurer l'opération. Elle est plus douloureuse et plus compliquée que celle du phimosis, aussi se fait-elle moins souvent, car il est toujours très-difficile de vaincre la répugnance des malades.

Différens auteurs ont recommandé de ramener le prépuce sur le gland, en poussant l'un et attirant l'autre. Ils se sont longuement expliqué sur cette manière, il y a même eu des débats ; mais que n'éprouvoient-ils la possibilité de l'opération avant que de l'enseigner et sûrement-ils se feroient tu. Elle est impraticable. Quoique l'aspect seul de la partie malade me présentât toutes les difficultés de la méthode et la raison de son insuffisance, cependant j'essaiai ; et le fait me démontra que deux parties également gon-



flées par le sang et par la lymphe qui forme dans les cellules de la peau un corps gélatineux et tendu, ne pouvoient, par un effort, revenir à leur état naturel, et que l'impossibilité de l'opération étoit sans doute ce qui devoit arriver de plus, heureux, puisque le phimosis est le moindre accident qui pût en suivre le succès.

Les scarifications ne réussissent pas mieux. Il ne sort sous le bistouri qu'une eau roussâtre et limpide, l'instrument résiste sur la lymphe congelée qui présente un corps élastique et fait le même bruit que s'il coupoit un parchemin bandé. Les suppuratifs exaspèrent les plaies et l'inflammation se porte au plus haut degré.

Il est encore plus mal avisé de scarifier la couronne dugland, comme quelques uns ont osé le recommander, sans réfléchir que l'inflammation du *balanus* n'est que secondaire, ni sans penser à sa structure que l'on ne peut offenser impunément.

La seule opération qui soit donc praticable, c'est de s'armer d'un bistouri courbe en dedans, de le glisser, sur le dos, entre le





prépuce et la verge et de promener la coupe deffous l'étranglement et tous les bourlets qui se présentent. Celui qui se forme, ordinairement, près du frein est toujours le plus renittent, et plus opiniâtre que les autres. On le détruit en coupant le filet.

L'opération finie, on lave la verge dans l'eau tiède où elle trempe pour se dégorger. On panse avec de la charpie sèche qu'on revêt d'un cataplasme de *mie de pain*, d'*eau de fleurs de sureau* et de *vinaigre de goulard*; et l'on se conduit en tout comme après l'opération du phimosis.

Le *paraphimosis oedémateux* ne réduit jamais à la nécessité de l'opération. Les résolvans dissipent l'engorgement aqueux et le malade en est quitte en très-peu de jours. L'*eau de fleurs de sureau* aiguisée d'une forte *eau végéto-minérale* et de *sel ammoniac* est ce que j'ai trouvé de mieux, jusqu'ici, pour y remédier promptement.

Si le phimosis et le paraphimosis vénériens existoient sans aucun autre symptôme, très-peu de mercure, suffisamment aidé par les tempérans et les adoucissans, suffiroit pour achever la cure.





## §. IV.

*Du traitement des rhagades.*

Les rhagades sont plus incommodes que dangereuses, car elles cèdent facilement aux remèdes.

On les panse avec le *digestif* dont j'ai donné la composition et l'on se bande de manière qu'elles n'éprouvent aucun frottement qui nécessairement s'opposeroit à la guérison.

Mais il est à propos de faire quelques frictions et de les combiner avec les remèdes internes, si l'on veut se garantir des retours.

## §. V.

*Du traitement des grapes.*

Ce symptôme gêne plus qu'il n'inquiète, si ces boutons apparoissent souvent. Ils demandent quelques soins pour ne point dégénérer en chancres.

Ces points hydatiques disparaissent après





trois ou quatre pansemens faits avec le *digestif* que j'ai prescrit. Si ce symptôme est primitif, son traitement quoique léger sera curatif. On le doit moins négliger, si ces boutons reviennent habituellement et laissent, par leur assiduité, entrevoir un vice dans le sang.

### §. V I.

#### *Du traitement des excroissances.*

Leur traitement local n'est ordinairement ni long ni difficile, si l'on en excepte pourtant le *choux-fleur* qui n'est qu'une excroissance composée d'une infinité d'autres et qui, par sa surface grénue, représente à merveille ce légume très-connu.

De l'eau mercurielle faite avec de l'esprit de nitre saturé de mercure, un petit bois pour toucher, de l'adresse, suffisent pour guérir ces symptômes. Mais il seroit dangereux de confier ce *caustique* à des malades qui pourroient en abuser en mille manières.

Ne dois-je pas ici, en parlant des poisons





et des remèdes violents, m'élever contre ceux dont l'imprudence les livre à fortes doses dans les mains des malades ? Je remplirois vingt pages pour citer tous les accidens dont j'ai connoissance. J'ai vu des Médecins donner des phioles pleines de *sublimé-corrosif*, et des malades, par un oubli de la dose, s'empoisonner ou se méprendre sur son usage. La ressemblance de sa solution avec de l'eau claire, dont elle ne diffère que par le goût, a favorisé des méprises cruelles. Un malade aussi négligent que son Médecin, mais moins coupable, laisse trainer indifféremment sa bouteille, un autre, trompé par les apparences, la prend et s'en sert comme de l'eau. Ajouterai-je encore que la malice de certains êtres, nés pour le malheur des autres, peuvent en faire un abus criminel. Puisse l'avis que je donne ici faire impression sur ceux qui font quelque cas de la vie des hommes. Il est plus précieux à l'humanité qu'une recette pompeuse qui flatteroit l'avidité ; mais qui seroit encore à craindre par une mauvaise application.

Malgré toutes les précautions qu'une main





experte fait prendre pour le traitement des excroissances, il arrive quelquefois que la partie s'enflamme, devient très-douloureuse, qu'il survient même un phimosis. On doit pour cet accident consulter le *paragraphe III*; il est rare qu'il résiste aux premiers adoucissans. Ce petit orage qui étonne l'homme inexpérimenté et encore plus le malade, avertit le chirurgien de suspendre son pansement caustique pendant un ou deux jours, de toucher plus superficiellement et d'oindre ensuite avec le *digestif* accoutumé. On ne doit point oublier d'adoucir la causticité de l'eau mercurielle avec ce même onguent que l'on peut mêler à moitié avec de l'*onguent mercuriel*. Il arrive encore qu'une excroissance brûlée jusqu'à sa base devient chancreuse. M'est-il besoin de dire qu'on doit panser alors comme un chancre ordinaire?

Comme il est hors de doute que ces symptômes sont secondaires, ils demandent un traitement suivi: mais en même tems je dois dire, pour l'instruction de ceux qui voient peu de ces maladies et le salut des malades qui me liront, qu'on voit souvent des excrois-



croissances, surtout celles que l'on nomme des *porreaux* et des *verruës*, revenir après un traitement très-méthodique. Ceux qui connoissent la structure du corps humain ne s'en étonneront point quand ils sauront que le délabrement de la tiffure de la peau laisse égarer les suc des houpes nerveuses qui donnent naissance à ces géminations, et que les gonfiemens de la verge s'opposent au rapprochement des fibres. Mais s'il est impossible qu'un Médecin consulté puisse, par la confession du malade, s'assurer de la fidélité du traitement qu'il auroit subi; au moins donnons lui pour assuré que jamais les excroissances innocentes ne donnent de matière. Ce n'est qu'avec une constance mesurée sur leur opiniatreté que l'on vient à bout de rapprocher les fibres du tissu rompu et de former une barrière à ces suc.

Quand ces symptômes existent seuls, quand la santé du malade semble être à son période de perfection, quand, après un simple traitement local, il ne survient aucun accident, on doit croire que le *virus* est entié-





rement châssé. Aussi, dans l'incertitude, commençai-je toujours par le traitement local.

## §. V I I.

### *Du traitement des Bubons.*

Le bubon ne diffère du *phlegmon* que par la dénomination et l'espèce du levain qu'il renferme. Il parcourt les mêmes périodes et se termine également. Le malaise, les frissons irréguliers, les maux de tête, la fièvre annoncent la formation du pus. Les élancements, la rougeur, la fluctuation, font pressentir sa maturité, et l'évacuation apporte le soulagement en faisant espérer une guérison prochaine. Il en est cependant qui se résolvent.

Je ne toucherai point au bout du doigt, comme ces hommes heureux qui ne doutent jamais, les bubons qu'ils destinent à résoudre et ceux qu'ils veulent faire abcéder. Tous les efforts sont inutiles. C'est au bubon à déterminer le chirurgien et non le chirurgien.



gien à le déterminer. Tel *poulaïn* grossira malgré tous les emplâtres résolutifs et tel autre se dissipera avec l'usage des maturatifs. C'est cette connoissance parfaite fondée sur l'expérience qui me fait ménager le sang des malades dans le commencement du traitement pour ne pas, par une trop grande déperdition de cette substance précieuse à la vie, ralentir la chaleur nécessaire à la fermentation du pus, ce qui reculeroit la guérison. Une saignée proportionnée aux forces du malade suffit presque toujours aux symptômes les plus pressans de l'inflammation; et c'est d'après son effet que je hazarde un pronostic. Si la douleur locale continue, si l'on ressent des sautemens dans la tumeur, j'augure qu'elle viendra à supuration et je change l'emplâtre résolutif de *mucilages* et de *vi-go* combinés, en un cataplasme maturatif fait avec la *bire*, la *farine de seigle avec le son*, un *oignon blanc* et de la *chandelle*. Quoique les malades aient un peu plus à souffrir, je préfère toujours l'évacuation d'une matière dont je crains la translation et le malade marche plus certainement vers sa guérison quand





le *virus* s'est frayé une issue au dehors.

Le pus pourroit se faire jour de lui-même ; car il prépare les tégumens pour ce déchirement qui n'a rien de douloureux. Mais souvent on préfère abréger les souffrances , de deux ou trois jours , par une légère ponction faite avec une lancette. Elle est même commandée , si les tégumens résistoient à l'acreté corrodante de la matière. Je l'ai vue résorbée après avoir donné tous les signes d'une parfaite maturité.

Le chirurgien a soin de faire sa ponction dans la direction des fibres de la peau et de lui donner trois fois l'ouverture d'une saignée, afin qu'une cicatrice trop prompte ne renferme point le levain d'un second abcès. Cet accident n'est pas rare. On le prévient encore en mettant de la charpie entre les parois de la plaie. Le premier pansement se fait avec de la charpie sèche. On recouvre la tumeur d'un cataplasme de *mie de pain*, de *lait* et de *saffran* pour achever d'amollir la dureté. Deux ou trois jours après on enduit le plumaceau avec le *digestif ordinaire* et l'on continue jusqu'à parfaite cicatrisation.



Telle est la conduite à-peu-près que l'on doit tenir pour la cure des *bubons-phlegmoneux*.

Je dois encore condamner la routine de certains opérateurs qui croient avoir rempli le vœu de la chirurgie quand ils ont avancé la maturité du pus par une incision cruciale et emporté la glande ou du moins qu'ils en ont rompu l'organisation avec leurs outils et leurs doigts. Ils ouvrent toujours des plaies longues à se fermer, ils laissent des cicatrices difformes s'il ne reste des fistules, souvent des ulcères carcinomateux contre les quels l'art des plus habiles maîtres vient échouer. D'autres fois, sans teinture d'Anatomie, sans respect pour des parties avoisinées de tendons, ils taillent les malades et les estropient. J'ai vu résulter de ces bévues les accidens les plus graves que le savoir n'a pu réparer. Préférons toujours une méthode simple, sans danger et qui conduise au même but.

Les *topiques résolutifs* et *maturatifs* sont assez inutiles pour les *bubons oedémato-schirreux*. Il y apportent si peu d'avancement qu'autant vaudroit les abandonner à eux-





mêmes. Le tems amène presque toujours leur abcession, mais pour répondre à l'impatience des malades et prévenir, chez quelques-uns, le *schirre* ou le *cancer*, la Chirurgie hâte la formation du pus par les *caustiques*. On fait deux *emplâtres agglutinatifs*, on fenestre l'un, on le place sur le bubon, fixant l'ouverture à sa partie la plus prééminente, on la remplit de *pierre à cautère* ou plutôt d'un caustique fait avec le sublimé et l'arsenic empâtés dans de l'emplâtre diapalme, caustique qui n'est point sujet à se fondre et à couler si les malades ne peuvent garder la même situation pendant tout le tems de son action. On revêt le tout du second emplâtre contentif.

On place le caustique à deux endroits différens, si la tumeur occupe une grande partie de l'*abdomen* et de la cuisse.

Le Chirurgien doit connoître parfaitement son cautère potentiel, pour éviter, par un séjour trop long, les accidens d'une brûlure profonde. Elle auroit les inconvéniens d'une incision égarée. Quand il lève son appareil, il lave la partie avec de l'eau tiè-



de, il fend crucialement l'escarre avec une lancette et panse avec le *digestif*.

Cette espèce de bubons est si refractaire à tous les soins Chirurgicaux que, souvent, le pus se tarit, la plaie se cicatrise sans que la dureté soit entièrement détruite. La matière trouve dans le panicule adipeux si peu de chaleur pour y entretenir la fermentation, il y aborde tant de suc inertes, ces parties ont si peu d'action, que le Chirurgien est obligé de redoubler ses efforts et quelquefois de répéter ses opérations. Cependant la longue continuation des emplâtres de *vigo* ou de *ranis* peuvent achever la résolution.

J'ai toujours conseillé un traitement complet pour assurer la guérison des bubons, quoique d'ailleurs ils soient souvent des symptômes primitifs et locaux: mais je me garde bien d'engager dans un nouveau traitement ceux qui prennent mon avis sur une cicatrice mal faite, sur une fistule, sur une plaie négligée, même sur le retour d'un engorgement, après avoir cru, par les circonstances qu'on me rapporte, que le pre-





mier traitement ait été suffisant. Ceux qui sont au fait du corps humain, de la structure des glandes, de la cause et du mécanisme des engorgemens savent qu'ils peuvent exister après l'entière destruction du *virus*. Après la Peste même qui porte dans les veines un poison bien plus subtil, il reste des engorgemens glanduleux que le tems dissipe sans danger. Les Médecins qui font des observations en ont vu à la suite des fièvres malignes qui ne diffèrent de la Peste que par une simple modification.

Mais l'art ne présente que très-peu de ressources pour les bubons dégénérés en *ulcères carcinomateux*, les auteurs même évitent d'en parler. Je ne fais guères que M. *Péyrilhe* qui ait proposé un pansement raisonnable, s'en remettant d'ailleurs à la nature que ce maître convient, dans cette circonstance, n'aider que de très-loin.

Voici le pansement qu'il conseille; „ prenez de la *racine de gentiane* en poudre mêlée avec un huitieme de *vitriol* et de *Zinc*. „ On l'emploie sèche sur la plaie à deux ou trois travers de doigt d'épaisseur et on arrose



„un peu avec du vinaigre les couches extérieures laissant à l'*ichor* le soin d'humecter les intérieures. On ne renouvelle ce pansement, tout au plus, que toutes les vingt-quatre heures pour donner le tems à la genniane d'entrer en fermentation.”

Des différentes méthodes dont je me suis servi, celle-ci m'a le moins mal réussi; cependant je dois convenir d'avoir eu des succès très-heureux de mon simple *digestif* aiguisé d'un peu de *camphre*, ou mêlé avec de l'*huile d'oeuf*.

Dans cette dépravation, ce seroit très inutilement que l'on administreroit le mercure. La dégénérescence ne succède presque jamais qu'à une infinité de méthodes que le malade, dans son impatience, a fait suivre avec rapidité et dans les quelles le mercure a souvent tenu la première place. Cependant, s'il n'eut point été donné, on pourroit l'essayer; mais il faudroit auparavant se rappeler que le *Scorbut* peut seul causer tout le ravage. Cette remarque a été plusieurs fois utile à des malades qui m'ont consulté





et qu'un traitement purement anti-vénérien eût jetté dans un état plus fâcheux.

Quand l'*ulcère* est décidément *cancereux* et que ses progrès sont à craindre, quelques uns ont conseillé l'*extirpation* ou l'*amputation*. Outre la difficulté d'opérer et l'incertitude du succès, les malades y apportent une résistance si opiniâtre que je crois préférable de ne la leur point proposer. Le *cautère* me paraîtroit mieux indiqué, son action seroit suivie d'un pansement ordinaire fait avec le *digestif camphré*.

Mais le vice intérieur, celui qui produit ce symptôme effrayant, cruel, qui ne pardonne jamais, le *cancer*, comment le combattre? Tous les auteurs ne présentent que le désespoir des palliatifs. Un moderne a été plus hardi ou plus heureux, il indique un remède. Sa franchise à le publier semble garantir son honnêteté, le nombre de ses ennemis semble annoncer ses succès: mais c'est un poison, c'est l'*arsenic*. Hé pourquoi ne pourroit-on l'administrer quand l'art abandonne, quand les souffrances sont pires que





la mort, quand la mort est certaine ? Je ne suis point le Partisan des poisons, tant s'en faut; mais je préférerois cent fois mourir empoisonné, que la proie malheureuse de la voracité d'un *cancer*. L'auteur a des observations, des témoins, de la candeur, et n'eût-il eu qu'un succès, n'eût-il rendu qu'un seul homme à l'humanité, il a mérité la *couronne de chêne*.

## §. VIII.

### *Du traitement des Ulcères.*

Leur pronostic est en raison de la raison de la place qu'ils occupent, de leur ancienneté, de leur malignité, de leurs progrès. Les ulcères du nez, du palais et de la matrice sont sans doute de l'augure le moins favorable.

Quand les ulcères sont répandus sur l'habitude du corps, on les panse simplement deux fois par jour avec des plumaceaux chargés de *digestif*.

On observera que je ne nettoie jamais les





playes en les frotant avec des linges ou de la charpie. C'est d'après un usage généralement pratiqué par les Chirurgiens Italiens et fondé sur de justes principes. Le frottement enleve une espèce de *gluten* que la nature prépare et qui n'est autre que la régénération des chairs.

Les ulcères de la *gorge* et de la *bouche* se traitent avec un gargarisme d'*eau de plantain* ou l'on laisse tomber quelques gouttes d'*eau mercurielle* et si l'on a la facilité de les panser, on y porte le même médicament avec un bois revêtu d'un petit linge éfilé en façon de pinceau.

Ce gargarisme est suivi d'effets prompts et satisfaisans; mais il pourroit noircir l'émail des dents si elles en étoient touchées. C'est pour prévenir le désagrément qui en résulteroit, quoiqu'instantané, que l'on frotte ces petits os deux fois par jour avec du papier brûlé, ou du tabac, ou de la creme de tartre, ou des coquilles d'œufs calcinées, pulvérisées et tamisées. D'ailleurs le gargarisme ne peut en rien altérer la substance propre de la dent.



L'*ozène* se panse avec le *digestif ordinaire* auquel on ajoute de l'*huile d'œuf* ou de *camphre*, on tamponne la narine avec de la charpie pour que la plaie ne reçoive point l'impression de l'air, si l'état et la place de l'*ulcère* l'exigent, on fait des injections avec une décoction de *gentiane* miellée et aiguisée de quelques gouttes d'*eau mercurielle*.

Pour l'*ulcère de la matrice*, les injections sont absolument nécessaires. On les fait avec une seringue appropriée à la partie; mais dont on n'a point de connoissance ni en Hollande ni en Angleterre. Ces seringues doivent être faites préféablement d'étain: leur cylindre doit-être au moins une fois plus grand que celui des petites seringues à injection pour hommes. On y adapte un bout long assez semblable à ceux qui sont destinés à prendre des lavemens soi-même et ce bout est terminé par une olive percée de plusieurs trous pour arroser toute la cavité de la partie où il doit être introduit.

On se sert pour injecter d'une décoction d'*orge* et d'*aigremoine* à la quelle on ajoute une once d'*eau sublimée* médiocrement forte.





Le traitement local, quelque'il soit, n'est cependant rien moins que suffisant pour la cure de ces symptômes; il pourroit même avoir des suites fâcheuses si l'on négligeoit le vice général. *Olaus Borrichius* est témoin qu'un malade qui avoit un ulcère à la gorge, perdit la vue pour s'être gargarisé avec un remède répercussif; mais cette métastase n'est point à craindre quand on combat par des moyens spécifiques l'ennemi capital.

On ne peut apporter trop de soin au traitement des ulcères, il n'est point de méthode trop efficace. Ce symptôme annonce le période exalté d'une grande dépravation. On en sera convaincu si l'on fait que ces solutions ne sont point dues à la corruption du sang, mais au vice de la lymphe & des suc nerveux. On a sans doute mal entendu *Boerhaave* en lui faisant dire qu'on n'a pas toujours la vérole pour porter un ulcère vénérien. S'il est superficiel et ouvert par le contact immédiat du *virus*, il n'est sans doute qu'un symptôme local; mais s'il vient en des parties éloignées du siège de la contagion, s'il succède à d'autres symptômes, au tems,



il est indubitablement la marque d'une vérolé enracinée et c'est de cette manière que j'ai toujours compris le grand homme au quel il est égal à de certaines gens de prêter leurs absurdités.

La Salivation ne convient point aux ulcères de la gorge et du palais, quoiqu'ils soient les plus opiniâtres de tous. Le mécanisme de cette excrétion forcée en fait aisément sentir la raison. Pour les ulcères d'une autre genre, cette méthode est sans doute la plus certaine de toutes.

### §. I X.

#### *Du traitement des pustules.*

Les pustules qui sont un des symptômes secondaires les moins dangereux, cèdent très-facilement aux remèdes, les bains sont, parmi les extérieurs, ceux qui montrent le plus d'efficacité et la salivation paracheve puissamment la cure. Les lotions d'eau sublimée peuvent être mises au nombre des traitemens locaux les plus usités.





## §. X.

*Du traitement des taches cutanées.*

Le pronostic ne diffère point du précédent; et les bains, la salivation sont encore les moyens curatifs que je préfère. L'eau aiguillée de *vinaigre de litharge* ou d'*eau mercurielle* est excellente pour laver les taches de la première espèce. C'est aussi, pour leur traitement, que je joins au mercure le remède dont je fais usage pour les dartres et duquel je vais m'entretenir au paragraphe suivant.

## §. XI.

*Du traitement des Dartres.*

Leur pronostic doit-être en raison de la difficulté que cette maladie présente au Médecin qui l'entreprend. On n'a presque, jusqu'ici, employé que le mercure pour traiter les dartres *vénériennes* et *non vénériennes* et l'on a dit qu'elles étoient incurables. On



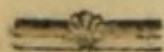
a mieux dit, on a dit qu'il étoit dangereux de les guérir.

On a donné, pour excuse, la crainte de repercuter une humeur morbifique qui trouve un écoulement par les pores de la peau. Mais ne valoit-il pas mieux avouer bonnement son impuissance que d'abuser les malades par les dehors ajustés d'une fausse théorie?

Il n'est point de maladies pour lesquelles la nature prévoiante n'ait fait naître des remèdes. L'instinct des animaux guide vers eux leur discernement. Les connoissances sociales que nous apprenons avec effort effacent en nous ce don conservateur.

N'avons nous pas des émonctoires immédiats et naturels vers lesquels on peut diriger les humeurs superflues ou viciées? N'est-il pas possible de purifier ces humeurs, quelque'elles soient et quelque soit la cause de leur altération, quand elles n'en sont pas venues au point de corrompre toutes les autres? Mais quoique la nature s'empresse de mettre la vérité à côté de nos erreurs,





nous nous plaçons à les prolonger et nous nous obstinons à la méconnoître.

Il faut que l'homme finisse par quelques maladies, dit-on, et il est des maladies incurables. Faux principe. Honte des Médecins. L'homme n'est point fait pour les maladies, il doit s'éteindre sans souffrances, au moment que la nature a obstrué et usé les ressorts de sa vie et qu'elle destine le peu de matière qui le forme à une autre application.

L'homme sauvage n'est gueres sujet qu'à des maladies Chirurgicales, et il trouve toujours près de lui l'herbe salutaire qui doit guérir ses blessures. O vous, qui vous dites civilisés, politiques et savans, qui avez soumis à vos systèmes la liberté de l'homme, ses moeurs, son existence, sa vie; les maux qui se succèdent tous les jours pour le tyranniser, sont votre ouvrage. Craignez en l'effet, ouvrez les yeux et cherchez dans le sentier de la nature le remède à vos erreurs. Elle les avoit prévues, elle les réparera.

La nature n'est point impuissante, ce sont nos lumières. Mais notre aveugle pré-



somption prête ses défauts à la divinité même. Nous disputons, nous crions, nous courons d'erreurs en erreurs; et nous ne faisons des pas que pour nous éloigner de la vérité.

La Médecine empyrique qui tâtonnoit, qui essayoit des remèdes, qui s'en tenoit, sans murmurer, à ceux qui lui réussissoient, étoit mille fois préférable à cette raisonneuse qui veut tout rapporter à son égoïsme, qui prétend asservir l'expérience à son jargon barbare et découvrir la nature par des subtilités. La poussière des écoles ensevelit des thèses sans nombre et pas une vérité. Ce qui nous réussit est ce que nous avons conservé de nos pères, plus heureux si nous ne les avons pas défigurés. Les livres d'*hippocrate* seront toujours notre point de ralliement.

Les découvertes, depuis ce Père de la Médecine, se bornent au *mercure* pour la cure des maladies vénériennes, à l'*émétique*, à l'*ipecacuanha* et au *quinquina*, et encore une grande moitié de notre planète connoissoit les vertus de ces deux substances végé-





tales depuis les tems les plus reculés. Nous n'avons qu'imité les peuples d'Amerique, et nôtre savoir se borne au bonheur de l'application sous un ciel différent. Il ne nous reste donc que le *tartre sibié* dont l'art puisse s'enorgueillir en pleurant sur les cent années d'ignorance et d'opiniatreté qui l'ont banni de la pratique.

L'*inoculation* est une découverte sans doute et précieuse à l'humanité: mais le tems de son apothéose n'est point encore venu. Laissons expirer l'envie, le tems en triomphe, la vérité seule est inaltérable.

On n'adopte avec fureur que ces nouveautés homicides qui sacrifient autant de victimes que l'on entreprend d'essais. La folie de se faire rajeunir accrédita la *transfusion du sang*, tandis qu'une école fameuse regardée avec confiance et respect par une grande nation, a refusé de prononcer sur l'expérience journalière des succès de l'*inoculation*, tandis qu'elle s'est opposée, avec aigreur, à l'évidence de la circulation que le bon *Hippocrate* avoit pourtant connue et qu'un grand Anatomiste à retrouvée comme

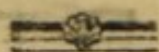


un phénomène , après plusieurs siècles de ténèbres. Hommes savans ! Pédans fourrés ! ouvrez le livre de la nature , vôtre orgueil s'évanouira et vous gémirez de vôtre ignorance.

C'est en me traînant de loin sur les pas de cette ouvrière suprême , que je suis parvenu à trouver un remède qui attaque les dartres dans leur siége , dans l'humeur muqueuse de la peau. Je laisse à l'expérience et surtout à la postérité , à décider s'il est *spécifique*. L'*Antimoine* , ce demi-métal si précieux à la vie des hommes , encore si peu connu , fournit ma préparation antipsorique. En peu de mots , voici son Histoire. Sans prétention sur les *trouvailles* , je ne veux que ce qui m'appartient. L'idée est d'un autre , le travail est de moi.

Un ancien Chirurgien du Prince de Wirtemberg nommé *Jacquet* , apporta en 1765 à Paris une préparation de son cru ou de celui d'un autre , qu'il présenta à la faculté de Médecine pour mériter son approbation. C'étoit un *Régule d'Antimoine* dépouillé de tout son soufre par l'interméde du Mars.





Il ne faut pas la confondre avec *Pantimoine martial* connu dans toutes les pharmacopées. L'opération est absolument différente ainsi que le résultat. Des Commissaires lui furent donnés. Il répéta ses procédés devant eux, et ils firent des expériences publiques et particulières. Toutes réussirent, l'auteur réunir les suffrages qu'il sollicitoit. Ce remède a été peu vanté, parceque Jacquet convaincu de son efficacité, n'a pas cru devoir acheter des préconisations. Il a été peu connu, parceque Jacquet s'est engourdi après quelques succès et s'est oublié lui-même.

Ce remède dont j'ai vu les effets se répéter sous mes yeux, piqua ma curiosité. Je connoissois sa base, l'opération étoit un secret que l'auteur s'étoit réservé. J'achetai de ses pilules, de l'antimoine crud et je m'en souffrai. Après bien des peines, des combinaisons, des fontes, je crus avoir rencontré. Je ne me trompois pas, mon incertitude fut fixée par deux Médecins, témoins de mon procédé et qui l'avoient été de celui de *Jacquet*. Il ne trahissoient point sa confiance, il n'existoit plus pour la Mé-



decine, et mon travail m'acquéroit des droits à son opération, tous deux nous l'avions inventée.

Je communiquai ma découverte à un Ministre le favori des sciences et l'ami des savans, qui m'engagea à la publier avec l'attache du gouvernement. Je m'y préparois quand cet homme célèbre et vertueux sortit du ministère. Sa retraite suspendit mon ouvrage et depuis, mes voyages et ma santé m'ont empêché de le reprendre. J'espère le finir quelque jour. Le *quand*, c'est ce que j'ignore. Mortels que nous sommes, nous n'avons de certain que le moment où nous parlons, encore des Philosophes atrabilaires ont-ils voulu nous en ravir la douceur.

A l'usage des Pilules antimoniales, je joins celui du mercure et j'excite le ptyalisme, si les dartres reconnoissent une cause vénérienne. *Jacquet* s'en est toujours reposé sur l'efficacité seule de son arcane, soit que les dartres fussent vénériennes ou non; mais moins confiant que lui, malgré le nombre de mes succès, malgré que je croie bien qu'elles pourroient guérir sans adjudant,



j'arme mes deux mains pour combattre un ennemi tel que le *virus vérolique*, sur tout quand il se combine ou qu'il emprunte d'autres formes.

Je fais, il est vrai, que presque toutes les dartres vénériennes résistent au mercure; mais je fais aussi que le mercure eu a guéri quelques unes. Tant de différence dans la manière d'agir d'un même remède, tant de disparate dans les temperammens, m'empêchent de croire à une spécificité sans bornes.

Les bains ont sur la peau un effet immédiat et je n'en dispense que dans les circonstances impossibles. Je fais boire chaque matin, à mon malade, un verre de quatre onces de suc épuré de *Cerfeuil* de *creffon d'eau*, de *fumeterre*, de *cochléaria* et de *Bécabunga*. On emploie sur les dartres une pomade d'*axonge* et de *précipité blanc*. Si elles procurent peu d'incommodité, si elle ne sont pas dans des endroits visibles, je laisse aux remèdes internes le soin de reparer la peau.

Je n'oppose au vice dartreux sans mélange, que les pilules antimoniales et le suc  
dé-



dépuré des plantes indiquées. Je purge environ tous les dix jours.

## §. X I I.

### *Du traitement de la gale.*

Plus elle a résisté à de méthodes différentes, plus elle devient refractaire : alors, les bains, les frictions mercurielles, la Salivation sont le plus sur moyen curatif.

Mais s'il est impossible au malade de s'assujétir à cette méthode, on sera forcé de s'en tenir à une heureuse application des remèdes internes et l'on se frottera avec une pomade composée d'*axonge*, de *fleurs de soufre*, de *précipité blanc*, de *sel ammoniac* & demi-partie d'*onguent mercuriel*. On purge de huit en huit jours.

L'*eau arsenicale* modérée suppléeroit la pomade si le malade repugnoit à s'en servir. On fait des lotions avec une éponge sur les endroits galeux.





## §. X I I I.

*Du traitement de la carie.*

Le pronostic ne peut jamais être favorable, quoique j'aye vu des caries profondes, même le *Spina-ventosa* vénérien s'exfolier et guerir, sans secours chirurgicaux, par la seule administration des frictions mercurielles suivies de la Salivation.

J'aide la nature en faisant toucher la carie avec de l'eau mercurielle tempérée, et je panse avec un digestif composé d'huile de camphre, d'huile d'œuf, de térébenthine avec demi-partie du digestif ordinaire.

Si le palais est carié, on cauterise seulement. Arrêter les progrès de la pourriture est tout ce qu'on peut faire. La régénérescence de l'os est impossible. Si le délabrement est considérable, le malade sera condamné à fermer le passage des liqueurs de la bouche dans le nez, par un obturateur ou du coton.

Plusieurs Chirurgiens, par une précipitation condamnable, ouvrent souvent avant le



tems les tumeurs indolentes du *spina-ventosa*, ruginent la plaie et font une maladie grave d'une symptomé qui eut peut-être cédé sans effort. Après m'être assuré de la nature de la tumeur, après avoir essayé des remèdes externes pour qu'elle s'ouvre d'elle-même, je l'entame par une incision cruciale et je laisse à mon *digestif* et surtout aux *remèdes mercuriels* le soin de la cure.

Rarement le *Spina-ventosa* est dû à un principe vénérien sans mélange. Trop souvent le *virus Scrophuleux* est joint à lui, et atteste, dans de malheureux enfans, la débauche de leurs parens. La Médecine a bien trouvé le spécifique du mal Syphilitique, mais elle cherche encore celui des écrouelles et du train qu'elle va, probablement elle le cherchera longtems. Jadis on tint pour sûr que les Rois de France et d'Angleterre suppléant, par un miracle, l'ignorance des Médecins, les guérissoient par le seul attouchement. Ils touchent encore quelquefois, mais ils ne guérissent plus, le ciel sans doute est lassé par nôtre incrédulité.

Ce furent des Médecins qui, pour cacher





la honte de leur détresse, firent sans doute accroire à *St. Louis* et au bon *Edward le confesseur*, qu'ils guérissent les scrophules en les touchant et la superstition faisoit avidement ces moyens.

La même insuffisance a fait recourir à *St. Hubert* pour *la Rage*, à *St. Guignolet* pour *l'impuissance* (\*), à d'autres saints pour des maladies dites incurables. L'homme, après avoir épuisé l'art de ses semblables, recourt au ciel pour soulager ses maux; mais pour parler au ciel, il s'adresse à des hommes, et les hommes l'abusent encore.

#### §. XIV.

*Du traitement des exosioses, des  
noeuds et des gommés.*

Ces symptômes sont toujours d'un événement douteux, quelque méthodiquement qu'ils soient traités. On les voit résister

(\*) De bons maris menent leur femme faire *neuvaine* à ce saint qui repose au fond de la basse Bretagne. Son autel est desservi par des Cordeliers qui ne manquent presque jamais d'opérer le miracle.



aux remèdes sans avoir pu le prévoir et sans pouvoir en fournir d'autre raison que la nature, l'ancienneté, la position de la tumeur. Cependant, le vice qui les produit peut être radicalement guéri, sans que l'os sur lequel l'exostose repose, s'en trouve absolument dégagé. Mais c'est une incommodité locale qu'il vaut mieux porter que de se soumettre à l'extirpation toujours dangereuse.

Il n'est gueres permis d'ouvrir ces excroissances que quand l'action du mercure et des sudorifiques n'ont pu les résoudre et que la fluctuation est sensible. On fait une incision jusqu'au foyer de la matière. Quelquefois il ne séjourne du pus que dans les parties molles et l'os est recouvert de bonnes chairs, quoique l'on doive plutôt s'attendre à le trouver carié.

Un Chirurgien novice peut souvent se tromper sur la qualité des chairs. Si elles sont grasses et fermes, si leur accroissement est proportionné, si elles n'ont que peu de sensibilité, si elle ne saignent point, si leur couleur est d'un rouge vermeil ce





sont assurément de bonnes chairs. Mais si l'os se trouve recouvert d'une chair lisse ou fongeuse, molle et qui s'élève immodérément entre chaque pansement, si elle donne trop ou trop peu de prise à la douleur, si elle saigne facilement, si elle est blanche, plombée, d'un rouge vif, brun ou noir, elle couvre indubitablement la vermoulure.

Si l'os est sain, la plaie rentre dans la classe des abcès simples et l'on panse jusqu'à la fin du traitement avec le *digestif ordinaire*. Si, par la suite des pansemens, les chairs devenoient fongueuses, on aiguiferoit le digestif d'un peu de *térébenthine*, de *précipité* et surtout on y ajouteroit de l'*onguent mercuriel*. Je me suis encore servi, dans cette occasion, avec beaucoup d'avantage, car il est des plaies très-refractaires surtout quand les sujets sont vieux ou que leur sang est parvenu à un certain degré d'acrimonie, je me suis servi, dis-je, du *baume d'acier*, fait avec la limaille d'acier dissoute dans l'*esprit de nitre* et mêlé avec celui de *térébenthine*. Il corrige les chairs et quand elles sont au point que l'on desire, on l'affoi-



blit avec l'*huile d'hypericum* ou de *térébenthine*. Enfin, l'on contient les chairs avec la *pierre infernale* jusqu'à cicatrisation, quand elles s'obstinent à surmonter le niveau de la peau.

Quoique les os soient attaqués, souvent il suffit du *digestif* aiguisé de *térébenthine* ou du *baume d'acier* pour procurer l'exfoliation. Le *cautère actuel*, quoique très en usage et fort indiqué pour la guérison des caries ne doit être employé qu'après des remèdes plus simples, par les extrêmes précautions que l'artiste doit prendre pour l'appliquer sans danger. Une main inexperte peut le rendre inefficace ou nuisible. Entrer dans le détail de cette opération douloureuse, ce seroit faire d'un précis de maladies vénériennes, un traité d'opérations chirurgicales, et ce seroit ici d'autant plus mal placé, qu'il est très-rare, qu'après un traitement méthodique, les malades soient obligés de s'y soumettre.

Si ces cas malheureux arrivent quelquefois, on doit les renvoyer grossir la foule de ces observations faites plutôt pour établir la réputation des maîtres qui les écrivent que





pour l'instruction du lecteur qui ne rencontre jamais leurs semblables.

Dans le grand nombre de malades qui me sont passés par les mains, j'ai bien vu quelques exostoses laisser des traces protubérantes sur les os, sans que, par la suite, elles aient augmenté, ni que les malades en aient été incommodés; mais jamais je ne me suis vu réduit à la nécessité peu satisfaisante d'opérer douloureusement les malades.

Quand les exostoses sont et continuent d'être renitentes, j'y fais faire des frictions locales ou j'applique les *mouches vésicatoires*. La Salivation achève de rendre à toutes les liqueurs leur libre circulation. Les sudorifiques prudemment combinés ou donnés après l'effet du mercure ont rendu de puissans services aux malades.

#### §. X V.

##### *Du traitement de l'ankilose.*

De toutes les maladies des os, l'ankilose est la plus dangereuse et la moins guérissable. Les malades la négligent presque toujours.



quand il feroit encore tems d'en prévenir les suites; c'est-à-dire dans le commencement. Ils accusent le rhumatisme de l'infirmité qui commence, ils ne croient pas que la Vérole puisse la produire; et souvent des remèdes antérieurs, mais pris trop légèrement entretiennent encore leur sécurité.

Des Auteurs ont subdivisé cette maladie des articulations en sept espèces, après l'avoir distinguée en vraie et fausse. Mais, dans la maladie vénérienne, on ne reconnoit ordinairement que l'*ankilose purulente* et l'*exostose*.

Dans la première, la synovie viciée par l'acide du *virus* vénérien ronge les ligamens, les cartilages, forme des abcès dans les articulations et occasionne des douleurs très-aigues. Si les remèdes antivénériens ne résolvent point l'humeur, le Chirurgien doit prévenir le trop long séjour de la matière par l'application du *cautère*.

Le traitement de l'abcès, quand il est ouvert, rentre dans ce que nous avons dit de l'*exostose* au paragraphe Précédent. Quelquefois on est obligé, durant les pan-





semens, de faire des injections pour corriger le pus qui séjourne dans les capsules. On préfère la décoction de *Perficai-re* et le *baume de fioraventi* pour remplir cette indication. Le fréquent mouvement ne contribue pas peu à chasser la matière purulente hors la plaie.

Quoique cette espèce d'ankilose ait presque toujours des suites fâcheuses, cependant elle honore encore davantage le Chirurgien qui la traite que l'*ankilose exostofée*. Les épiphyses s'engorgent, s'exostofent, leurs fibres osseuses se ramolissent et l'art n'a point encore trouvé de remèdes capables de la guérir. D'après l'examen de cette espèce d'ankilose que le couteau anatomique nous met à portée de faire, je crois effectivement que cette affection est absolument incurable. La structure des parties est détruite. Il est un terme où l'art, quand il seroit enrichi de tous les secrets de la nature, demeurerait sans effet. C'est celui où la dépravation des organes a anticipé sur la vieillesse et les a amenés au point de la décomposition. Cependant cette incurabili-





té ne doit point faire négliger au malade l'expulsion du *virus*, par des remèdes appropriés. Le pire qui puisse en arriver est la diminution ou la perte du mouvement; et cette perte ne fait point mourir.

Ai-je besoin de dire que l'on doit traiter cette maladie de la même manière et avec autant de soin que les autres maladies des os? Leur affinité que le lecteur reconnoît aisément, indique ce qu'il faut faire.

## §. XVI.

### *Du traitement des douleurs.*

Les *douleurs vénériennes* cèdent très-facilement à l'administration des remèdes mercuriels; mais elles reviennent, si le traitement n'est point complet. La méthode frictionnelle salivatoire est la seule sur qui l'on puisse compter.

Il n'est point aussi facile de chasser les *douleurs* que j'ai appelées *mercurielles*, celles que l'on doit à l'abus des remèdes.

Quand je commençai à les voir et à les





traiter, j'ordonnai les *bains*, les *dépuratifs*, les *saignées* et je n'avois aucun succès. Je croiois cependant agir d'après l'indication que leur cause me présentoit. Du haut de mes raisonnemens, retombé dans l'obscurité, je tâtonnai longtems. Je donnai, en désespoir de cause, les *goutes anodynes* de *Sydenham* à des doses assez fortes et répétées deux fois par jour, les infusions de *plantes vulnérables*, je fis continuer les bains, et je guéris en très-peu de tems.

Je serois embarrassé de rendre raison de cette méthode : les Dogmatiques ne feront pas satisfaits de l'insuffisance de mon aveu ; mais je me range, pour cet instant, sous l'étendart de SÉRAPION d'*Alexandrie*.



### ARTICLE TROISIEME.

#### DES MALADIES DE L'URETRE ET DES BOURSES.

C'est dans cet article que nous rangerons toutes les maladies de *l'urètre* et des *bourses*.

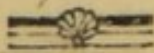


Elles sont en grand nombre, les plus négligées, les moins traitées et les plus dangereuses. Tout le monde se croit en état de traiter une *gonorrhée*, personne n'en a peur et beaucoup meurent de les suites, après avoir passé des années malheureuses traînées dans le chagrin et la douleur. On peut regarder la *gonorrhée* comme le *Rhume* que les François soumettent à *la mode* et qui tue la moitié des hommes par toutes les maladies de poitrine aux quelles la légèreté et la négligence donnent lieu.

Un Prince aussi jeune que malheureux, est mort, au grand étonnement des libertins, des suites d'une *gonorrhée*, dans les mains d'une nombreuse faculté. La même maladie a enlevé les puissances génératrices à un autre Prince du Nord. Ces exemples sont d'autant plus frappants qu'ils sont de nos jours. Je ne veux point remuer les cendres de François I.

Combien n'y a-t-il pas d'hommes qui ne craignent point de se marier avec des *gonorrhées habituelles* ou des *pertes du sémence* qui ont détruit en eux le germe de la génération et énérvé les facultés productrices ?





après la consolation que ces malheureux ont reçu d'un *Medicâtre* ignorant qui, ne pouvant les guérir, les a entretenus dans une sécurité fatale, ils portent au lit nuptial l'impuissance, le dégoût, la honte, l'opprobre de leur jeunesse et la cause de tous les désordres qui doivent en être les suites.

Je m'appesanterai sur le traitement de ces différentes affections, car je ne puis trop précautionner les malades et trop instruire ceux qui les traitent.

Je fais qu'il est des hommes hardis qui se vantent de guérir toutes les *gonorrhées* en huit jours, et d'autres hommes crédules qui les croient et le repètent sur leur parole, tant le merveilleux a de pouvoir sur l'esprit humain. Je fais qu'il est des *gonorrhées* telles qu'il s'en trouve dans l'ordre des bénignes et des habituelles qui se guérissent en huit jours et moins. J'en ai guéri et, avec moins de véracité, j'aurais pu faire des enthousiastes : mais ces succès tiennent plutôt à l'état et au tempéramment du malade qu'à l'héroïsme des médicamens. J'ai fini des *gonorrhées* en huit jours et, avec les mêmes remèdes, j'ai



eu peine à en finir d'autres en trois mois et plus. Mais on doit bien penser que jamais une gonorrhée virulente ne doit ni ne peut parcourir ses périodes dans un très court espace de tems , si l'on veut réfléchir que cette espèce de *fluxion* est soumise aux loix de l'inflammation et de la dépuration. Il est même telle gonorrhée que l'art ne pourroit repercuter, tant la sage nature s'obstine souvent à contrarier ces demi-savans qui croient tenir son gouvernail. Mais malheur à ceux chez qui un art assassin auroit surmonté la résistance de cette modératrice de l'univers, qu'ils craignent tout d'une humeur virulente qui rentre dans la circulation.

Le seul instant où l'art puisse, sans danger, se rendre à l'impatience des malades, c'est quand ils craignent l'invasion d'une gonorrhée préluée par de légères cuissens dans l'uretre, par quelque ardeur d'urine, par quelques guttes de matière échappée. Alors on peut placer quelques diurétiques pour la faire déclarer plutôt et souvent ils réussissent. Je me fers avec succès d'un breuvage composé de *petit lait*, de *vin blanc*, d'*eau de vi-*





*chi* ou de *Seltz* à parties égales, sur une bouteille duquel je fais ajouter une pleine cuiller à bouche d'*esprit de nitre dulcifié*. Cette boisson sert encore à rassurer sur leur état ceux chez qui un excès de bière nouvelle auroit occasionné un léger engorgement de la prostate ou des glandes de l'urètre.

Nous distinguerons six espèces de gonorrhée savoir la *virulente*, la *bénigne* ou *simple*, l'*externe*, l'*habituelle*, la *dartreuse* et la *testiculaire*.

### §. I.

#### *De la gonorrhée virulente.*

Cette espèce de gonorrhée ulcère l'orifice des glandes qui s'ouvrent en différents endroits du canal de l'urètre, telles sont les glandes de *Cooper*, celles de *Littre*, les lacunes de la fosse naviculaire, la *prostate*, le *verumontanum*, même les vésicules seminales. La maladie est plus ou moins grave suivant le nombre des parties affectées

Elle se déclare ordinairement trois ou quatre jours après la jouissance impure. Le prurit



rit l'annonce; mais dans vingt-quatre heures le malade ressent de vives douleurs et la sortie du pus virulent la manifeste. La matière est verte et jaune, épaisse, visqueuse, fétide, quelquefois sanguinolente. L'inflammation crispe souvent les fibres de l'urètre, elle se communique aux muscles érecteurs et accélérateurs, la verge se recourbe et c'est ce qu'on appelle une *Chaudepisse cordée*.

A cette époque, il arrive fort souvent des gonflemens sympathiques dans les aînes qui, quelquefois, sont très-sensibles. Ordinairement ils n'ont aucune suite.

La *dysurie*, la *strangurie*, l'*ischurie*, dénominations qui servent d'échelle pour mesurer les périodes d'accroissement successifs, depuis la peine que l'on ressent à lacher de l'eau jusqu'à sa suppression, sont encore des symptômes concomitans.

Dans ces différens états, le malade est rarement sans fièvre, et le Médecin est obligé d'ordonner l'ouverture de la veine pour arrêter les progrès de l'inflammation. Quand les sujets sont pléthoriques, je fais doubler, tripler même la saignée.



J'interdis au malade l'usage du vin et des liqueurs fortes, celui des alimens échauffans, les poissons et viandes fumées et salées, et les différens mets préparés avec le porc. Je fais boire en abondance du *petit lait* ou du *lait de beurre*, avec huit grains de *sel de nitre* sur chaque bouteille, ou du *petit lait au vin blanc*. Cet excellent diurétique est mis en usage par tous les Médecins Anglois, et l'on peut dire de celui qui la ordonné, *mis cuit utile dulci*.

Le traitement local se réduit à des immersions fréquentes de la verge dans du lait doux bouilli au plus haut degré de chaleur que le malade puisse supporter. Je fais injecter avec la même liqueur et faire des *frictions mercurielles* depuis la région du périnée jusqu'au filet.

Il est des gens qui se font un honneur aux yeux de leurs semblables de s'élever au dessus de la douleur, comme ils se font fait un mérite de braver le danger. Ces petits *Salomonnes* négligent leur état et ne se font raison que le verre à la main. Il vient toujours un tems qui vange la nature et la vertu ;



mais il en est d'assez heureux pour jouir du moment. Dans un excès de *priapisme*, ce qu'ils appellent la corde vient à casser et la maladie finit par une hémorrhagie. Ce n'est point un phénomène aux yeux de celui qui fait le rôle que le sang joue dans une inflammation.

Dans l'espace de huit jours environ, les symptômes de l'inflammation commencent à disparoître. Après un traitement convenable, je fais purger le malade avec la mixture de *manne*, de *cassé* et de *mélasse*, qu'ailleurs j'ai indiquée. A trois jours de là, je mets à l'usage des *pilules détersives* suivantes:

Prenez de *Baume de Canada*, quatre gouttes;  
de *mercure doux*, huit grains;  
de *Calamus aromaticus*, douze grains;  
de *Syrop diacode*, quantité suffisante.

Pour faire huit pilules que l'on prend en deux prises le soir et le matin.

Tandis que le malade fait usage de ces pilules, je le purge de cinq en cinq jours avec





des pilules hydragogues faites de la manière suivante :

Prenez d'*aquila alba*, dix grains ;

de crème de tartre, dix-huit grains ;

de pilules hydragogues, dix grains ;

de Syrop d'*absinthe*, suffisante quantité.

Pour neuf pilules que l'on prend de trois en trois heures, et dont on facilite l'effet avec du thé ou du bouillon fait d'herbes ou avec de l'eau de veau.

Dans ce période de la maladie, je ne néglige point l'usage des frictions mercurielles que je porte jusqu'au nombre de douze environ, car cet écoulement charie toujours un *virus vénérien*.

Quand la matière commence à tarir, qu'elle est séreuse, blanche ou du moins très-légerement teinte d'une nuance jaune qui tient plus au tempéramment ou aux exercices du malade qu'à l'impression du *virus*, je substitue aux pilules deterfives, les pilules balsamiques que voici ;





Prenez de *résine de gayac*, seize grains;  
de *sang dragon*, douze grains;  
de *baume de Copahu*, huit gouttes;  
de *laudanum liquide*, un demi-grain;  
de *Syrop de Stoechas*, suffisante quantité.

Pour faire huit pilules que l'on prend en deux prises.

C'est au même période que l'on cesse l'usage du *petit-lait* pour le remplacer par une *eau minérale artificielle* composée avec le *sel sédatif* et le *tartre martial soluble*.

J'ai déjà dit que l'on ne peut déterminer la durée d'une gonorrhée, cependant elle est soumise, en très-grande partie, au régime du malade, à son abstinence et surtout à sa sagesse. J'ai toujours remarqué que les dartreux sont bien plus longtems à guérir que les autres, car la fluxion gonorrhéïque détermine vers l'urètre ce vice erratique. Les fièvres s'opposent aussi à la guérison; mais on en trouve aisément la cause dans la foiblesse des malades et dans les remèdes,



souvent contraires à la gonorrhée, que l'on est obligé de leur administrer.

*De la gonorrhée virulente dans  
les femmes.*

Si les femmes à différentes époques de leur vie ont plus à souffrir que les hommes, elles sont un peu dédomagées de l'espèce d'injustice que la nature leur a faite, quand elles ont une gonorrhée.

A peine une gonorrhée virulente leur cause-t-elle une légère cuisson au *méat urinaire*, il est même rare que l'inflammation gagne jusque là, et elles ne manquent presque jamais d'attribuer aux *fleurs blanches* tous les autres écoulemens gonorrhéïques. Mais doivent-elles se tenir heureuses de ce peu de souffrances? L'absence de la douleur entretient leur sécurité; et cette sécurité fait le malheur de bien des hommes et contribue tous les jours à égarer et les auteurs et les praticiens.

Rien n'est plus embrouillé et moins utile que tous les écrits de ceux qui ont traité



des fleurs blanches. Personne n'est plus embarrassé qu'un Médecin à qui une femme s'adresse pour la traiter de fleurs blanches. Rarement en sort il à son honneur. Il a beau combiner les méthodes qui conviennent aux maladies qu'il soupçonne, il y a nombre de ces écoulemens qui couleront en dépit de son art et qui couleront jaune et très souvent verd. Il faudroit refondre le tempéramment, quelquefois tout le physique. J'ai, ent'autres, vu une femme désespérée qui vint me trouver pour la traiter, disoit-elle, d'une gonorrhée. L'écoulement étoit verd, abondant et continuel, elle avoit déjà subi six traitemens. Je répugnois à l'entreprendre, parceque je soupçonnois d'avance ce que l'expérience me confirma. Cependant vaincu par ses instances et sa sollicitude, je lui administrai les remèdes que je crus propres aux fleurs-blanches et ceux qui guérissent les gonorrhées. L'écoulement cessa au bout d'un mois et moi-même je la crus guérie. Illusion, trois mois après il reprit comme auparavant. Je sais que son inquiétude l'a conduite depuis chez d'autres





Médécins et je fais qu'ils n'ont pas mieux réuſſi.

Du croiſement de la gonorrhée et des fleurs-blanches ne réſulteroit-il point une maladie bâtarde qui tiendroît du caractère de chacune et que l'art n'eſt point encore parvenu à détruire, faute de l'avoir bien connue? Des auteurs célèbres et qui raifonnent ſort bien ont donné, à ce qu'ils ont cru, des règles invariables pour diſtinguer la gonorrhée des fleurs-blanches. Celles ci, diſent-ils, découlent de la matrice et du vagin, et il n'eſt reſervé qu'aux glandes de la vulve, et de l'urètre, de fournir l'écoulement de la gonorrhée. Jadis je l'ai cru bonnement et l'ai même repeté; mais la raiſon et l'expérience ſurtout, m'ont détrompé, et pourquoi les glandes du vagin en ſeroient-elles exemptes, puisqu'elles reçoivent la première impreſſion du *virus*?

S'il eſt des glandes qui aient quelque droit d'exception, il me ſemble que ce devroient être celles du *méat urinaire*, puisqu'elles ſont abritées par les nymphes, et que d'ailleurs il

est



est vraisemblable qu'elles ne peuvent être affectées que de proche en proche.

Il est bien vrai que les fleurs-blanches, dans l'exakte acception de ce terme, ne doivent paroître qu'à l'approche des menstrues, cesser pendant leur cours, et disparoître deux ou trois jours après. Mais la foiblesse du tempéramment et la dépravation de l'estomac ne peuvent-elles pas entretenir leurs cours depuis un période mensuel jusqu'à l'autre, comme les *fleurs-batarde*s peuvent avoir des interruptions? Comment établir des regles invariables?

Il est cependant impossible que l'on prenne le change sur une gonorrhée virulente; après tout la douleur en empêcheroit. Comme on ne peut se méprendre sur cette espèce d'écoulement, j'aurois dû peut être renvoyer tout ce que je viens de dire à l'article de la *gonorrhée bénigne* sur laquelle il est plus ordinaire de se tromper et qui seule peut excuser l'erreur; mais tout ce que j'ai dit, se présentoit si naturellement que ma plume n'a pu se refuser à suivre ma pensée. D'ailleurs quelque part que ces remarques se trouvent,





le lecteur peut, s'il veut, en faire son profit. Venons au traitement de la gonorrhée virulente.

Rarement il est nécessaire de recourir à la saignée. On proportionne la quantité des boissons rafraichissantes à l'intensité de l'inflammation et du temperement bien plus humide et foible que celui des hommes. A cela près de cette différence, dans le premier période de la maladie, ou il est rare que les femmes consultent, on peut suivre la marche prescrite pour les gonorrhées des hommes.

Durant le traitement, elles se lavent avec de l'eau de Cerfeuil sur bouteille de laquelle on met une cuillerée de vinaigre lithargirisé. La même liqueur sert à injecter, avec une seringue propre au sexe. Elles finissent la cure par des fumigations de Cinnabre, de sucain et de résine tacamahaca, reçues dans le vagin.



## §. I I.

*De la gonorrhée bénigne.*

C'est pour ne point changer les termes reçus et amener la confusion, que je continue de nommer *bénigne* cette espèce de gonorrhée; car je n'ai jamais pu m'accoutumer à voir de la *bénignité* dans une gonorrhée. Je lui donneroïis plus volontiers le nom de *simple*, si des auteurs ne l'avoient point donné à la perte de semence qui ne me semble point devoir être rangée au nombre des gonorrhées et dont je m'occuperai dans un des paragraphes suivans.

Cette espèce d'écoulement peut avoir existé avant que la vérole fut connue en Europe, et je crois volontiers, avec le studieux M. de Sanchés, que *Pacificus Maximus* a eu la gonorrhée, que le Roi *Alphonse de Naples* en est mort en 1458, que le Roi *Ladislas* eût une fin pareille en 1414. C'est la même qui affecte les Chiens et l'on ne remarque point sur ces animaux d'autres symptômes vénériens, quoique quelques uns aient





assuré qu'ils ont des chancres véroliques. Mais avoient-ils si bien distingué l'espèce d'ulceres, qu'il soit impossible qu'ils ne proviennent de toute autre cause? on fait que les chiens sont sujets à une infinité de maladies pforiques.

Ce qui est constant et ce que j'ai eu lieu de remarquer très-souvent, c'est que les fleurs-blanches de l'espèce que je crois être croisée, ont communiqué cette sorte de gonorrhée. Elle participe même, en très-grande partie, de la nature du flux-blanc. Comme lui, c'est un dégorgement des glandes; comme lui, l'écoulement est tenu, léger et à quelque chose de feminaire. La couleur et l'opiniâtreté sont les mêmes dans l'une et l'autre affection.

Le tempéramment, la disposition des organes influent beaucoup sur l'acquisition qu'on en fait. Plusieurs voient la même femme et quelques uns s'en trouvent seulement indisposés. Quoique l'habitude laisse moins de prise à la contagion, cependant on voit des hommes gagner cet écoulement avec des femmes qu'ils fréquentent depuis plusieurs



années et les revoir après leur guérison sans en éprouver à l'avenir aucun ressentiment. La dissémination de cette espèce de gonorrhée présente tous les jours des phénomènes nouveaux qui étonnent le Médecin, qui égarent l'inexpérimenté, qui troublent le repos des malades par les soupçons injurieux qu'ils se croient autorisés de prendre de la conduite de la personne qui le leur a communiqué.

La glande prostate est toujours affectée dans cette indisposition, elle fournit la matière de l'écoulement. Quand on connoit la forme de ce groupe de glandes et la place qu'elles occupent, on n'est plus étonné si, quelquefois, dans leur gonflement, elles s'opposent au libre cours des urines, si même elles les suppriment. La *Strangurie* et l'*ischurie* sont des accidens moins rares qu'on ne le pense. Ils ne manquent jamais d'effrayer le malade dont le premier mouvement est d'accuser les remèdes du premier qu'il a vu et, dans son inquiétude, de chercher ailleurs du soulagement. Le second qu'il appelle à coutume d'entretenir son erreur et de lui présenter le moyen usité pour les retentions





d'urine, l'*algali*. Le malade se refout à tout, le Chirurgien opère, trouve de la résistance, force, déchire et vante ses succès pour avoir fait rendre avec douleur quelques gouttes d'eau mêlée de sang.

Avec un peu moins de précipitation ou de connoissance, n'eut-il pas été plus sage de chercher dans les *emolliens* et les *refrigérans* le remède de l'inflammation? Quelques bains ou quelques lotions, un Cataplasme de mie de pain, de fleurs de sureau, de safran, de lait ou de vinaigre lithargirisé, ou simplement une bouillie d'oignons cuits, ou des onctions faites avec l'huile de fourmi: du petit lait au vin blanc ou coupé d'eau de Vichi ou de Seltz, animé, s'il est nécessaire, d'esprit de nitre ou de sel diacisé, les térébenthinés, l'immersion des pieds & du Périnée dans l'eau chaude ou froide, ces secours auroient épargné au malade des douleurs et souvent des suites fâcheuses. Ceux qui usent de l'*algali* dans de pareilles circonstances n'eussent-ils pas dû être instruits par le peu de soulagement qu'ils procurent aux depends d'une rechute plus douloureuse et toujours opiniâtre?



Après quelque exercice pénible, un excès quelconque, il n'est pas rare d'avoir les urines sanglantes, de pisser même le sang pur. Cet accident est sans suite et effraie plus qu'il ne peut nuire. Le repos, l'usage du *petit-lait nitré*, une once de *creme de tartre* prise en 8 prises pour rendre la liberté du ventre souvent reserré et comme *bandé*, pour me servir de l'expression des malades, ramènent la tranquillité et les choses au premier état.

Il est absolument impossible de déterminer le tems de la guérison de ces espèces d'écoulemens. Ils tiennent à nombre de circonstances & le simple aspect du malade ne peut décider le pronostic. Mais les personnes foibles, cacochimes, hypocondres, attaquées de fièvre intermittentes, celles qui ont des scrophules ou toute autre maladie qui affecte les glandes doivent s'attendre à de l'opiniâtreté.

Le traitement est assez simple. J'use, en premier lieu, de *pilules savonneuses* composées de *jalap*, de *camphre*, de *résine de gayac* et de *mercure doux*. Souvent ces pilu-





les guérissent sans adjudant ; mais quand elles ne fussent pas , j'ordonne , aussitôt que l'écoulement n'est plus ni verd ni jaune , les *pilules balsamiques* dont j'ai parlé au paragraphe précédent. Je fais injecter en même tems une eau légèrement chargée de *sucré de Saturne*.

Il est une observation que j'ai faite et dont je dois faire part. Souvent on discontinue de s'injecter dès le jour que l'écoulement cesse , et , quelquefois , à la grande inquiétude des malades , il reprend deux ou trois jours après avec abondance. Si l'on eût continué le remède trois à quatre jours de plus , on se fût évité cette surprise : mais l'écoulement cède à la première injection. Il n'est pas rare que cette reprise alarme jusqu'à deux fois ; mais elle n'outrepasse jamais , ou du moins je ne l'ai point encore vu. Il seroit très difficile de rendre compte de cette singularité.

A l'époque où l'écoulement devient blanc , je fais reprendre aux malades leur manière ordinaire de vivre ou à peu près. Cette précaution sert à prévenir une répétition qui



n'est due souvent qu'à un verre de vin ou de liqueur forte, à un exercice outré.

*De la gonorrhée bénigne des femmes.*

Cette espèce de gonorrhée peut n'être autre chose qu'un flux blanc dégénéré par la dépravation de l'estomac et des voies chyliaires. S'il est constant que cette espèce de gonorrhée ait affligé les parties génitales avant l'apparition de la vérole en Europe, on ne peut refuter cette assertion. Mais ce qu'il est impossible de mettre en doute, c'est que le mal des Antilles a exaspéré cette maladie, s'est combiné avec elle et a donné un résultat neutralisé qui s'opiniâtre contre tous les remèdes. La plupart des praticiens prétendent que le mercure est contraire au traitement des fleurs-blanches et qu'il les entretient. L'expérience insiste sur le mercure pour la guérison du *virus* vérolique. Le *métis* provenu des deux maladies croisées participe de l'espèce de l'une et de l'autre, il faudroit donc un spécifique mitoyen qui convint également à toutes deux: où le trouver?





Nous parlons bien, mais nous ne cherchons pas. Il semble qu'on ait tout dit sur les maladies vénériennes, leur traitement est avili par le nombre de Charlatans que l'on laisse en droit de distribuer des remèdes qu'ils ne connoissent pas pour une maladie qu'ils connoissent encore moins, et des malheureux victimes de tous les côtés transmettent à leur posterité leur foiblesse et leurs maux.

J'ai vu nombre d'enfans des deux sexes, mais plus de filles encore, apporter avec la vie l'incommodité d'un écoulement gonorrhéique. Combien n'en voit-on pas qui sont affligées de fleurs-blanches avant l'âge de douze ans? Les parens s'étonnent, consultent, médicamentent, abandonnent au tems ce que l'art n'a pu soulager et les enfans ont à gémir le reste de leurs jours de la détresse de la Médecine et de l'inattention du gouvernement.

Puisque nous avons soumis notre liberté à l'entrave des loix, puisque nous avons remis ces loix entre les mains d'hommes que nous avons cru sages pour veiller à leur exécution, puisque nous nous dépouillons d'une partie de notre propriété pour assurer cette



exécution ; ne devons-nous pas être en sûreté pour notre vie, nos biens et surtout notre santé ?

Ce n'est point assez que les chemins soient battus par des archers pour balayer les brigands et plus souvent inquiéter les voyageurs ; que les murs des villes soient tapissés d'ordonnances pour fixer, conserver, consacrer la propriété des citoyens ; il faut que le souverain veille , avant tout , à ce que la santé ne reçoive point d'atteinte préjudiciable. Ceci l'intéresse plus qu'il ne pense. De la santé dépend la force, et de la force dépend ce travail qui nourrit son oisiveté & les générations qui font sa puissance. Et cependant c'est la population qui semble le moins arrêter ses regards.

On exige des connoissances dans un huis-fier , on veut un Chef d'oeuvre d'un cordonnier et l'on permet gayement au premier ignorant d'exercer une ou plusieurs parties de l'art de guérir. Il achète le droit d'assassiner impunément , et il l'achète de ceux à qui le soin est commis de veiller à la santé. Où ne peut conduire l'habitude des abus ?





Des hommes qui s'estiment et dont le public approuve l'opinion, des hommes qui rougiroient de la seule pensée de faire tort à quelqu'un, se rassemblent sous l'auspice des loix, aux yeux de leurs concitoyens, et ils reçoivent en corps et avec étiquette le prix de leur santé, de leur vie, et quel prix? . . . Mais le gouvernement leur a donné ce droit pour récompenser leurs services ou publics ou particuliers.

Je fais que l'on trouvera, en faveur des Charlatans, une espèce de prescription dans l'antiquité qui les a tolérés et la confiance inquiète des malades de tous les siècles, je fais qu'il seroit même attentatoire à la liberté de faire une recherche rigoureuse de ceux qui exercent clandestinement l'art de guérir : Aussi n'insiste-je que sur ceux que l'on approuve et en qui cette approbation suppose des connoissances. Les personnes éclairées n'en sont point dupes, mais le peuple y croit et le peuple fait la plus grande partie, le peuple fait l'état, c'est sur le peuple que régner les souverains.

Mais il semble à regarder de près les dé-



tai's des différentes administrations que le  
 peuple est fait pour ceux qui le dirigent.  
 Ils sont bien éloignés de croire qu'ils ne  
 sont à la tête du gouvernement que pour  
 le peuple, que le peuple est leur commet-  
 tant. Ce n'est point seulement dans les  
 royaumes soumis à la volonté d'un mo-  
 narque que j'ai fait cette observation,  
 je l'ai vu dans les états gouvernés par des  
 citoyens, et c'est là que le ridicule est  
 bien plus marqué. Généralement, on  
 ne remédie aux inconvéniens qu'après  
 qu'un membre du souverain en a fait l'épreu-  
 ve facheuse. Nombre de malheureux en  
 avoient auparavant été les victimes, sans  
 que leurs cris eussent réveillé les dépositai-  
 res de l'autorité.

Je suis certainement éloigné de desirer que  
 l'on multiplie les entraves, je préférerois  
 rompre des fers à en forger de nouveaux. Ce  
 n'est point dans les franchises de la liberté  
 que les plus grands abus se commettent, nous  
 venons de les voir sujets à des impôts.

Le moyen le plus efficace pour remédier,  
 sans violence, à l'abus contre le quel nous





nous élevons, feroit de convaincre tous ceux qui exercent les trois branches de l'art de guérir qu'il n'est, en lui, nulle partie qui déshonore ceux qui la professent avec savoir et dignité. Les *Asclépiades* arrachotent des droits, faisoient des bandages, guérissent les yeux et ne se feroient point crus avilis pour porter, avec un lavement, du secours à leurs malades. C'est une vanité mal entendue qui a fait délaissier diverses branches dont des intrus se sont emparés avec des connoissances bornées; comme si la moindre partie de notre corps n'a pas une communication directe avec le tout, comme si le mal de la partie la plus éloignée ne peut pas jeter le trouble et le désordre dans toute la machine, comme si l'on ne doit pas connoître toutes ses fonctions avant que de chercher à remédier à l'une d'elle.

Mais c'est envain que nous crierons après le redressement des torts, si les Magistrats ne nous lisent point, si nos Confreres nous lisent avec prévention, si nous n'avons le talent de persuader. Revenons, après une excursion peut-être trop longue, mais nécessi-



tée par le désordre, à ce que nous savons du traitement de la gonorrhée bénigne des femmes.

J'ordonne le mercure en breuvage pour ne point fatiguer l'estomac par l'usage des pilules qu'il faudroit continuer trop longtems. Après avoir fortifié ce viscère par les *Analeptiques* generaux et rémédié au *virus*, s'il y en a, je mets à l'usage d'une infusion théiforme de *Vulneraires suisses*. Je leur donne, pour adjudant, si l'écoulement me semble opiniâtre, l'*Poleosaccharam* suivant :

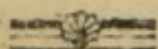
Prenez d'*esprit de vin camphré*, 16 gouttes;  
 de *teinture de succin*, 12 gouttes;  
 de *sucres blanc* en poudre, suffisante  
 quantité,

Pour faire deux prises égales.

Je donne encore l'infusion d'*ortie grièche* qui paroît jusqu'ici, la plante la plus appropriée aux écoulemens blancs.

Je n'oublie point les fumigations prescrites au paragraphe précédent dont j'attends





la moitié du succès; et c'est par ce traitement simple et combiné que je crois remplir les deux indications et que je suis parvenu à guérir le plus grand nombre des femmes qui m'ont donné leur confiance.

### §. I I I.

#### *De la gonorrhée habituelle.*

Les Anglois appellent *gleet* cette espèce d'écoulement et ils donnent indifféremment ce nom à toute effluxion sans signe d'inflammation, qu'elle soit ancienne ou non, parce que *to glide* signifie couler lentement.

Les Hollandois appellent indifféremment cet état *perte de semence*, parcequ'on leur a dit, dans l'impuissance de les guérir, que ces écoulemens sont séminaires et leur guérison l'ouvrage du tems. La liqueur de la prostate qui s'écoule le plus souvent dans ce relâchement, sert à entretenir l'erreur et du traitant et du traité.

Fixons la vraie définition de cette gonorrhée mal expliquée par tant d'auteurs et si peu connue des maîtres qui veulent guérir.



La gonorrhée habituelle est celle qui passe le tems ordinaire à la guérison, comme une plaie change de nom après certain laps de tems quand elle existe avec érosion de substance.

Toutes les gonorrhées peuvent donc dégénérer en habituelles, soit qu'elles existent avec ulcère, soit qu'elles ne soient qu'un dégorgement des glandes.

Une gonorrhée virulente, dégénérée en habituelle, fait naître des symptômes qui ne laissent point à douter sur l'état malheureux du malade. Les ulcères deviennent fongueux et donnent lieu à des excroissances, incommodité dont plus loin nous allons nous occuper.

Les habituelles qui succèdent aux gonorrhées simples, sont dues à la foiblesse de la prostate. Il reste à savoir, pour la curation, si le vice dartreux ne favorise point leur opiniâtreté.

Je dépêche assez promptement les gonorrhées habituelles suite des gonorrhées simples. Et ma méthode, en me mettant en réputation, m'eût plus satisfaire, si l'indiscr-



tion de certains malades ne m'eût fait, presque, repentir de mes succès.

La plupart du monde ne met aucune différence entre toutes les espèces d'écoulemens. A-t-on guéri un malade en huit jours d'une gonorrhée habituelle, son ami vient avec une virulente et exige la même célérité. Son impatience ne se prête point aux raisons, et il accuse son Médecin de la durée de son écoulement.

En général, les malades prennent les raisons des Médecins pour l'excuse de leur impuissance; et je conseillerai toujours aux Ministres de santé de se mettre en crédit plutôt par les succès de l'événement que par l'élocution. Les dissertations médicales faites au chevet du lit des malades et les livres de Médecine en langue vulgaire ont avili cette profession. La complaisance doit être une des qualités du Médecin, mais la vénération est le tribut de sa science et de son utilité.

Les *pilules balsamiques*, quelques injections, mettent fin aux gonorrhées les plus opiniâtres et je ne mettrai point davantage sur



leur traitement, puisque l'on peut consulter les paragraphes précédens.

On lit dans nombre d'auteurs des recettes pour les gonorrhées habituelles dont on a choisi les ingrédiens parmi les plus forts astringens, qui, pour le remarquer en passant, exaspèrent le mal, quand ils sont prodigués. Evénement tout-à-fait contraire à l'intention de celui qui les administre.

Mais il en est qu'il est très-dangereux de donner et que des Médecins célèbres ont cependant osé recommander, tels sont les *Cantharides* et le *sucré de saturne*. Certainement ils ne les avoient jamais éprouvés. D'après l'expérience ils n'auroient point hazardé ces poisons. N'est-il pas tant d'autres médicamens que la main bienfaisante de la nature nous offre et qui joignent à l'innocuité des qualités salubres ?

Sur l'autorité de *Mead*, de *Garidel*, je crus pouvoir essayer d'un élixir où ils faisoient entrer les *Cantharides*. Ils l'ordonnent à la dose de cinquante gouttes. Toujours craintif en maniant des médicamens délétères, je réduisis les prises à dix et vingt





gouttes. J'avois raison. Tous ceux à qui je fis prendre de cette teinture perfide (et le nombre en est grand, car on ne doit jamais éprouver en petit) coulerent plus abondamment. J'en fus d'autant moins étonné que par avance, je ne pouvois concevoir comment un médicament diurétique pourroit arrêter un écoulement : mais ce qui acheva de me le faire reprouver à tout jamais, c'est que, malgré ma parcimonie à doser, les trois quarts de mes malades éprouverent des dyfuries, même des stranguries, eurent des urines sanguinolantes, et ceux qu'un temperamment robuste mit à l'abri de ces inconvéniens, ne trouverent aucun mieux.

Dans mon hôpital, j'ai donné, dans l'espace de six semaines le *sucré de saturne* à cent cinquante personnes. M. *Malouin* Médecin de Paris, que les sciences, l'humanité & ses amis regrettent, le permettoit à la dose de quinze grains par jour. M. *Goulard* dont le nom répandu fait époque & autorité, prescrit son *vinaigre lithargirisé*. M. *Hundermarck* ordonne aussi le *sucré de Satarne* de dix à douze grains par prises.



Pour plus de précaution, je ne donnai que quatre grains et je joignis, pour correctifs, le *camphre* et le *castoreum*. Mes malades en prirent pendant trois jours et ressentirent des coliques plus ou moins marquées qui céderent à une légère purgation, mais qui n'apportèrent aucune diminution dans l'écoulement, deux éprouverent des effets plus fâcheux. L'un enfla de toute l'habitude du corps, l'autre eut des douleurs dans toutes les articulations, mais aucun n'eut de coliques. Ces symptômes qui me firent regretter d'avoir fait une essai, quelque timide qu'il fût, céderent à une purgation à la quelle je joignis le *verre d'antimoine*. Et eux deux, de tous ceux qui avoient pris du *suc*, furent radicalement guéris d'une gonorrhée de plusieurs années que je traitois depuis six mois environ.

Cette expérience m'a fourni deux observations particulières. La première, que ces malades ne prirent point au de là de douze grains de *suc de Saturne* en trois jours. La seconde, que je n'avois trouvé dans les auteurs qui ont traité des effets du plomb,





nulle trace des symptômes qui se manifestèrent.

Heureusement à ma prévoyance, je ne fis point d'effais funestes. Que mon expérience puisse servir aux auteurs qui écrivent sur la foi d'autrui et aux praticiens qui les croient. Un autre pourroit cacher ses revers et taire ses erreurs : mais l'amour de l'humanité doit l'emporter sur une discrétion criminelle. Le plus habile Médecin est sans doute celui qui a commis le plus de fautes et qui a su les reconnoître.

Ce seroit avec un loisir peu profitable, que je ferois un article à part de la gonorrhée habituelle des femmes. Presque toutes leurs gonorrhées sont habituelles et rentrent dans ce que nous avons dit au paragraphe précédent.

#### §. IV.

##### *De la gonorrhée externe.*

Cet écoulement a son siège dans les glandes sébacées, qui dégorgent toujours en



plus ou moins grande quantité, une matière blanche et épaisse et d'une odeur forte. Il ne faut pas confondre cette excrétion préparée par la nature avec un écoulement gonorrhéique. Celui-ci est plus abondant, plus tenu, et d'une couleur un peu jaune, quelquefois verte, l'odeur diffère encore.

Cette espèce de gonorrhée peut ne pas être un symptôme vénérien, le vice dartreux l'occasionne par métastase. C'est ce que j'ai vu. Un jeune homme chez qui un écoulement pareil se déclara avec l'âge de puberté me fut amené par ses parens qui trembloient sur la cause de cette incommodité. Il avoit subi trois traitemens anti-vénériens sans succès. L'écoulement disparoissoit et revenoit quelques semaines après. Je rassurai sur l'événement, j'attaquai le vice erratique et bientôt l'écoulement disparut avec la cause qui l'entretenoit. Je parlerai plus particulièrement de cette gonorrhée très-commune au paragraphe suivant.

Les glandes sébacées apparentes sur quelques sujets, chez d'autres se dérobent à la vue. Quelquefois longtems inaperçues,





leur orifice se développe et cette apparition inquiète ceux qui craignent les retours des plaisirs dangereux et indifferetement pris. Semblables à des têtes de petites épingles, elles forment une couronne grainue à la base du gland.

Un élève en Chirurgie qui m'affura suivre depuis 7 années les écoles d'Anatomie vint me consulter il y a quelque tems. Il étoit désespéré de ne pouvoir se guérir depuis trois mois de ce qu'il nommoit des *verrues*, en les brulant journellement avec l'*eau divine de fernel*. Après avoir envain cherché le mal, je reconnus les glandes sébacées qui protuberoient. Mon avis fût qu'il profitât mieux à l'avenir des leçons de ses professeurs. J'ai vu des guérisseurs avides entretenir la crédulité, en pareilles circonstances, et mettre à profit la peur des consultans.

Si la gonorrhée externe est accompagnée d'inflammation, le phimosis peut en être la suite, et l'on doit injecter, entre le prépuce et le *balanus*, une infusion de *fleurs de sureau*. La même eau peut servir en lotions.



tions si le gland est découvert. L'expérience m'a fait préférer de laisser quelque tems les glandes se dégorger, ainsi que je le pratique dans les autres gonorrhées. Les repercusifs agissent puissamment sur cette gonorrhée; mais très-souvent il se fait une translation, et d'externe, l'écoulement devient interne. Le malade n'y gagne point.

Il est donc plus prudent d'observer, dans le traitement, les périodes de l'inflammation, s'il en existe, de la dépuration et de la desiccation, comme dans les autres espèces de gonorrhées. Comme pour elles aussi, j'use des mêmes Médicamens.

### §. V.

#### *Dé la gonorrhée dartreuse.*

Aucun auteur jusqu'ici, n'avoit cru que les dartres pussent produire un écoulement gonorrhéique, ou du moins ne l'avoit dit. Cependant le fait n'est pas rare et présente tous les jours différens phénomènes qui, sans en chercher ni donner de raison, sont





rapportés par les François à la gonorrhée habituelle, par les Anglois au *gleet*, par les Hollandois à la perte de semence.

J'ai vu un Perruquier avec une gonorrhée de cette espèce qui lui reprenoit chaque année au retour du printems et couloit pendant 15 jours. J'ai vu un cocher avec un pareil écoulement qui duroit trois jours, chaque fois qu'il se livroit aux plaisirs de l'amour. J'ai vu ces gonorrhées paroître au grand étonnement des personnes qui n'avoient à se reprocher aucun commerce impur. J'ai vu un homme de soixante et dix années qui n'avoit jamais travaillé à sa reproduction avoir un écoulement dartreux. Je ferois un livre de toutes les observations singulieres que le vice dartreux m'a présenté dans ses égaremens. Ce sont sans doute ces espèces d'écoulemens que des auteurs ont comparées aux fleurs-blanches et qu'ils ont recommandé de ne traiter qu'avec les précautions dues aux égouts que la nature se procure en différens endroits du corps, parcequ'ils ne savoient ni les connoître ni les guérir.



Cet écoulement provient de la prostate, c'est un fait constaté par les signes qui lui sont communs avec les gonorrhées simples et habituelles. Mais comment le vice dartreux porte-t-il son impression sur cette glande ? Comme il le porte sans doute sur toutes les parties internes et externes du corps qu'il se plaît à parcourir.

Chercher les causes de ces phénomènes, c'est fort bien fait : mais il est encore mieux d'y appliquer un remède. Je crois l'avoir trouvé et l'on en jugera, en mettant en pratique ce qu'il faut relire au paragraphe *du traitement des dartres*. Mais on dépouillera la cure de tous les accessoires de la salivation, de la salivation même. Ici elle seroit inutile. Tout au plus, on peut compléter le remède avec les pilules indiquées pour la gonorrhée simple, et l'on s'injecte avec l'eau de saturne.

Avant que de finir, il est à propos de dire un mot de la manière de reconnaître cette espèce de gonorrhée et de la distinguer des autres avec lesquelles elle est restée si longtems confondue.





Mille personnes ont des dartres sans s'en douter. Plus encore se livrent indiscretement aux douceurs de l'amour et croient naturel de leur rapporter l'incommodité qu'elles ressentent, puisqu'on ne les a jamais prévenues qu'un écoulement gonorrhéique peut provenir de toute autre cause.

Il est possible même qu'une dartre n'ait jamais porté son caractère à l'extérieur, que son germe ne se soit point encore développé, et que la prostate soit le premier lieu qu'elle affecte. Alors, il faut interroger le malade sur l'état de la peau de ses pères, de celle qui l'a nourri.

Généralement, quand un homme consulte pour une gonorrhée habituelle qui présente des particularités remarquables, ou qui se montre réfractaire à divers traitemens, il faut soupçonner le vice dartreux et le rechercher avec précaution par toutes les demandes tirées des signes qu'il présente.

Voilà une carrière nouvelle que je viens d'ouvrir. Mes remarques ne sont qu'un simple aperçu : c'est à l'expérience et l'observation des praticiens de rectifier actuellement



mes idées et d'éclaircir, d'étendre ce que je n'ai fait qu'indiquer.

§. V. I.

*De la gonorrhée sèche ou testiculaire.*

C'est ce que le Vulgaire appelle *Chaudepiſſe tombée dans les bourses*. L'art nous dit que c'est une translation de l'humeur gonorrhœique sur le cordon spermatique, sur un ou les deux testicules.

La fatigue, la débauche, les remèdes repercuſſifs en ſont les cauſes ordinaires. Souvent la foibleſſe organique a ſeule toute la part à cet accident. Il eſt des perſonnes qui n'ont jamais eu de gonorrhées que l'humeur ne ſe ſoit portée ſur les testicules.

Le *Sarcocèle*, le *Varicocèle* et toutes les différentes tumeurs qui affectent les testicules et leurs envelopes peuvent être les ſuites de cette gonorrhée.

Après la translation, l'humeur gonorrhœique coule beaucoup moins, quelquefois elle eſt ſupprimée.

Le malade eſt toujours averti de l'invaſion





de cette maladie, par les douleurs gravatives dans les aînes qui, du cordon spermatique, se prolongent jusqu'au testicule, par les alternatives de froid et de chaud, par les maux de tête et la fièvre. Tous ces signes précurseurs de l'inflammation sont quelquefois très peu sentis. Il est des tempéramens qui s'élèvent au dessus des efforts du mal.

Ni les malades, ni ceux qu'ils consultent ne peuvent se tromper sur la nature de cette incommodité, quand elle est à son premier période. Mais j'ai souvent vu s'y méprendre quand on n'a point souffert de ses commencemens. Les malades s'imaginent qu'un effort est la cause du mal qu'ils ressentent et quelquefois leur persuasion gagne le Chirurgien, s'il n'est pas expert. J'ai vu des malades se présenter chez moi avec des bandages élastiques pour un testicule endurci; d'autres porter constamment, depuis plusieurs mois, des emplâtres *de vigo* pour des entéroceles. Si ces bévues étoient sans conséquence, on admireroit cet excès d'ignorance; mais on est obligé de le plaindre bien sincèrement.



Difons en peu de mots la manière de ne point fe tromper fur ces différentes espèces de maladies auffi éloignées dans le traitement que dans leurs principes. La hernie présente des parties molles, on sent l'intestin rouler entre les doigts, les mufcles obliques font dilatés et depuis l'anneau jufqu'aux testicules, l'aine eft gonflée fans douleur ni changement de couleur. Le testicule n'eft point affecté et on l'explore au centre de la tumeur. On parvient quelquefois à faire rentrer la hernie quand le malade eft couché fur le dos, les genoux élevés.

La gonorrhée fèche occupe le propre corps du testicule qu'elle tient engorgé, les mufcles abdominaux ne font point dilatés, le cordon eft dans fon état naturel, à moins qu'il n'y ait inflammation. S'il en existe, la douleur quoique vive, eft éloignée de celle qu'occasionne l'étranglement de la hernie, et les vomiffemens, la paffion iliaque, le hoquet, les fueurs froides, le pouls languiffant accompagnent toujours l'étranglement.

La réfolution eft le feul moyen à tenter.





La suppuration entraîneroit la fonte des testicules, la gangrene du *scrotum* ou au moins causeroit des dépôts purulens, urinaires et fistuleux. L'induration n'est pas moins à redouter. Le sarcocèle, l'hydrocèle, le carcinome peuvent en être les suites.

Le pronostic de cette maladie est fort embarrassant et l'homme expérimenté ne promet rien au malade. Assez ordinairement, quand le remède suit immédiatement l'invasion, deux ou trois jours suffisent pour dissiper la tumeur. Mais si l'on a laissé accroître ses progrès, l'événement ne peut être aussi prompt. Le succès est bien plus lent encore, quand l'induration succède à l'inflammation.

J'ai vu, pour éprouver l'habileté du Chirurgien et exercer la patience du malade, ce malheureux accident se jouer de l'un et de l'autre. Quelquefois un testicule est à peine défensé que l'humeur se porte sur le bien portant; celui-ci n'est pas plutôt guéri que le premier renfle encore, et, pour faire cesser ces alternatives, l'humeur finit par gonfler tous les deux. D'au-



tre fois, le même testicule guérit et ren-  
gorge successivement durant des années en-  
tières.

Le repos est le premier et le principal de tous  
les remèdes. La saignée répétée une, deux,  
même trois fois, suivant l'intensité de la fièvre  
est toujours indiquée. On renouvelle toutes les  
vingt-quatre heures sur le *scrotum* un cata-  
plasma de *farine de fèves*, de *fleurs de si-  
reau* et de *mie de pain*, arrosé de *vinaigre  
de litharge*. Ce topique est d'une efficacité  
confirmée par l'expérience qui force ici la  
théorie à retrograder.

J'ordonne pour boisson un breuvage com-  
posé de parties égales d'*eau de Chiendent*, de  
*vin blanc*, d'*eau de Viehi* ou de *Seltz*, de  
*petit lait*, et, quand la fièvre a cédé, les  
*pilules balsamiques apéritives* suivantes, pour  
rappeler, s'il est possible la matière de l'é-  
coulement.





Prenez de *térébenthine*, un gros ;  
de *mercure doux*, deux scrupules ;  
de *sel ammoniac*, demi-gros ;  
de *syrop des cinq racines apéritives*,  
suffisante quantité.

Pour faire des pilules de quatre grains,  
dont on prend trois le matin et trois le  
soir.

Je purge autant de fois que l'état du ma-  
lade semble l'indiquer : il est prudent de faire  
porter un suspensoir jusqu'à la fin du traite-  
ment.

Si l'on a abandonné l'engorgement à ses sui-  
tes, s'il n'y a plus ni inflammation, ni fièvre  
pour donner du ressort aux organes et pré-  
parer les sucs épaissis à la résolution, elle se  
fera très-lentement. La saignée seroit con-  
traire et la retarderoit loin de l'accélérer.  
Souvent même les cataplasmes résolutifs  
sont sans effet. C'est dans ces circonstan-  
ces, que le Chirurgien reste seul. Ses li-  
vres ne l'enseignent plus, sa routine tom-  
be en défaut. Il doit chercher des guides



dans les alentours, dans le temperament du malade et se fraier une route nouvelle après avoir reconnu son orient.

J'ai tiré, dans ces cas embarrassans, de grands avantages des frictions locales et surtout de la salivation operée par le mercure. Quand il seroit bien prouvé que ce symptôme n'auroit rien de vérolique, il suffit de connoître le mécanisme de l'opération du demi-métal pour espérer tout de son efficacité.

L'épididime est le premier engorgé et le dernier à guérir. Il n'est pas rare qu'il y reste une dureté longtems après la guérison. Il en est plusieurs qui se prévalent de ce léger engorgement qui ne peut avoir de suites pour inquiéter les malades qui les consultent. De pareils avis dénotent une ignorance crasse, s'il vaut mieux dire qu'un homme est ignorant que malhonnête. Mais on est trop souvent tous les deux.

Ce sont ces gens qui professent à la honte de l'art, qui cherchent à éloigner de leur Médecin des malades faciles, à qui ils persuadent qu'on ne doit s'en prendre qu'à lui





si la gonorrhée s'est portée sur les testicules. Ce mensonge grossier, dans la bouche des ignorants, ne décevrait peut-être que peu de personnes; mais ceux qui en savent davantage ne rougissent pas de l'accréditer.

*De la gonorrhée sèche des femmes.*

J'ai jadis, sur la foi du prochain, dit que les femmes étoient sujettes à cette espèce de gonorrhée. Depuis, dans tout le cours de ma pratique, il ne m'est point arrivé de la reconnoître, et, en bien y réfléchissant, comment pourroit-elle exister? Où se feroit la translation? Que l'écoulement se supprime, que l'urètre, les nymphes et la vulve gonflent, qu'il y ait inflammation et douleur; ce symptôme équivaut-il à une gonorrhée testiculaire? Encore n'ai-je jamais vu une suppression totale de l'écoulement gonorrhéique. Pour l'inflammation et la douleur désigne-t-elle plutôt une gonorrhée sèche qu'une gonorrhée virulente?

Comme la plupart des auteurs, j'écrivois autrefois avant de penser, avant que



d'avoir vu, je croiois bonnement tout ce que je lisois. Jeune encore je pliois mon opinion ou n'osois en avoir. Cette marche peut-être louable dans la jeunesse timide par son inexpérience. Mais cet asservissement n'instruit point, et il vaut mieux ne point fatiguer sa plume que de copier. Je ne parlerai plus que d'après moi. L'âge, l'expérience guident mon vol; et si le lecteur qui m'auroit autrefois lu, me trouve quelquefois en contradiction avec mes ouvrages; en me blamant d'avoir écrit trop tôt, qu'il me sache gré de ne point épouser des erreurs, d'avoir la force de penser et de préférer son intérêt à la *gloriole* de vouloir ne m'être jamais trompé. La croyance à l'infailibilité est l'appanage de la sottise ou de l'enthousiasme. L'homme curieux rampe, dans sa jeunesse, à la poursuite des vérités, son oeil plus net les distingue dans la maturité.





## §. V I.

*De la dysurie vénérienne.*

Tous les Auteurs ont regardé la dysurie comme un symptôme de la gonorrhée, et non comme une maladie particulière, Je ne connois que M. *Lieutaud* qui l'ait nommée; mais il ne l'a point traitée.

Cette maladie est cependant très-commune et le peu de succès dont elle couronne les soins du Médecin auroit dû la faire remarquer.

Elle succède à une jouissance impure ou survient après une gonorrhée arrêtée prématurément.

Les malades se plaignent de cuissions dans l'urètre. L'urine les brule. Ils expliquent leur mal en disant qu'ils sentent quelque chose qui voudroit couler et qui s'arrête au bout de la verge. Les chaleurs et les picotemens spontanés s'étendent jusqu'aux bourses, à la région du pubis, le long du cordon spermatique. Les paroxismes sont quelquefois fort importuns et inquiétans.



J'ai tout mis en usage pour combattre cette affection et je n'ai rien trouvé qui m'ait mieux réussi que les *frictions mercurielles* faites le long du canal et sur l'os pubis. Quelques malades se sont bien trouvé du *sublimé cor-rosif*, mais je ne me suis pas apperçu qu'il ait conduit à une parfaite guérison. J'ai employé en injections l'eau chargée de quelques gouttes de *laudanum liquide*, l'eau de *sucré de saturne* et de *vinaigre de litharge*, une autre eau composée de *camphre*, de *safran* et d'un *jaune d'oeuf*. Tant de remèdes laissent entrevoir mon incertitude.

Les deux observations suivantes pourront jeter quelque jour sur la nature de cet accident ou du moins intriguer les physiciens.

Un homme se laissoit patiemment traiter pour une dysurie depuis six mois sans succès, et je voyais qu'il l'auroit été durant une année entière sans y trouver plus de soulagement. Mais il falloit qu'il s'ennuiât le premier. Malgré toute ma véracité, je ne pouvois lui faire une confiance qu'un esprit comme le sien eut mal appréciée. En effet, lassé d'un longue tempérance, il alla





dans un lieu ou ni lui ni moi n'aurions jamais soupçonné qu'il dût trouver sa guérison. Il en revint avec une gonorrhée. Je le traitai pour sa nouvelle acquisition, il guérit, et oncques depuis il ne s'est ressenti de sa dysurie.

Un autre malade avait eu une gonorrhée que l'on avait indiscretement supprimée. Survint une dysurie, il vint à moi, je fis tout pour rappeler l'écoulement, pour appaiser la douleur, je lui administrai jusqu'aux frictions avec salivation, rien n'y fit, si pourtant ce n'est rien d'augmenter les douleurs d'un misérable qui n'avait plus assez de force pour les supporter. En somme d'adversité, l'humeur irritée et repandue plutôt que repcutée lui donna une ophthalmie sèche. Enfin, après sept ou huit mois de traitement le plus désagréable que j'aie vu, il vit une femme pour un instant détourner ses chagrins, il gagna la chaude pisse, revint à moi et fut parfaitement rétabli.

Ces deux observations ne sont pas les seules que j'aie recueillies ; mais il seroit trop



long de toutes les mentionner. Voilà les principales. L'inoculation seroit-elle donc le remède de la dyfurie vénérienne ? Il seroit malheureux que les contraires ici eussent tant de puissance contre leurs contraires, puisque la décence et le mœurs entravent le Médecin et l'empêchent d'ordonner.

Malgré tout, il est cependant à souhaiter que d'autres praticiens reconnoissent cette maladie l'observent, et, par leurs expériences, jettent quelque lumière sur la manière de la traiter. Quoiqu'on sache tout sur les maladies vénériennes, et qu'elles soient abandonnées à tous ceux qui veulent s'en mêler, il y a encore bien des découvertes à faire, dignes des plus savans Médecins. On fait pourtant si nous manquons de livres sur ces matières. Mais ce que j'ai déjà dit se confirme. On n'a écrit que pour copier les autres, critiquer, ou proposer de nouvelles méthodes qui pussent imposer au public. Le but rempli, on reçoit l'or, on suit sa routine et l'on s'inquiète peu du salut des malades. Il semble qu'on devoit attendre quelque chose de mieux des observations faites dans des hôpi-





taux érigés tout exprès et publiées par ordre du gouvernement. Cependant on n'y voit rien qu'un recueil épais et mal digéré de procès verbaux dont on a eu soin d'élaguer les notes mortuaires, digne suite d'autres ouvrages dont le public auroit plus à craindre, s'ils étoient répandus davantage.

Les grandes villes sont toujours remplies d'intriguans qui viennent cacher dans la foule un front taré que l'on découvroit de trop loin dans l'enceinte reserrée d'une ville de province. Sans cesse à l'affût de tous les moyens de parvenir, hardis, parce qu'ils n'ont rien à risquer, entreprenans sur un nouveau théâtre, il n'est point étonnant que le gouvernement même dont les alentours nombreux ne sont pas toujours d'un choix épuré, ne soit point à l'abri de leurs surprises.

#### §. V I I.

##### *De la perte de Semence.*

Cette incommodité peut venir d'une foiblesse organique, après l'abus de l'*onanisme*, l'excès des femmes. Alors il est facile d'y remédier par la tempérance et l'usage



des *Analeptiques*. Mais il en est autrement des pertes de semence que certaines gonorrhées laissent après elles.

Si les vésicules seminaires ont été affectées, si les voyes de ces organes sont altérées, c'est en vain qu'on cherche guérison. Mais on en peut espérer si la gonorrhée a été de l'ordre des bénignes, parce qu'alors les parties sont intégres et qu'il n'y a que de la foiblesse, les jeunes gens surtout, doivent guérir, s'ils sont bien traités.

La semence coule au dehors sans y être invitée, sans priapisme. Elle passe avec les urines mais plutôt après, plutôt encore quand on fait effort sur la garde-robe, ou quand on prend des lavemens un peu chauds. Elle est tenue, parcequ'elle n'a point assez séjourné dans ses réservoirs pour y acquérir de la consistance. La déperdition de cette substance toute spiritueuse, énerve, émacie, rend stérile et peut conduire au *marasme* ou à la *phthisie dorsale*.

Les Auteurs ont connu la perte de semence et ils en ont parlé dans leurs ouvrages; mais à leur touche légère, on feroit





tenté de croire ou qu'ils en ont peu vu ou qu'ils la regardent comme peu de chose. L'expérience l'a fait envisager sous un autre aspect.

S'ils eussent étudié cette maladie, ils en eussent distingué une autre qui s'en rapproche à s'y méprendre, mais qui cependant n'est pas elle. Je ne fais quel nom lui donner, je n'en vois trace dans les livres. Mais connoissons la mieux avant de la nommer, le nom lui viendra assez tôt, il est plus facile de lui en donner un que de la définir.

M. Lieutaud dans son *précis de Médecine pratique*, a parlé d'une *fluxion Catharrale de la vessie*, qu'*Hoffman*, avant lui, avoit nommée *rarus vesicæ morbus*: Mais ces fluxions avoient été précédées d'inflammation, une fluxion est elle-même un état inflammatoire, et il n'y a point d'inflammation dans celle dont je veux parler.

Elle vient, comme la perte de semence, à la suite des gonorrhées. Rien ne coule qu'avec les urines. D'abord elles n'en paroissent point troublées, ce n'est qu'un quart d'heure après, qu'il descend au fond du vase



un limon blanc et épais fort semblable, en apparence, à de la semence. J'ai vu plus. Un homme rendoit ce limon avec l'urine et l'oeil le voioit sortir comme un fil. Il se dépo-  
soit aussitôt et formoit un glaire épais et blanc qui nageoit en colonne. Mis sur du linge, il n'y laissoit aucune marque de semence, mais une teinte jaune que l'urine lui avoit communiquée: il se résolvoit entièrement. Chaque fois que le malade urinoit, il se formoit un nuage pareil, et dans vingt quatre heures, on auroit pu en remplir plus de la moitié d'un verre de quatre onces. Cette personne d'ailleurs se portoit bien, étoit grasse, vermeille et voioit une femme tous les jours.

L'auroit-il pu faire? Auroit-il joui d'une santé aussi parfaite depuis quatre années qu'il gardoit cette incommodité, s'il eût perdu de la semence? D'ailleurs comparaison faite de ce corps glaireux avec la semence, on ne trouve que l'apparence qui les rapproche. Les dépôts blanchâtres et limoneux ne ressembloit pas davantage à la substance génératrice.





Je ne hazarderai nulle conjecture sur cette maladie, je laisse aux professeurs le soin d'en faire le sujet d'une belle leçon. Je ne jetteroïs que de la confusion sur une matière que je n'ai point encore assez éclaircie, et ce n'est pas la peine d'embrouiller les premières idées que l'on donne.

J'ai cependant traité plusieurs de ces incommodités et j'ai assez bien réussi avec les *vulneraires*, les *martiaux* et en purgeant de tems en tems avec la *rhubarbe* et la *magnésie*. Mais revenons au lieu d'où nous sommes partis, c'est - à - dire à la perte de semence.

J'ai, en général, eu des succès assez suivis, quand l'organisation des parties n'étoit pas entièrement détruite, ce qu'on ne fau-roit prévoir avant le traitement, et j'ai toujours retiré de puissans avantages du *sang dragon*, de la *gomme de gayac*, du *baume du Canada*, des *vulneraires* et des *eaux minérales ferrugineuses*.





## §. VIII.

*De la pollution nocturne. Du priapisme  
et de le fureur utérine. De l'impuis-  
sance. De la semence trop promp-  
te ou tardive.*

Ces incommodités, quoiqu'elles affectent les parties génitales, ne doivent point être mises au nombre des maladies vénériennes. Mais nous en ferons une mention légère parceque ceux qui s'y trouvent sujets ont coutume de recourir aux personnes réputées pour les maladies secrètes, et qu'il en est plusieurs qui, dans leur étonnement, administrent sans réflexion comme sans choix, les remèdes mercuriels.

*La pollution involontaire* n'est due qu'à un excès de tempérament ou de foiblesse. Les uns ont cette incommodité avec priapisme, les autres sans aucun signe de virilité. On doit les traiter différemment.

Les premiers repriment leurs feux en modérant l'ardeur de l'imagination, en éloignant leurs idées des objets de lascivité,





des lectures irritantes, en recourant aux *réfrigerans*. On compte au nombre des plus puissans le *Camphre*, le *nénuphar* et la *bourse à berger*.

Les seconds doivent absolument être traités comme on l'est pour une perte de semence.

*Le Priapisme et la fureur utérine*, qu'il faudroit un long chapitre pour traiter méthodiquement, mais que nous nous contenterons d'effleurer, sont les maladies génitales les plus malheureuses et les plus cruelles qui puissent affliger les deux sexes. Point de barrières, plus de décence, l'esprit est troublé et les actions les plus hardies sont commandées par la nécessité.

Un homme coupable de viol et condamné à subir la peine qu'on inflige à ce crime politique, fut, aux yeux de tout le peuple, sur les barreaux de l'échele fatale, attaqué du priapisme qui le conduisoit à la mort. Le priapisme peut donc braver la destruction de la nature ! le nom du criminel est immortel à *Cambrai* et son effigie, dans une posture qu'on auroit pu rendu plus intéressante sans blesser la



la Chasteté, conserve sa mémoire et apprend sa maladie aux passants.

Quelques soient les causes nombreuses de l'érétisme qui constitue l'une et l'autre maladie, on emploie généralement les *saignées*, les *rafraichissans*, les *calmans*, et particulièrement ceux que nous venons d'adapter au traitement de la pollution involontaire.

*L'impuissance* due à l'excès des plaisirs, à l'*onanisme* se guérit facilement par la sagesse, le régime fortifiant et les Analeptiques. Le *bon vin*, le *Chocolat*, les *aromates*, les *gelées*, sont les plus ordinairement employés. On ne donne pas sans succès un remède composé avec le *vin*, les *jaunes d'œufs*, les *noisettes*, les *pistaches*, la *cannelle*, la *racine d'orchis*, l'*ambregris*, le *musc*, le *safran* et le *Borax*.

Les jeunes gens qui, dans le chagrin de cet état, ne cherchent que des moyens prompts et ne voient que honte ou malheur au delà de l'impossibilité de jouir, osent prendre des *cantharides* pour suppléer leurs forces, à ce qu'ils croient. L'événement les trompe et les mène au tombeau dans le de-





l'espérance des douleurs et l'horreur du repentir. J'ai malheureusement été le témoin du ravage de ce poison incendiaire.

*Etmuller* conseille pour la trop prompte éjaculation de la semence qu'il attribue au relâchement des vésicules féminaires, l'opium et l'ambre dans l'esprit de rose ou l'eau de canelle.

Mais quand elle est trop tardive ce qui, selon lui, provient d'un défaut d'esprits animaux et de foiblesse dans les muscles ejaculateurs, il ordonne le *Castoreum*, l'essence de noix muscade, le macis, l'huile de gérofle, le musc, l'huile et l'esprit de fourmi.

Ces remèdes modifiés selon les circonstances qui ne se ressemblent presque jamais, m'ont assez constamment réussi.

## §. I X.

### *De l'incontinence d'urine.*

Cette incommodité est ordinaire aux enfans et aux vieillards : mais, chez ces derniers, elle est souvent occasionnée par de



vieilles gonorrhées et c'est à ce sujet que nous en parlerons.

Cette maladie est très-commune et la honte la fait souvent négliger, cette négligence peut causer l'incurabilité. La vessie se racornit, perd son ressort et son *Sphincter* se paralyse. L'urine coule goutte-à-goutte nuit et jour, mouille et infecte le malade.

J'ai vu les ulcères et la gangrene de la vessie devenir les suites de cette infirmité et finir la vie des malades par un symptôme tout contraire, c'est-à-dire par l'*aschurie*.

Quand le jeu du *Sphincter* n'est point détruit, l'urine ne s'échappe point, mais les malades ne peuvent la retenir plus d'une demi-heure ou trois quarts d'heure, et s'ils ne satisfont point leur envie, elle s'échappe parce que la vessie ne peut plus la contenir.

On guérit cette incommodité, à moins que l'étoffe ne soit absolument usée. Alors, plutôt que d'écraser la machine par une somme de remèdes inutiles, la prudence de l'architecte veut que l'on étaye seulement l'édifice.

L'abstinence des liqueurs fortes et des ali-





mens trop echauffans est nécessaire pour parvenir à la guérison ou favoriser l'action des palliatifs. Le *sang dragon* en pilules ou en opiate m'a toujours été d'un grand secours ainsi que les injections faites avec le lait doux médiocrement chauffé, que j'alterne, selon le besoin, avec celles d'eau pure aiguisée de *vinaigre de litharge*.

Comme j'essaye volontiers tous les remèdes que la confiance propose et que l'expérience ordonne, je me suis servi pour l'usage intérieur, comme M. *Goulard* le recommande, de ce qu'il appelle son *eau végéto-minérale*. Mais ces épreuves, jointes à celles que j'ai faites du *sucré de saturne*, m'ont affermi dans la résolution de ne jamais donner intérieurement aucune préparation de plomb et d'éloigner les poisons de ma pratique, tant que je pourrai me servir de médicamens moins dangereux. Douze gouttes de *vinaigre de saturne*, dans une pinte d'eau pour tout un jour, ont donné des éblouissemens et des coliques.

Depuis quelques années, il semble que la Médecine ait conspiré contre le genre hu-



main, comme s'il n'avoit pas déjà assez à souffrir de ses écarts. On est allé déterrer dans des recoins obscurs ou fangeux des plantes que le soleil semble refuser d'éclairer et sur lesquelles, la nature prévoyante a imprimé, aux yeux de certains êtres, le sceau de la reprobation.

On a fouillé, déchiré la terre pour y chercher un règne le plus éloigné de la constitution animale. La Chymie, cette science funeste, en éloignant encore davantage les minéraux de l'espèce humaine, les a présentés à la Médecine avide de nouveautés. Des Médecins qu'une confiance étendue rend plus grands que les autres, c'est à dire plus dangereux, ont accrédité les remèdes nouveaux, comme si la nature eût refusé de produire toutes ces plantes salutaires qui végètent depuis l'organisation de notre planète, dont l'efficacité est reconnue depuis des siècles, qui, dans la grande chaîne des êtres, nous tiennent par plus d'un anneau.

A Dieu ne plaise que je blasphème ici certains minéraux précieux à la vie des



hommes tels que le *mercure* , l'*antimoine* et quelques autres. Je généralise mes idées et ne touche point aux exceptions.

Ainsi je n'ai point le dessein d'inculper ceux qui , dans des veilles laborieuses , cherchent , dans toutes les productions de la nature , des secours contre ces maladies que l'art jusqu'ici s'est contenté d'admirer. Le *Manioc* , cette substance délétère devient un aliment salubre par le travail des hommes. Pourquoi de même ne trouveroit-on pas des remèdes efficaces dans le sein des poisons minéraux et des autres plantes vénéneuses ? La nature n'a rien créé d'inutile et de mauvais en soi , et nous devons respecter sa sagesse dans la moindre de ses productions.

Personne ne la respecte plus que moi et je tiens à bienfait le plus mince produit de son travail. Je fais qu'elle ne crée aucun poison proprement dit , c'est - à - dire aucun individu dont l'espèce soit de nuire à tous les autres ; que certaines productions ne sont délétères que relativement , que leur rapport ou leur disconvenance fait seulement



leurs qualités bonnes ou mauvaises; que les Perroquets meurent pour avoir mangé du *persil* tandis que nous nous en trouvons fort bien; que le *poivre* qui ne nous fait aucun mal tue les Cochons; que la *Capucine* fait mourir les Chèvres et qu'elles mangent impunément la *Cigue* et l'*Aconit*.

Mais laissons aux espèces pour qui la nature les a faites, ces productions qu'un instinct moins étouffé nous feroit mieux reconnoître, ou du moins ne nous en servons que quand on aura trouvé le moyen d'en tirer des avantages aussi sûrs que ceux que les Indiens retirent de la *Cassave*. Les *pilules de Cigue* et la *poudre d'Aconit* sont encore loin de cette innocuité.

Auroit-il jamais passé par la tête d'un Oïseleur de faire prendre à ses Perroquets des *pilules de persil*? Un Berger en feroit-il de *Capucine* pour ses Chevres? Et des Médecins choisissent dans ce qu'ils appellent les régnes de la nature, tout ce qui leur paroît de plus délétère pour le donner aux hommes. Tristes jouets de l'amour propre et de l'avidité, nous ne valons pas le moindre animal





de basse-cour. Le maréchal n'oseroit hasarder un remède tant soit peu douteux sur le cheval d'un seigneur qui livrera tous ses gens aux épreuves de la Médecine et de la Chirurgie et à la légereté de leurs Ministres.

Si la *Cigue*, l'*aconit*, la *bella-dona*, la *jusquiame*, &c. &c. &c. n'eussent été employés que dans les cas désespérés, pour les cancers, par exemple, je ne pourrois trop louer leurs auteurs. Qu'un médicament, quelque'il soit, proposé dans les extrêmes, ait pour lui une seule observation favorable, c'est toujours un présent fait à l'humanité, et l'humanité doit à celui qui retire des bras de la mort une victime dont elle se faisissoit.

„ Dans tous les siècles qui se ressembtent assez si l'on ne considère que le caractère des  
„ hommes, la célébrité me disoit un jour, un  
„ médecin qui n'épouse point toutes les idées  
„ de son corps, quoiqu'on ne l'ait jamais vu  
„ distraire de ses intérêts; la célébrité du pro-  
„ neur fait souvent le mérite de la chose pro-  
„ née. On a donné les noms de *grands*, de *cé-  
„ lébres*, de *très-illustres*, de *pères de la Méde-*



„ cine, de bienfaiteurs de l'humanité à ceux  
„ qui ont tué constamment avec la *Cigue* ,  
„ l'*Aconit* et toute la liste des poisons végé-  
„ taux, qui ont osé les donner pour trente  
„ trois maladies toutes différentes, éloignées  
„ dans leurs principes, opposées dans leur  
„ traitement, qui les ont indifféremment or-  
„ donnés aux enfans, aux adultes, aux vieil-  
„ lards, aux femmes grosses, on les a tra-  
„ duits dans toutes les langues: et *Réné-*  
„ *aulme de Blois* Médecin plus savant que  
„ fameux a été trainé à la barre d'un tribu-  
„ nal inique(\*) qui n'adopte que ce qu'il ap-

(\*) Il a osé l'écrire depuis et avouer ce qu'il avoit écrit. Il desireroit qu'une compagnie dont il est membre, eut, dans ses recherches, des vues plus utiles et plus glorieuses. Il n'énonce point ces vérités pour en faire la Satyre, mais pour la rapeller à l'esprit qu'elle doit avoir. Une faculté de Médecine doit être le dépôt des connoissances tranquilles et précieuses à l'humanité et non point un arsenal où l'on ne loge que des traits empoisonnés. Ce digne Médecin a été sollicité d'aggrandir son crédit et sa fortune en encensant l'autel qui s'élève sur les ruines d'un corps antique, jadis si sacré, si vénéré: mais il est resté fidele à ses premiers sermens, à l'honneur. Clairvoyant sur les défauts de l'un, les intérêts de l'autre ne l'ont point aveuglé.





„ prouve, qui n'approuve que par caprice  
 „ ou bassesse, qui persécute ceux qu'il n'ap-  
 „ prouve pas, pour y protester, en face des  
 „ malades qu'il avait rechapés, qu'on faisoit  
 „ mal vomir avec de l'*émétique*; (\*) Et  
 „ *Quercetan* et *Paulmier*, pour soutenir l'ef-  
 „ ficacité du même remède, ont été chassés  
 „ ignominieusement de leur compagnie, par  
 „ les coups d'une autorité surprise et toujours  
 „ prévenue. (†) Et le *Camus* et *Marteau* ont  
 „ failli éprouver la même rigueur pour avoir  
 „ soupçonné que l'on pourroit guérir les  
 „ maladies inflammatoires de la poitrine, sans  
 „ recourir à la saignée, et dit que ce ferait  
 „ la chose la plus desirable. Le crédit don-  
 „ ne bien du savoir. Je vois un Médecin sol-  
 „ licité de recevoir un très-grand honneur  
 „ académique, selon ceux qui le donnent,  
 „ pour ses mêmes ouvrages que le corps qui  
 „ l'aggrege avoit jusque là dédaigné de lire.  
 „ Mais il n'étoit point alors le médecin du  
 „ premier homme d'un royaume.”

(\*) Louis XIV. fut guéri à Calais par l'*émétique* et l'*é-  
 métique* fut réhabilité, avec la même justice qui l'avoit  
 fait proscrire.

(†) Le premier Parlement de France sous Louis XIII.  
 défendit, sous peine des galepes, d'enseigner une autre  
 doctrine que celles d'*Aristote*.



Pauvres humains ! vous êtes donc les victimes de la réputation , de la protection , de la prévention et de l'entêtement ?

§. X.

*Du sarcocèle.*

C'est une maladie du testicule , ou de ses enveloppes , ou des vaisseaux spermatiques , ce peut-être un engorgement Schirreux , ou une excroissance charnue. C'est ordinairement une tumeur indolente , dure et inégale quand elle est de la seconde espèce ; mais lisse quand le corps du testicule est engorgé.

C'est une suite ordinaire de la gonorrhée sèche quand l'inflammation du testicule s'est terminée par induration. Le vice vénérien en peut aussi produire sans qu'il ait précédé d'écoulement , mais ce sarcocèle n'est autre qu'une végétation charnue. Les Scrophules et le Scorbut en font naître soit par engorgement , soit avec excroissance. La foiblesse dans les vieillards , la retention de la semence à l'instant de l'éjaculer font encore les causes très-ordinaires du Schirre des testicules.

Le Sarcocèle prend son accroissement lentement et peu à peu , quand il n'est point la suite d'une gonorrhée testiculaire , ce qui





doit particulièrement servir, comme nous l'avons déjà dit, à le distinguer des hernies complètes. D'ailleurs, sa dureté, souvent son inégalité, sont encore des distinctions frappantes, puisque la hernie présente un corps plus mol et toujours uni. Le bon état des muscles obliques achève la conviction. Les sarcocèles comme les hernies peuvent varier pour la grosseur.

La résolution est toujours le plus à désirer, on la tente par les emplâtres *verd*, de *mucilages* et de *Ranis cum mercurio*, par les frictions locales, par les *pilules de gomme ammoniac*, de *bodellium*, d'*opoponax*, de *galbanum*, et de *sagapenum*.

Si le vice dominant n'a point été détruit, l'usage des remèdes mercuriels et la salivation entraîneront indubitablement avec la cause du mal l'effet qu'il produisoit.

J'ai assez constamment réussi dans la cure des Sarcocèles, sans avoir besoin d'en venir à l'opération que je ne conseille point, par les dangers auxquels elle expose. On ne doit jamais l'entreprendre à moins qu'on n'y soit nécessité par des circonstances particulières



que je ne puis indiquer ne pouvant les prévoir. Mais quand je suis réduit à la faire, je préfère toujours les caustiques.

Un Chirurgien de Paris a conseillé pour ces engorgemens ainsi que pour la guérison de la maladie vénérienne, l'*alkali volatil*. La détresse de l'art lui a sans doute suggéré cette méthode, j'ose croire d'après l'expérience. Plus malheureux que lui, je n'ai pu réussir et j'ai repris la routine de nos pères toute vicieuse qu'elle puisse être. Mais cependant M. *Perylhe* a conservé mon admiration et beaucoup de confiance en ses talens.

## §. X I.

### *Du Varicocèle:*

Cette maladie est bien plus facile à distinguer qu'à guérir. Par bonheur, elle arrive plus rarement. Le cordon Spermatique, les veines du *Scrotum* et du *dartos* sont le siège de cette affection qui n'est autre chose qu'un engorgement de sang ou de fucs épaissis. Quel-





quelquefois les veines du *Scrotum* sont enflées sans que le cordon le soit. Quelquefois le cordon l'est seul et les varices s'étendent jusques dans la capacité du bas ventre ce qui rend la maladie d'une issue plus douteuse. Le cordon semble, quand on le touche, rempli de nœuds et d'une forme vermiculaire. L'œil apperçoit le varicocèle du *Scrotum*.

Il est à propos de le distinguer du *Circocèle* et du *Spermatocèle* qui ne proviennent que de l'engorgement de la semence épaisie dans les vaisseaux éjaculatoires. Le *Circocèle* présente une tumeur à peu près égale à la grosseur d'un Chateigne vers le milieu du cordon.

Le Varicocèle pour lequel on donne beaucoup de remèdes parcequ'il y en a peu d'efficaces, est bien plus à craindre s'il provient de toute autre cause que de la maladie vénérienne. Les grands remèdes laissent une ressource quand il est la suite d'une gonorrhée testiculaire : mais il n'est pas rare de voir des personnes condamnées à le porter toujours.

S'il est peu considérable, il ne cause ni inquiétude, ni soins, ni peine. Le mieux



alors est de le laisser pour ne point faire au malade pis qu'il a. J'ai peu vu réussir les emplâtres et encore moins les astringens, ils augmentent ordinairement le mal en fixant l'engorgement et, selon moi, ils disposent au Schirre ou au carcinome.

Nous ne parlerons ni de l'*hydrocèle* ni du *Pneumatocèle* maladies du *scrotum*, l'une causée par l'amas d'eau et l'autre par celui du vent. Je ne les ai jamais vu venir à la suite des maladies vénériennes et, m'étant proposé dans cet ouvrage, de ne donner que le résultat de mes observations, de ne copier quoi que ce soit, je dois passer leur traitement.

## §. X I I.

### *Des abcès et fistules du Scrotum et du périnée.*

La gonorrhée sèche, le Sarcocèle, le varicocèle, les embarras de l'urètre produisent des abcès dont l'urine rend toujours les plaies fistuleuses, quand elle vient à les abreuver.





Ces accidens font plus ou moins dangereux, plus ou moins curables, selon leur complication, la place qu'ils occupent, leur ancienneté et le tempérament des malades.

La formation du pus s'annonce par les précurseurs ordinaires, les frissons irréguliers, les alternatives de froid et de chaud, la fièvre, le mal de tête.

Le pronostic dépend de la profondeur de l'abcès et de l'endroit où il se forme. J'ai vu un jeune homme de trente ans, sujet, depuis dix années, au retour périodique d'un abcès au périnée. Il se formoit au printems. Mais ce qui devoit étonner davantage c'est qu'il avoit trois fois passé les grands remèdes qui, en détruisant la cause du mal, auroient dû en couper les suites.

Quand le pus se creuse un foyer à la région du périnée, les symptômes sont d'autant plus cruels et le mal plus pressant que la retention d'urine est toujours concomitante par l'effet de la pression et de l'inflammation. Quand on connoit la Structure des parties de la génération, on sait que le *rétrumontanum*, ce détroit déjà si résermé, doit être



être absolument intercepté dans les progrès de l'inflammation. Les abcès sont moins dangereux le long du canal, parcequ'ils parcourent leurs périodes plus rapidement et que l'uretre est bien plus large après la courbure de la protaste, ils le sont encore moins quand ils n'occupent que le *Scrotum*, quoique leurs suites ou le mauvais traitement puissent entraîner la perte des genitoires, particulièrement si le sarcocèle étoit occasionné par le Schirre du testicule. Le traitement est sujet à tant de variétés, qu'il faut être Chirurgien pour traiter ces maladies. Il n'est pas possible d'établir des règles fixes.

Il faut, autant qu'on le peut, autant qu'il est possible de le prévoir, s'opposer aux abcès qui se forment le long du canal de l'urètre, au perinée, ou vers l'anus. La résolution est le parti préférable.

On saignera donc en proportion de l'état inflammatoire, de l'intensité de la fièvre, des forces et de l'âge du malade. On entretiendra la liberté du ventre et l'on placera un ou deux minoratifs, si la distension et la moiteur de la fibre le permettent. Un *cataplasme* de





*mie de pain* et de *lait* est le meilleur topique que l'on puisse appliquer. Il amolit, distend et dispose également à la résolution ou à la maturité, s'il est impossible de résoudre. Les emplâtres de gommes dont on use familièrement sont souvent plus nuisibles qu'avantageuses, en augmentant la tension des parties et retardant souvent la supuration par un excès de chaleur, surtout chez les jeunes gens et les pléthoriques. De toutes les emplâtres, je ne permets, dans ces circonstances, que celle de *minium* faite avec le *savon*, dont on fait des embrocations locales, en l'amolissant avec de l'huile.

Dans quelque'endroit que les abcès se forment, il seroit dangereux d'attendre la parfaite maturité du pus. Son acreté pourroit endomager les parties essentielles, faire des dommages irréparables, occasionner la gangrene.

C'est avec le caustique qu'on prépare le pus et qu'on lui donne une issue. Mais on doit se servir d'un caustique qu'on puisse maitriser. La pierre à cautère se fond et peut faire, en s'égarant, des brulures profondes et





dangereuses, elle ne convient point. Le *sublimé-corrosif* empâté dans du *levain* ou de l'*emplâtre diachilon* remplit mieux l'indication. On humecte la place où l'on veut l'appliquer.

En levant l'emplâtre fenêtré, on incise l'escare crucialement et l'on panse ensuite selon l'art. Mon digestif ordinaire peut suffire pour toute la cure.

Si le canal de l'urètre étoit détruit, que l'urine se frayât un faux passage et sortît par le *Scrotum* comme je l'ai vu arriver, on se conduiroit ainsi que nous l'avons prescrit au §. des *Chancres* page 161. on touchera les trous fistuleux du *Scrotum* avec l'*eau mercurielle*, on pansera avec le digestif ordinaire, et, pour resoudre les duretés qui se rencontrent toujours à ces parties, on surchargera l'appareil d'un emplâtre malaxé de *ranis cum mercurio* et de *minio cum sapone*..

Les fistules du perinée sont ou *simples* ou *composées* et se traitent par les moyens Chirurgicaux et suivant les indications qu'elles présentent. Ce feroit m'éloigner de mon sujet que d'en discuter les détails, je dirai seulement que, dans ces parties graisseuses, il





est à craindre de préparer de *fausses cicatrices* et d'enfermer l'humeur. Je mets toujours les *Clapiers* à découvert ; et cette méthode, quoique plus effrayante , est sans contredit la plus sûre.

### §. X I I I.

#### *Des embarras de l'urètre.*

Ces embarras sont très-communs et l'on est encore en arriere sur la manière de les guérir , malgré ces bougies miraculeuses tant vantées dont les auteurs se sont mieux trouvés que le public.

Plusieurs causes concourent à obstruer le passage de l'urètre et cette infirmité est du nombre de celles que l'on supporte avec le plus d'amertume. Il y naît des excroissances charnues, plus rarement, il est vrai que les marchands de bougies ne le desireroient, plusieurs même ont douté de leur existence : d'après la structure des parties et des principes que la saine physique paroïssoit approuver : mais les observations de *Morgagni* et de



feu le Chirurgien *Petit* qui en ont vu, sont des autorités. Y joindrons nous celles que quelques Médecins ont consignées dans les actes des Curieux de la nature, actes, il est vrai, où l'on a repandu le merveilleux à pleines mains, mais qui cependant sont dignes de foi à l'attache de certains noms ?

Le Passage est obstrué rarement par des brides et des cicatrices suites d'ulcères gonorrhœiques. Il l'est cependant plus souvent que par des carnosités.

Il l'est encore par de petits ulcères dont le tems et les sels de l'urine rendent les bords durs et fongeux. J'en ai vu plusieurs à la fosse naviculaire.

L'expension des cellules du tissu spongieux forme bien plus souvent dans l'urètre de petites poches membraneuses que la distension de quelques portions de la membrane interne favorisent. Cela arrive quand la matière gonorrhœique, ou les injections astringentes ont affoibli ou dérangé la tiffure de l'urètre. L'inspection anatomique n'instruit point sur cet accident, parcequ'après la mort, la circulation ne conduisant plus de sang





dans ces cellules, leur propre poids les affaïsse et les fait rentrer dans l'état naturel. On les appercevroit tout au plus si l'on ouvroit l'urètre, immédiatement après la mort.

Le retrecissement de l'urètre est commun. Il provient du desséchement des glandes qui, ne fournissant plus assez de sucs lubréfiens, laissent les fibres de l'urètre exposées au contact des sels de l'urine. L'acreté de la gonorrhée et les injections mal appropriées peuvent y donner lieu. Il n'est pas étonnant que ce canal membraneux soit exposé au retrecissement, puisqu'on fait que l'anüs, la vulve, les yeux, le nez, sont sujets à de pareilles oblitérations.

Il n'est pas rare de voir cet assemblage de glandes nommées *prostate* ou la caroncule dit *Verumontanum* s'opposer au libre passage des urines quand l'une ou l'autre est Schirreuse.

Il est assez difficile de décider de l'espèce d'embarras qui obstrue l'urètre. Au défaut des yeux qui seroient bien nécessaires, nous substituerons quelques signes bien inférieurs encore à l'expérience et à la sensibilité du tact.



S'il existe une excroissance charnue qui soit parvenue à un degré considérable d'accroissement , la bougie-fonde se trouvera arrêtée tout-à-coup sans pouvoir franchir le passage ; ou si la Caroncule ne remplit point encore tout l'urètre , la bougie , en passant outre , se coudera et ne trouvera plus d'obstacle. D'ailleurs la difficulté d'uriner doit être presque égale dans tous les tems.

Quand ce sont des cicatrices qui froncent le canal de l'urine , il est rare qu'elles ne soient pas en nombre. La bougie-fonde trouve peu de difficulté pour s'introduire ; mais elle ressort cochée en plusieurs endroits et paroît avoir été tordue. Les urines ne sont point arrêtées , mais leur fil est moindre que dans l'état naturel , il bifurque ; et quoique les muscles aient toute leur force éjaculatrice , cependant il tombe de l'eau gouttes à gouttes aux pieds du malade.

Les ulcères se distinguent aisément. Ils n'existent jamais sans que la matière se manifeste au dehors. L'introduction de la bougie est très-douloureuse et les urines ne





sortent point sans cuisson, elles sont sujettes à bifurquer et bavent à l'orifice de l'urètre.

Les petites poches cellulaires sont assez faciles à soupçonner. Elles présentent à la bougie-sonde des obstacles moins résistibles, elles la coudent peu. Mais on peut s'instruire plus aisément par la liberté des urines. En été, et surtout dans les grandes chaleurs, le malade urine avec beaucoup moins d'aisance qu'en hiver ou dans une atmosphère un peu fraîche. Les urines diminuent, s'arrêtent même, et reprennent leurs cours si l'on se rafraîchit, si l'on se baigne, ou si l'on immerge le périnée dans l'eau froide. Tout ce qui tend à échauffer peut mener à l'ischurie. On en sent aisément la raison si l'on réfléchit que ces poches cellulaires formées par le sang, ont quelque affinité avec la phlogose.

L'oblitération se manifeste par les urines. Elles ne s'arrêtent jamais, mais leur fil diminue ou augmente en proportion du calibre de l'urètre dont le retrecissement est sujet aux variations du thermomètre. Cette membrane, dans l'état de



desfication est comparable au parchemin ou aux cordes de boyau que l'humidité ramollit et dont la sécheresse fait retirer les fibres. La bougie ne rencontre aucun obstacle en parcourant le trajet de l'urètre. Les urines bavent à l'orifice de l'urètre, les muscles accélérateurs perdent de leur action en raison de la puissance plus ou moins grande qui leur résiste.

Le Schirre de la prostate ou du *Verumontanum* s'apperçoit quand la bougie parvient sans empêchement jusqu'à l'un de ces corps et qu'elle a beaucoup de peine ou même qu'elle ne peut franchir la courbure de l'os pubis pour s'introduire dans la vessie. Les urines ne sortent qu'avec beaucoup d'effort de la part des muscles abdominaux, elle ne coule que gouttes à gouttes. Le doigt doit toucher une dureté contre nature à la région du périnée. Comme le Schirre n'est point l'ouvrage d'un jour, le mal doit avoir subi une longue gradation et n'être venu qu'à la suite d'une gonorrhée habituelle et une déperdition soutenue de la liqueur que la prostate fournit.



On ne peut augurer du danger et de la guérison que d'après la cause qui produit l'embarras, l'ancienneté du mal, l'aspect du malade. Mais, dans toutes les circonstances, la cure est longue et difficile. Les accidens que ces maladies causent sont sans nombre. Parmi les principaux, nous compterons le racornissement de la vessie, la pierre, l'hydropisie, les abcès des reins, des urétères, l'incontinence d'urine, l'ischurie, les dépôts, la gangrene, &c. Les urines sont toujours troubles et déposent souvent un sédiment briqueté. Le Schirre de la prostate est le plus dangereux, tant par la difficulté de résoudre ce genre d'engorgement que parcequ'il est éloigné des remèdes et qu'il s'oppose plus directement à la sortie des urines.

Tout ce qui tend à rafraichir le sang, à atténuer l'acreté des urines, à distendre la fibre, est le premier des médicamens. Si le mal n'est que local, comme il est ordinaire, c'est assez inutilement qu'on entreprendrait un traitement interne. Il seroit peut-être heureux pour le malade que les embarras de



l'urètre fussent le produit immédiat d'un vice qui ne fût point encore détruit, parcequ'on espereroit que les symptômes céderoient avec le mal qui les auroit fait naître.

Quelques Médecins ont proposé pour les caroncules les *topiques cathérétiques* portés avec précaution sur le mal; mais leur effet caustique feroit trop sensible sur une membrane si facile à irriter, il en resulteroit des accidens plus dangereux que le mal. Je me suis toujours bien trouvé des *bougies de mucilages* que je fais suivre d'autres bougies faites avec mon digestif, mis, par le moyen de la cire, en consistance d'emplâtre. Les embrocations faites avec l'*emplâtre de savon* conviennent à merveille pour assouplir la fibre en dehors et les injections de *lait* tiède remplissent en dedans la même indication. Ces bains internes sont d'autant mieux indiqués qu'ils tempèrent le feu de l'urètre, humectent les glandes toujours irritées et desséchées par la présence d'un corps étranger. Le même traitement réussit sur les cicatrices et les ulcères, mais on finit le traite-





ment de ceux-ci par les injections d'eau dite *végéto-minérale*.

Je n'emploie pour l'expension du tissu cellulaire que les *bougies d'emplâtre de mucilignes*. Que dois-je faire autre que distendre, adoucir, reprimer ces espèces de varices? Qui connoit la structure de ces parties, ne peut demander qu'une cure palliative. Les embrocations d'emplâtre *savonneux*, les *bains tièdes*, les *injections de lait* suffiroient même sans l'usage des bougies. Aussi n'emploie-je que ces secours quand le malade répugne aux bougies ou que la sensibilité de son urètre ne lui permet pas de les introduire.

Je n'oppose au rétrécissement que les *tempérans*, les *diurétiques doux*, les *bains*, les *embrocations*, les *injections de lait*. Quelques uns ont recommandé l'usage d'une *bougie de plomb*; mais cet instrument ne convient point à tout le monde à cause de l'incommodité de son usage qu'il faudroit supporter trop longtemps ou du moins à de très-longues reprises.

Quand le *verumontanum* seul est affecté, la bougie peut y porter son action et l'on



peut promettre guérison. C'est avec succès que j'ai traité plusieurs affections de cette partie. Mais tous les remèdes stimulans ne feroient qu'augmenter le Schirre.

Au traitement que je viens d'indiquer pour l'oblitération, je ne puis qu'ajouter l'usage des *bougies de mucilages* qui fuffissent pour exciter le dégorgement du Schirre.

Je n'en puis proposer d'autres pour la dureté de la prostate; mais le succès est bien plus incertain puisque la bougie ne peut l'atteindre que de sa pointe. C'est imprudemment qu'on l'introduiroit dans la vessie pour lui faire présenter au mal une surface plus étendue. Outre l'inconticence d'urine suite inséparable de cette méthode, la bougie fatigueroit, enflammeroit le sphincter de la vessie et produiroit nombre d'accidens.

Ce n'est généralement qu'avec beaucoup de précaution que l'on peut conseiller l'usage des bougies. L'extrême sensibilité de plusieurs personnes les empêchent de les garder longtems. C'est toujours avec danger qu'on s'obstineroit à conserver une bougie qui commence à gêner. Il vaut mieux





la fortir, et la rentrer quand la chaleur est diminuée ou qu'on l'a tempérée par une *injection de lait*.

Ai-je besoin de dire qu'on ne doit employer que des bougies faites avec de la toile très-fine et avoir le plus grand soin qu'elles ne se perdent point dans le canal? Souvent l'urine ne reçoit point assez de force des muscles qui la chassent pour faire ressortir une bougie perdue. On fixe facilement la bougie avec un fil dont on tourne les bouts, en sens contraires, autour du gland, sans ferrer ni nouer.

#### §. X I V.

##### *De l'ophthalmie vénérienne.*

Cet accident est dû à la translation de l'humour morbifique. Une gonorrhée supprimée, soit naturellement soit par un traitement abortif, porte son action sur les yeux. Un bubon, un ulcère peuvent, par répercussion subir la même métastase. J'ai vu des malades attaqués d'ophthalmie pour s'être gargarisés avec des remèdes repercutifs, on en lit un exemple dans les *actes de Copenhague*.



Cette affection de la conjonctive peut encore être symptomatique ; mais elle ne l'est ordinairement qu'au cas que l'organe de la vue soit déjà sensible, d'autant que le mal se porte de préférence sur les parties les plus foibles.

L'humeur gonorrhœïque, chez les femmes, affecte plutôt les yeux que chez le sexe opposé ; la métastase est plus directe sur les testicules.

On fait que l'*ophthalmie* se divise en *sèche* et *humide*. La vénérienne est presque toujours humide, surtout quand elle est l'effet d'une translation de l'humeur gonorrhœïque.

A considérer l'*ophthalmie* en général, la *sèche* est peu rébelle et cède à des remèdes légers. Il en est autrement quand elle est vénérienne, elle est opiniâtre, douloureuse, la conjonctive est rouge, sèche et presque calleuse. Cette observation très-essentielle est échappée aux Oculistes comme aux auteurs qui ont parlé de cette espèce d'*ophthalmie*. Aussi distinguerai-je le traitement de l'une et de l'autre.

Tous les Oculistes ont fait un pronostic





facheux de l'ophthalmie vénérienne, cependant, dans le grand nombre que j'ai traitées, je n'ai point vu qu'elles eussent de suites. Il est vrai que j'ai plus d'une fois recouru aux grands remèdes, quand il m'étoit impossible de déloger, par des moyens plus simples, l'humeur fixée sur la conjonctive.

C'est particulièrement pour l'ophthalmie sèche que la salivation est nécessaire et elle réussit toujours. Je la fais précéder d'une ou de deux saignées, d'un même nombre de purgations et j'ordonne les bains, s'il est possible de les prendre.

Le traitement local devient inutile, à moins que le malade ne veuille s'en occuper pour adoucir le mal ou pour attendre la cure générale. Il consiste dans un *Collyre* d'infusion de *fleurs de sureau* sur quatre onces de laquelle on ajoute dix gouttes de *vinaigre lithargirisé* et quarante gouttes d'*esprit de vin*. Nuit et jour on couvre l'oeil d'une compresse. Le jour elle est imbibée du Collyre, la nuit elle est enduite d'une *pomade* composée d'*huile d'amandes douces*, d'un *jaune d'oeuf* et de *vinaigre de litharge*. Il est à observer que, dans cette in-



disposition, ainsi que dans toutes celles qui affectent les yeux, lorsque les compresses sont nécessitées, il ne faut jamais les assujétir sur l'œil par des bandages compressifs. Les suites en seroient dangereuses pour le globe. Il suffit de les fixer sur le sourcil, le contact de l'air ne peut nuire à l'œil.

Les saignées sont indispensables pour l'*ophthalmie humide*. Après avoir fait ouvrir la médiane, j'ordonne presque toujours la piquure de la Saphène, on est même quelquefois obligé de recourir à la saignée de l'œil, moins souvent pourtant dans l'ophthalmie vénérienne que dans celle qui provient de toute autre cause. Je fais assidument employer le Collyre précédent et je retire, plus que de tout autre remède, un avantage singulier de la *Camomille* ou de la *marjolaine* fraîche que l'on introduit dans les narines. Ces plantes attirent un flux de sérosités qui dégagent les yeux très-promptement. C'est dans la même vue que quelques Oculistes ont recommandé les *errhines*. Mais, sachant qu'ils font ordinairement éternuer, je les ai, pour cet inconvénient, éloignés de ma pratique, quelques





doux qu'ils soient. Cependant, quand il est impossible de se procurer les plantes dont je viens de parler, on peut, absolument, leur suppléer le *sucre* en poudre, auquel on ajoute, après quelques jours d'usage, l'*aquila alba* dont on augmente graduellement la dose. Le mélange suivant remplit encore, avec succès, la même indication.

Prenez de *tabac*, une once;

de *marjolaine sèche* en poudre, deux  
gros;

d'*euphrase*, un gros.

mêlez.

Les bains sont de la plus grande utilité ainsi que les rafraichissans, l'eau de *Chiendent* coupée d'eau de *vichi*, et le *petit lait au vin blanc*, quand la fièvre a perdu de son intensité. C'est à ce même période que l'on doit rapprocher les purgations et faire usage, dans leur intervalle, des *pilules balsamiques-apéritives* que j'ai conseillées dans le traitement de la *gonorrhée sèche*.

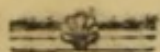


## CONCLUSION.

Me voilà à la fin d'un ouvrage composé après vingt années d'expérience et d'observation ; ai-je fourni ma carrière ?

Elle est ouverte depuis trois siècles et battue par le plus grand nombre de compétiteurs que l'art de guérir ait jamais rassemblés : mais les champions se sont embarrassés, accrochés, renversés dans l'arène et pas un n'a gagné le but, exceptons pourtant M. *Astruc* pour ne pas renverser une réputation consacrée par la postérité. Sa théorie est brillante et Scientifique, son Stile est pur et séduisant, il a de la méthode, beaucoup d'ordre : mais sa pratique est souvent contrariée par l'expérience. Il eut des sentimens à lui, suffisamment de prévention, beaucoup de haine pour certains personnages, et l'égoïsme et la haine ne menent point à la vérité. Les sciences ont un attrait tant irrésistible que nôtre admiration est ravie par tout ce qui porte leur empreinte. Le traité mathématique de *Boissier de Sauvages* sur la Rage est mis au rang des Chef-d'oeuvres, quoi-





que un vérité mathématique et les démonstrations de M. *Boissier* sur les principes, les causes et le siège de la Rage ne se ressemblent guères, et que d'ailleurs une vérité mathématique n'avance pas de grand'chose en Médecine. On admire le traité du Cœur de M. de *Senac*, quoique cet ouvrage sublime ne fasse que très peu où rien à l'art de guérir. Et le *Synopsis* de M. *Lieutaud* a trouvé à peine un libraire pour l'imprimer, des Médecins pour le lire.

En instruisant, en disant des vérités simples, on n'est point écouté et l'on dévore les sophismes, les contrariétés de *Rousseau*, parceque la philosophie s'enorgueillit de les avoir tissus.

Mes lecteurs sont étonnés de ma hardiesse, et les malades tremblent de voir qu'un art si repandu est aussi peu connu, qu'il n'est point encore sorti des entraves de l'enfance. C'est cependant une vérité constée. Qu'on lise, pour s'en convaincre, tous les volumes que la cupidité ou la manie d'écrire ont enfantés.

Je fais que, quoique j'en dise, plusieurs seront séduits par le ton affirmatif de certains écrivains; mais ceux qui font trafic de l'er-



reur ont presque toujours le bonheur de parler à des gens persuadés. Qu'on les voye de près avec la défiance du sage et leurs efforts seront la première preuve de leur foiblesse. C'est en les suivant qu'on verra la grossièreté de leurs ressorts et qu'on gémira sur le nombre de leurs victimes.

La raison fait peu de prosélytes, l'enthousiasme entraîne, Le petit nombre de lecteurs sensés qui me liront, diront, *il a raison et cet écrit est fort sage* ; mais ce ne sont point les gens sensés qui ont besoin de mon livre et de mes secours. Les personnes impatientes prétendront que j'ai caché mon impuissance sous celle que je suppose à la Médecine. D'autres qui se diront plus avisés assurément que je n'ai pas voulu tout dire. Mais que n'ai-je le secret de l'immortalité pour prouver tout le bien que je veux à l'humanité ? Dans l'impossibilité de lui ouvrir ce trésor, si c'en est un, j'ai voulu l'éclairer sur les intérêts de sa santé, le prémunir contre l'ignorance qui l'entoure, le fortifier contre l'avidité qui l'assiège et garantir son oreille du bruit qui la déçoit en l'étourdissant.



# T A B L E

## ARTICLE PREMIER.

de la Verole	- - -	page 1
Paragraphe	I <i>de la dissémination du mal vénérien</i>	- - 6
— — —	II <i>des préservatifs</i>	- 9
— — —	III <i>s'il est possible de hâter la déclaration du mal vénérien?</i>	- - 31
— — —	IV <i>des symptômes vénériens</i>	- - 33
— — —	V <i>des chancres</i>	- 44
— — —	VI <i>du Phimosi</i>	- 46
— — —	VII <i>du Paraphimosi</i>	- 47
— — —	VIII <i>des Rhagades</i>	- 50
— — —	IX <i>des grapes</i>	- - <i>ibid.</i>
— — —	X <i>des excroissances</i>	- 51
— — —	XI <i>des Bubons</i>	- - 53
— — —	XII <i>des ulcères</i>	- - 57
— — —	XIII <i>des Pustules</i>	- - 62
— — —	XIV <i>des taches cutanées</i>	65
— — —	XV <i>des dartres</i>	- - 66
— — —	XVI <i>de la gale</i>	- - 71
— — —	XVII <i>de la carie des os</i>	- 72



# T A B L E.

Paragraphe XVIII	<i>des exostoses , noeuds et gommès</i>	- - -	73
————— XIX	<i>de l'ankilose</i>	- - -	76
————— XX	<i>des douleurs</i>	- - -	77
————— XXI	<i>du Pronostic en général</i>		87

## ARTICLE SECOND.

Du traitement	- - -	page 92
Paragraphe	I <i>du traitement des chan-</i>	
	<i>cres</i>	- - - 158
—————	II <i>du traitement du Phimo-</i>	
	<i>sis</i>	- - - 163
—————	III <i>du Paraphimosis</i>	- 169
—————	IV <i>des rhagades</i>	- - 173
—————	V <i>des grapes</i>	- - <i>ibid.</i>
—————	VI <i>des excroissances</i>	- 174
—————	VII <i>des Bubons</i>	- - 178
—————	VIII <i>des ulcères</i>	- - 187
—————	IX <i>des Pustules</i>	- - 191
—————	X <i>des taches cutannées</i>	192
—————	XI <i>des dartres</i>	- - <i>ibid</i>
—————	XII <i>de la gale</i>	- - 201
—————	XIII <i>de la carie</i>	- - 202
—————	XIV <i>des exostoses , des noeuds</i>	
	<i>et des gommès</i>	- 204



# T A B L E.

Paragraphe	XV de l'ankilose	-	208
— — —	XVI des douleurs.	-	211

## ARTICLE TROISIEME.

Des maladies de l'urètre et des Bourses	212		
Paragraphe	I de la gonorrhée virulente	-	216
— — —	II de la gonorrhée benigne	-	227
— — —	III de la gonorrhée habituelle	-	240
— — —	IV de la gonorrhée externe		246
— — —	V de la gonorrhée dartreuse	-	249
— — —	VI de la gonorrhée sèche ou testiculaire	-	253
— — —	VII de la dysurie vénérienne	-	262
— — —	VIII de la perte de semence		266
— — —	IX de la pollution nocturne du Priapisme et de la faveur utérine. De l'impuissance. De la semence trop prompte ou trop tardive	-	271
— — —	X de l'incontinence d'urine	-	274
— — —	XI du Sarcocèle	-	283
— — —	XII du Varicocèle	-	285
— — —	XIII des abcès et fistules du Scrotum et du périnée		287
— — —	XIV des embarras de l'urètre	-	292
— — —	XV de l'ophtalmie vénérienne		
Conclusion	-	-	307



Pat. Spec.











